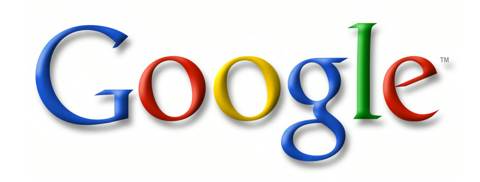
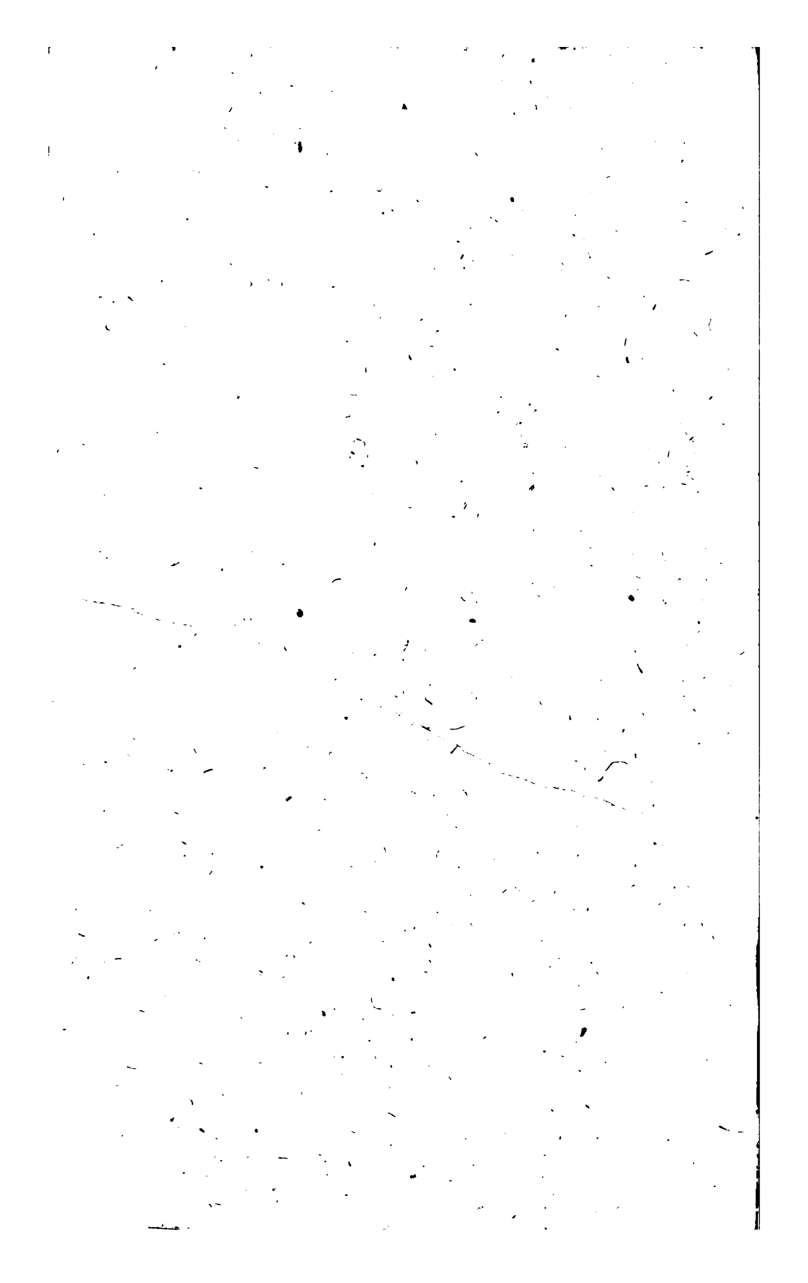



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES







COMMERCE DES EGYPTIENS.

HISTOIRE DU COMMERCE ET DE LA NAVIGATION DES EGYPTIENS,

Sous le Regne des PTOLÉMÉES:

OUVRAGE qui a remporté le Prix de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Par Hubert Pascal M. *AMEILHON*, *Censeur Royal & Sous-Bibliothécaire de la Ville.*

[Tentamusque viam, & velorum pandimus alas: *Virg.*]



A PARIS,

Chez SAILLANT, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

A

MONSIEUR BIGNON,

Commandeur des Ordres du Roi, Conseiller d'État, Prévôt des Marchands, Bibliothécaire de Sa Majesté, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & Honoraire de celle des Inscriptions & Belles-Lettres.

MONSIEUR,

C'est à plus d'un titre que vous avez des droits acquis

ſur cet Eſſai de mes Etudes. Un Ouvrage de la nature de celui-ci, pouvoit-il paroître plus convenablement que ſous les auſpices du Chef d'un Corps de Magiſtrats, dont une des principales fonctions eſt de veiller au bien du Commerce & de la Navigation d'une grande Ville, qui ne le cede en rien à la ſuperbe Alexandrie? S'il a eu quelque ſuccès, j'en ſuis redevable en partie aux ſecours que j'ai trouvés dans ce Dépôt Littéraire, au ſervice

du quel j'ai l'avantage d'être employé sous vos ordres. Enfin c'est de votre main que j'ai reçu la Couronne Académique dont l'a jugé digne une des plus savantes Compagnies de l'Europe, au milieu de laquelle vous faites revivre un nom, depuis longtems, célèbre dans la République des Lettres. Mais de tous les motifs qui m'ont porté à vous en faire hommage, il n'en est point qui m'y ait plus déterminé que le desir de vous donner

un témoignage public du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
AMEILHON.

PRÉFACE.

LES EGYPTIENS ont toujours fixé d'une maniere particuliere, l'attention des Savans. On paroît assez généralement convaincu que cet ancien Peuple est un de ceux qui méritent les premiers regards de quiconque se propose de faire une étude solide & approfondie de l'Antiquité prophane. En effet l'Histoire Egyptienne est, après les Annales sacrées, la source principale d'où l'on peut tirer des lumieres sur l'ori-

gine des Loix, des Sciences & des Arts. Mais s'il est un Art auquel les anciens Habitans de l'Egypte ayent donné naissance, & qu'ils ayent cultivé avec succès, c'est bien celui du Commerce & de la Navigation. Il est vrai que quelques Ecrivains même célèbres dans la Litterature, seront fort éloignés de convenir de ce fait, parce qu'ils se sont persuadés que les Egyptiens étoient assujettis à une Loi qui les tenoit toujours renfermés dans l'enceinte de leur Patrie. Ce sentiment est

pourtant fort opposé à la façon de penser de cette ancienne Nation qui regardoit presque tous les autres Peuples comme sortis de son sein. Il faut espérer qu'un pareil préjugé se dissipera enfin lorsqu'il sera incontestablement démontré que les Chinois sont une peuplade venue jadis de l'Egypte. Cette heureuse découverte, annoncée il y a déjà quelque tems à l'Europe savante, se dégage sensiblement des ombres qui sembloient encore l'obscurcir. Chaque jour elle acquiert de nou-

veaux dégrés d'évidence entre les mains du célèbre Académicien qui en eſt l'Auteur.

Au reſte, ſi l'on ſe croit autoriſé à diſputer aux Egyptiens l'avantage de s'être diſtingués par leur Commerce & leur Navigation, dans des tems antérieurs au regne des Ptolemées, au moins ne pourra-t-on pas s'empêcher de reconnoître que ſous ces Monarques, ils ont tenu le premier rang parmi les Nations les plus commerçantes. C'eſt une vérité que je crois avoir ſuffiſamment prouvé dans cet écrit,

en y exposant, d'un côté, ce que chacun des Rois Ptolemées a fait pour les intérêts du Commerce & de la Navigation dans ses États; & de l'autre, en suivant, dans leurs courses Maritimes, les Egyptiens depuis qu'ils furent devenus sujets de ces Princes.

Il est aisé de voir que la premiere *partie* de cet Ouvrage sera purement Historique, & que la seconde doit contenir des détails de Géographie, & sur-tout de Géographie ancienne. Il ne faut cependant pas que le Lecteur s'en allarme. Des

veaux dégrés d'év
tre les mains du cé
démicien qui en eſt

Au reſte, ſi l'on
autoriſé à diſputer a
ptiens l'avantage d
diſtingués par leur Co
ce & leur Navigation
des tems antérieurs au
des Ptolemées, au mo
pourra-t-on pas s'em
de reconnoître que ſo
Monarques, ils ont t
premier ... parmi l
tions ...
te...

en y exposant, [illegible]
que chacun des [illegible]
mées a fait pour [illegible]
du Commerce & de la [illegible]
gation dans ses États; [illegible]
l'autre, en suivant, dan[illegible]
courses Maritimes, les [illegible]
tiens depuis qu'ils fur[illegible]
venus sujets de ces P[illegible]

Il est aisé de voir [illegible]
premiere *partie* de [illegible]
vrage sera purem[illegible]
rique, & que [illegible]
doit contenir d[illegible]
[illegible]

connoiſſances ordinaires ſur la Géographie, lui ſuffiront pour me comprendre. Quant à ceux qui ſeroient abſolument étrangers dans cette ſcience; ils ne pourront gueres ſe diſpenſer de jetter les yeux ſur quelques Cartes d'Aſie, d'Europe & d'Afrique; mais les premieres qu'ils trouveront ſous leur main pourront être ſuffiſantes, ſans qu'il leur ſoit néceſſaire de recourir à des Cartes anciennes. Si cependant ils étoient dans le cas de ſe ſervir de ces dernieres, ce n'en ſeroit pas plus mal.

L'on ne ſera pas ſans doute ſurpris de m'entendre répéter dans quelques endroits de cet Ouvrage, des choſes qui ont été déjà dites par M. Huet dans ſon excellent *Traité du Commerce & de la Navigation des Anciens*. Obligé de repaſſer ſur une matiere que ce Savant avoit traitée longtems avant moi, il m'étoit impoſſible de ne me pas rencontrer quelquefois avec lui. Ces ſortes de rencontres ſont inévitables entre des Auteurs qui marchent dans la même carriere & qui

vont puiſer dans les mêmes ſources. Néanmoins j'eſpere qu'on me rendra la juſtice de reconnoître que ſi je rappelle dans certaines occaſions les mêmes faits que le ſavant Evêque d'Avranches ; que ſi je mets en œuvre les mêmes matériaux ; je tâche de les préſenter ſous un jour nouveau ; que je leur donne plus de développement qu'ils n'en ont dans ſon Livre ; que j'entre dans des détails auxquels ſon objet ne lui permettoit pas de ſe livrer ; enfin que mon Ouvrage différe aſſez du ſien

pour ne pas craindre qu'on lui reproche d'être tout-à-fait inutile.

On aura occaſion de voir dans cet Ecrit que Vaſquez de Gama n'eſt pas le premier qui ait doublé la pointe de l'Afrique. Les Anciens avoient été aſſez heureux pour faire plus d'une fois le circuit de cette partie de l'ancien Monde. Mais il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent jamais ſçu tirer un grand avantage de cette découverte pour des raiſons que j'inſinue ailleurs. Cependant ils ne ceſſoient de

revenir à ce projet. Ils s'en occupoient à peu près comme nous nous sommes occupés de la recherche d'une route pour aller par les mers du Nord, à la Chine, ou de la découverte d'un passage pour se rendre dans la mer du Sud, par la Baye d'Hudson. Alexandre, qui prétendoit à toute espece de gloire, & qui ne vouloit rien négliger de ce qu'il croyoit pouvoir immortaliser son nom, avoit mis au nombre de ses Exploits, l'honneur de faire le tour de l'Afrique. Il s'étoit proposé de rentrer dans

dans la Méditerranée par les Colonnes d'Hercules, en revenant de son voyage des Indes.

Ce ne sera pas sans éprouver un secret sentiment de plaisir, qu'on suivra avec moi les Egyptiens depuis le Port d'Alexandrie jusqu'au Gange. On sera étonné de voir comment ils ont osé entreprendre des voyages d'aussi long cours sur la mer, dans un tems où l'usage de la Boussole n'étoit point encore connu. Quelque surprenantes néanmoins que nous paroissent ces courses,

elles le paroissoient si peu à Strabon, qu'il ne fait point difficulté d'avancer que les anciens Voyageurs, par rapport au siécle où il écrivoit, avoient été beaucoup plus loin que les Modernes.

Je termine cet écrit par une espèce de commentaire sur un passage de Pline, où je crois appercevoir que les Egyptiens avoient l'art de fabriquer des Toiles Peintes à peu près dans le goût de celles qui se font aux Indes. Pour bien entendre les observations que je hasarde à ce sujet, il seroit à propos

d'avoir quelque connoiſſance des procédés qu'on employe pour la fabrique des Indiennes ; il faudroit, par exemple, avoir conſulté un petit Ouvrage aſſez curieux intitulé : *Traité ſur les Toiles Peintes*, qui a paru à Paris, chez Barrois en 1760. C'eſt en comparant ce que j'avois lu dans cette Brochure, avec le Texte de Pline, que je me ſuis apperçu qu'il préſentoit l'idée d'une manipulation ſemblable à ce qui ſe pratique dans les Manufactures de Toiles Peintes, tant en Europe qu'aux Indes.

Je m'imaginois de bonne-foi être le premier qui en eut fait la remarque. J'ai reconnu depuis que j'avois été prévenu par M. le Comte de Caylus. A la fin d'un Mémoire sur la Peinture des Anciens, qui se trouve dans le Recueil de l'Académie Royale des Belles-Lettres, il rapporte le passage en question du célèbre naturaliste Romain, & il avertit en même tems du sens qu'on peut lui donner; c'est d'ailleurs tout ce qu'il en dit. Au reste, si je ne puis plus prétendre au mérite de la pre-

mière découverte, j'en suis bien dédommagé, par la sécrete satisfaction que j'ai d'avoir envisagé le passage de Pline, sous le même point de vue que cet illustre Savant dont la Littérature & les Arts ne peuvent trop regretter la perte.

Si j'ai insisté sur la nature des Toiles que les Egyptiens, au rapport de Pline, mettoient à la Teinture, & si je me suis attaché à prouver qu'elles étoient de Coton, je n'ai pas eu dessein pour cela de donner l'exclusion aux Toiles de Chanvre ou de Lin.

Je ne doute point que les Egyptiens ne fuſſent auſſi dans l'uſage d'en peindre de cette dernière eſpèce; mais j'ai voulu expliquer le Texte de mon Auteur : or, il eſt clair, que Pline déſigne expreſſément des Toiles qui étoient tiſſues de Fil de Coton.

Ceux qui ſe laiſſent prévenir contre tout ce qui s'annonce avec un certain appareil d'érudition, trouveront peut-être que j'ai trop multiplié les Notes, & que j'y ſuis un peu prodigue de Grec & de Latin. Je les prie de conſidérer que ces

Notes contiennent souvent les autorités qui servent de preuves à des observations & à des faits d'une espéce particuliere, au sujet desquels je ne devois pas raisonnablement exiger qu'on m'en crut sur ma parole. Il m'a semblé que de simples Citations n'auroient pas toujours suffi pour m'acquitter auprès de cette Classe de Lecteurs, qui n'aime à donner sa confiance, que sous bonne caution.

Quant au style, il n'est rien moins que recherché. J'ai tâché seulement de me

ſervir d'expreſſions propres à la nature de mon ſujet, & de me rendre intelligible autant que j'ai pu. C'eſt à peu près à quoi doivent ſe reduire les efforts de quiconque traite des matieres de recherche & de diſcuſſion ; à moins qu'il n'ait reçu en partage quelqu'une de ces plumes heureuſes qui ſavent, ſans aucun travail, embellir tout ce qu'elles touchent, & repandre un coloris agréable & brillant ſur le fonds même le plus ſombre.

N. B. *Je prie le Lecteur d'avoir égard aux Corrections qui ſe trouvent à la fin.*

HISTOIRE



HISTOIRE DU COMMERCE ET DE LA NAVIGATION DES EGYPTIENS,

Sous le Régne des PTOLÉMÉES.

LORSQUE nous jettons les yeux ſur les progrès que le Commerce & la Navigation ont faits parmi nous, depuis la découverte de la Bouſſole, nous ſommes tranſportés d'étonnement. Jamais l'Antiquité fabuleuſe ne vanta la conquête de ſes Argonautes, avec autant d'enthouſiaſme que

nous célébrons les expéditions de nos Navigateurs modernes. Je loue ces transſports, & me mets volontiers au nombre des admirateurs. Mais, quelque grande que ſoit ici mon admiration, j'avoue qu'elle le céde encore à celle dont je me ſens ſaiſi, quand je conſidère juſqu'où les Anciens ont pouſſé leurs Navigations. En effet, ſi l'on en excepte l'Amérique qu'ils n'ont peut-être pas connue, (quoique pluſieurs Sçavans penſent qu'ils en ont parlé ſous le nom d'*Iſles Atlantiques*), il n'eſt preſque point de mers dans l'ancien Monde qu'ils n'ayent fréquentées, & il eſt très-peu de pays qu'ils n'ayent viſités, ſoit pour le Commerce, ſoit pour ſatisfaire leur curioſité.

Il eſt certain que les côtes Occidentales de notre hémiſphère avoient été parcourues au-delà du détroit de Gibraltar en tirant vers le Septentrion, ſoit par les Phéniciens, & les Carthaginois (*a*) qui alloient faire le Commerce de l'Etain aux Iſles Caſſitérides, ſoit par Pythéas, ce célébre navigateur de Marſeille, qui avoit pénétré fort avant dans le Nord. Les côtes de l'Afrique à l'Oueſt avoient été d'abord viſitées par ces navigateurs Phéniciens, qui ſous Nécao, Roi d'Egypte, furent aſſez heureux pour doubler la pointe de l'Afrique, que nous appellons

Herod. Libr. 4. p. 237 & 238. Edit. Steph.

(*a*) Himilcon pénétra dans la Grande Bretagne, & dans les Iſles Caſſitérides, aujourd'hui les Sorlingues. *Bochart Canaan Libr. 1. Cap. 35.*

aujourd'hui *le Cap-de-Bonne-Eſpérance ;* entrepriſe hardie, que Vaſquez de Gama renouvella bien des ſiécles après, que les Anciens n'avoient jamais perdue de vue, & dont ils s'étoient toujours occupés. Strabon nous apprend qu'il y avoit des Commentateurs qui, pour rendre compte des courſes de Ménélaüs, dont il eſt parlé dans Homère, prétendoient que ce Prince Grec étoit ſorti de la Méditerranée, par les Colonnes d'Hercule, & qu'il s'étoit rendu aux Indes en tournant l'Afrique. Strabon lui-même, quoiqu'il n'approuve pas la penſée des Commentateurs, croit pourtant cette route très-poſſible. Enfin, il nous fait entendre qu'il s'étoit

En 1497.

Strab. Libr. 1. p. 38. Lutet. 1620. fol.

Strab. Ibid.

trouvé plus d'une fois des Navigateurs (*b*) assez intrépides pour entreprendre de chercher ce passage, mais qu'ils avoient été obligés de revenir sur leurs pas, non pas tant à cause de la difficulté des Mers, que par la disette des vivres. Les côtes Orientales de l'Afrique avoient été reconnues aussi; en premier

Strab. Libr. 1. p. 5.

(*b*) Le Carthaginois Hannon, étant sorti par le détroit de Cadix, en même-tems qu'Himilcon, se porta vers les Isles Cassitérides, cotoya les bords de l'Afrique, en s'avançant vers le Midi. Si l'on en croit Pline, il alla si loin qu'il aborda en Arabie; ce qui supposeroit qu'il eut fait aussi le tour de l'Afrique: cependant il y a apparence que Pline se trompe, d'autant plus que la relation qu'Hannon a donnée lui-même de son Voyage, au moins celle qui porte son nom, ne dit rien de semblable. Quoiqu'il en soit, cela prouve que les Anciens étoient bien éloignés de regarder comme une chimère la possibilité de faire le tour de l'Afrique par Mer.

lieu par la flotte de Salomon, s'il est vrai que l'Ophir, où il est dit que ce Prince envoyoit des Vaisseaux pour le Commerce, soit la Sophala d'aujourd'hui; ensuite par ces Phéniciens qui firent, comme je l'ai déjà dit, le tour de l'Afrique, en partant de la mer Rouge pour rentrer par la Méditerranée. Le Golphe Arabique, le Sein Persique, toute la mer des Indes (c), les côtes de Malabar, & peut-être même celles de Coromandel, avoient été reconnues par les Anciens,

(c) Darius, fils d'Hystaspe, avoit envoyé, comme on le verra plus bas, des gens pour reconnoître les côtes de la mer, depuis l'Indus jusqu'au Golphe Arabique, long-tems avant qu'Alexandre fit faire la même découverte par Néarque. *Herod. Libr. 4. p. 238 & 239.*

avant les conquêtes d'Alexandre, & le furent encore davantage après ce Prince. Ce qui faisoit dire à Strabon qu'on sçavoit, à n'en pas douter, par l'expérience & par le récit des Navigateurs, que la terre étoit environnée d'eau presque de toutes parts. Les mers intérieures n'étoient pas moins fréquentées par les Anciens. Pour la mer Méditerranée, il n'y a pas la moindre difficulté. Ils navigeoient aussi dans le Pont-Euxin, & alloient jusqu'aux Palus-Meotides. Quant à la mer Caspienne, ils ne la connurent, ou plutôt ne la fréquentèrent qu'assez tard : il y en a une raison bien simple. Cette mer n'a aucune communication sensible avec d'autres qui puis-

Strab. Libr. 1. p. 5.

ſent ſervir de canal aux Marins pour y aborder.

Reconnoiſſons donc que les Anciens ont été, toute proportion gardée, auſſi grands Navigateurs que nous pouvons l'être ; n'ayant point eu pour ſe conduire ſur mer, les ſecours dont nous ſommes aujourd'hui ſi abondamment pourvûs. Mais, comme il ſe trouve parmi nous des Peuples chez qui la Marine Commerçante eſt ſur un pied beaucoup plus floriſſant qu'ailleurs, de même auſſi on diſtingue, dans l'Antiquité, des Nations qui ont montré plus d'ardeur que d'autres pour la Navigation & le Commerce. Parmi celles-ci, je remarque ſurtout les Egyptiens ; oui, les Egyptiens doivent être mis au

nombre des premiers & des plus grands Navigateurs de l'Antiquité; je ne balance pas même à les faire aller de pair, en cette partie, avec les Phéniciens. Ce que j'avance ici paroîtra, peut-être, un paradoxe à quelques Lecteurs (*); mais j'espère donner à ce prétendu paradoxe tous les caractères d'une vérité incontestable, en examinant, conformément à l'intention de l'Académie, *Quelle a été l'étendue du Commerce & de la Navigation des Egyptiens, sous le régne des Ptolémées.*

Il est aisé de sentir que je ne puis traiter ce sujet sans remonter à des tems plus anciens, & sans reprendre les choses dès

(*) *Voyez la Note* I. *à la fin.*

leur origine. Les Ptolémées n'ont point fondé le Commerce en Egypte, & encore moins la Navigation ; ils n'ont fait que leur donner de nouveaux accroiſſemens ; par conſéquent, il faut que je faſſe voir à quel degré ce Commerce & cette Navigation étoient parvenus, lorſqu'ils ont commencé à les augmenter. Ce ſont ces conſidérations qui m'ont déterminé à faire précéder le corps de ce Mémoire, de l'eſpéce d'*Introduction* qu'on va lire ; ce ſont elles auſſi qui me donnent lieu de croire qu'on ne la regardera pas comme un travail ſuperflu. Au reſte je l'abrégerai le plus qu'il me ſera poſſible.

INTRODUCTION

Dans laquelle on donne une idée de la Marine & du Commerce de l'ancienne Egypte, avant les Ptolémées.

LES EGYPTIENS ont ceci de commun avec tous les autres Peuples de la terre; les tems qui avoisinent leur origine se trouvent couverts de beaucoup d'obscurité. Aussi n'est-ce qu'avec une peine assez grande qu'on peut appercevoir quelque lueur de Vérité à travers le voile de la Fable, dont l'Histoire de cet ancien Peuple est enveloppée. Cependant, en recueillant avec soin le petit nombre de rayons épars au milieu de ces ténébres épaisses, il n'est pas impossible

à beaucoup près, d'en former un corps de lumière capable de jetter un assez grand jour sur la matière que je traite.

D'abord une réflexion simple & toute naturelle se présente d'elle-même à l'esprit. Les débordemens du Nil qui, pendant un tems assez considérable de l'année, ensevelit sous ses eaux l'Egypte, & en fait comme une vaste mer, ne purent manquer de mettre ses premiers habitans dans la nécessité de cultiver une sorte de Navigation. Ils durent, plutôt que tout autre Peuple, se familiariser avec un élément dont la vue seule imprime à l'imagination de ceux qui n'y sont pas accoutumés, je ne sçais quelle horreur secrette ; horreur qui,

peut-être, ne fut pas un des moindres obſtacles que les premiers Navigateurs eurent à ſurmonter. Les Egyptiens, après avoir fait leur apprentiſſage ſur les eaux du Nil, ſe ſeront enhardis inſenſiblement à naviger ſur la Mer. Rien n'eſt donc plus raiſonnable, que de regarder l'Egypte comme le berceau de la Navigation. C'eſt un témoignage que ſemblent lui rendre tous les Navigateurs de la terre dans l'Antiquité, en reconnoiſſant pour leur patrone Iſis (*d*),

---

(*d*) Les Gens de mer ſe mettoient ſous la protection d'Iſis. Ils lui faiſoient des vœux dans les dangers, & ceux qui avoient échappé aux naufrage, avoient la dévotion d'expoſer dans ſes Temples des tableaux votifs, où étoient repréſentés le péril qu'ils avoient couru & la manière dont ils y avoient échappé. On prétend que

Divinité Egyptienne. D'ailleurs les Egyptiens passent pour avoir cultivé de bonne heure, & avoir porté à leur perfection toutes les sciences dont la connoissance est nécessaire pour entreprendre de longues routes, principalement sur Mer, & dont l'acquisition suppose des voyages de longs cours dans les pays étrangers, & chez les différentes Nations. Ils excelloient dans les Mathématiques, l'Astronomie & la Géographie. Or nous sçavons par expérience les services importans que la Navigation rend tous les

---

c'est cette Déesse qui inventa les voiles de vaisseaux, & qu'elle en fit usage la première, lorsqu'elle s'embarqua sur la mer pour chercher son fils Harpocrate. Lactance, (*Livr.* 1. *Chap.* 2.) dit que la Fête de la Navigation d'Isis, étoit marquée dans les Fastes ou anciens Calendriers.

jours à ces ſciences, & ceux qu'elle en reçoit à ſon tour. Pour les Mathématiques & la Géométrie, il n'y a pas de doute que les Egyptiens ne les aient connues dès les tems les plus reculés, puiſqu'on en attribue communément l'invention à Mœris, un de leurs premiers Rois. C'étoit à leur Ecole que s'enſeignoient les ſyſtêmes les plus raiſonnables & les mieux fondés ſur le cours des Aſtres & des Planétes. Eudoxe, ce Philoſophe ſi célébre, qui avoit puiſé toute ſa ſcience chez les Egyptiens, avoit ſans doute appris d'eux à ſoutenir ce ſyſtême, que Copernic a fait revivre, & qui eſt aujourd'hui ſi univerſellement reçu : ſçavoir, que la Terre

eſt une Planéte qui tourne autour du Soleil. En un mot, les anciens Egyptiens paſſoient pour être les meilleurs Aſtronomes qu'il y eut au monde. C'eſt ce que Macrobe témoigne, lorſqu'il dit, qu'ils furent les ſeuls qui rencontrèrent le plus juſte, en déterminant le cours du Soleil, & qu'il y avoit de l'erreur dans le Calcul des autres Nations. Quant à la Géographie, il paroît qu'ils s'y appliquèrent de tout tems. Apollonius de Rhodes (*e*), dans ſon Poëme des Argonautes, rapporte que les

(*e*) Οἱ δή τοι γράπτυς πατέρων ἕθεν εἰρύονται Κύρβιας, οἷς ἔνι πᾶσαι ὁδοὶ καὶ πείρατ' ἔασιν Ὑγρῆς τε τραφερῆς τε. . . . .

Quæ Joannes Hartungus ſic vertit: *Illi quidem inſcriptas patrum ſuprà ſervant tabulas, in quibus omnes viæ & termini ſunt maris & terræ.*

Apoll. Argon. Libr. 4. v. 279.

Egyptiens

Egyptiens conſervoient d'anciennes Tables Géographiques qui avoient appartenu à leurs Ancêtres, & ſur leſquelles on voyoit tracées toutes les routes qu'ils avoient pratiquées, tant ſur mer que ſur terre.

Mais faiſons voir d'une manière plus poſitive, & par des faits autentiques que les anciens Egyptiens ont véritablement parcouru les mers & les pays les plus éloignés, & ſe ſont livrés au Commerce extérieur avec beaucoup d'activité.

On ſçait qu'il y avoit longtems que les Egyptiens ſe ſervoient de Vaiſſeaux, lorſque les Grecs n'en connoiſſoient pas encore l'uſage. Le premier Navire qui parut en Grece, y fut

Plin. Libr. 7.

conduit d'Egypte par Danaüs. A-peu-près dans le même tems Sesostris, son frère, avoit équipé une Flotte de quatre cents voiles sur le Golphe Arabique, avec laquelle il se rendit maître de toutes les Provinces maritimes, & de toutes les Isles de la mer Rouge jusqu'aux Indes. Ce fut le premier Prince qui fit voir des Vaisseaux de guerre sur la mer. Tandis que sa Flotte agissoit sur cet élément, conduisant lui-même son Armée de terre, il subjugua l'Asie. Il parcourut non-seulement tous les lieux où Alexandre a porté depuis ses armes ; mais même il pénétra dans des régions où ce Conquérant ne mit jamais le pied. En effet, il passa le Gange, & s'a-

Diod. Sic. Libr. 1. Sect. 2.

vança jusqu'à l'Océan. Sesostris, en revenant par le Septentrion, conquit toute la Scythie, jusqu'au fleuve Tanaïs, qui sépare l'Asie d'avec l'Europe. Il soumit aussi la plupart des Isles Cyclades, s'avança jusques dans la Thrace, qui fut le terme de ses exploits. Il revint ensuite en Egypte, après neuf ans d'absence, chargé de riches dépouilles, & traînant après lui une multitude innombrable de Captifs de toutes les nations. Au reste, traitant avec équité les Peuples qu'il avoit subjugués, il leur imposa des tributs proportionnés à leurs forces, & les obligea de les apporter eux-mêmes en Egypte; ce qui étoit un moyen très-propre pour entre-

Herod. Libr. 2.

Diod. Sicul. Libr. 1. *Sect.* 2.

tenir entre ses Sujets & les Nations étrangères, de fréquentes correspondances. Aussi paroît-il que ce Prince étoit jaloux d'attirer les Etrangers dans ses Etats, pour y faire fleurir le Commerce.

Ibid. Si nous en croyons Diodore de Sicile, il fit faire des Canaux de communication, depuis Memphis jusqu'à la mer d'Arabie, dans l'intention de faciliter le Commerce de tous les Peuples de la Terre avec l'Egypte, & pour abréger le transport des fruits & de toutes les marchandises. Le même Auteur ajoute, que ce grand Prince donna des ordres pour faire construire un Vaisseau de bois de cédre, long de deux cents quatre-vingt coudées, revêtu d'argent en dedans

& d'or en déhors, & qu'il l'offrit au Dieu qu'on adoroit à Thebes; ce qu'on peut regarder comme un monument qui atteste combien ce Prince s'occupoit de l'art de la Navigation, & quelle estime il en faisoit, puisqu'il voulut le consacrer, en y attachant, pour ainsi-dire par cette cérémonie, le sçeau de la Religion.

Avant la grande expédition, dont je viens de parler, Sesostris avoit ouvert aux Egyptiens le Commerce de la Libye, de l'Ethiopie & de l'Arabie.

Quoique l'Histoire ne nous apprenne rien d'aussi remarquable des premiers successeurs de Sesostris, cependant on doit croire qu'ils ne négligèrent pas entièrement de profiter des avan-

tages que ce Prince avoit procurés à l'Egypte, en y établissant une bonne Marine & un Commerce florissant. Une preuve qu'il y eût toujours une Marine réglée & soutenue en Egypte, lorsqu'une fois elle fût établie dans ce pays, c'est que les Matelots & gens de Mer y étoient en assez grand nombre, pour former une des sept classes qui entroient dans la division des Ordres de l'État. Au reste, si le Commerce & la Navigation avoient éprouvé quelque déchet, le fameux Psammeticus sçut bien, comme on va voir, le réparer.

Herod. Libr. 2. p. 155.

Après la mort de Tharaca, le dernier des Rois Ethiopiens qui regnèrent en Egypte, ce

Royaume fut partagé entre douze des plus grands Seigneurs de la nation. Psamméticus, l'un de ces douze Seigneurs, eut pour son partage les Provinces Maritimes que bordoit la Méditerranée. Cet habile politique songea à profiter de cette heureuse situation, pour trafiquer avec les Marchands étrangers, & sur-tout avec ceux de la Phénicie & de la Grece. Par ce moyen il amassa en peu de tems de grandes richesses, se fit beaucoup d'amis & s'acquit un grand crédit chez les Nations voisines; ce qui le mit en état, non-seulement de soutenir avec avantage la guerre contre ses Collégues, mais encore de les dépouiller les uns après les autres, & de s'em-

Herod. Libr. 2. p. 149 & 150. Diod. Libr. 1. Sect. 2.

parer de toute l'Egypte. Il fut aidé dans cette expédition par des Troupes auxiliaires, venues de la Carie & de l'Ionie. Psamméticus reconnut généreusement les services importans que les Grecs lui avoient rendus dans cette guerre. Outre la solde qu'il étoit convenu de leur payer, il leur distribua de riches présens, leur assigna des terres en Egypte, & leur accorda de grands priviléges. En un mot, il n'oublia rien pour se les attacher de plus en plus. Il fit alliance avec les Athéniens & les autres Grecs, dans l'intention d'établir des correspondances pour le Commerce, entre ces peuples & les siens. Ce fut dans cette vue qu'il fit apprendre à de jeunes Egyptiens

la Langue Grecque, pour qu'ils pussent ensuite servir d'Interprêtes aux Commerçans des deux Nations. Diodore de Sicile ajoute que *Psamméticus fut le premier de tous les Rois d'Egypte qui ouvrit ses Ports au Commerce de toutes les Nations, & qui favorisa la Navigation dans ses Mers.* Ceci ne doit s'entendre, sans doute, que du Commerce qui se faisoit par la mer Méditerranée ; car Diodore n'avoit pû sitôt oublier ce qu'il avoit dit de Sesostris, & que nous avons rapporté plus haut. Il est certain que les Egyptiens ont été pendant long-tems assez indifférens pour le Commerce de la Méditerranée, qu'ils sembloient avoir abandonné aux Phéni-

ciens ; ils ont toujours témoigné beaucoup plus d'inclination pour celui de la mer Rouge & de l'Océan Indien.

Nécao, fils de Psamméticus, non-seulement adopta les vues de son pere par rapport au Commerce & à la Navigation, mais il tâcha encore d'enchérir sur lui. Ce Prince entreprit de joindre la Méditerranée à la mer Rouge, par un Canal tiré du Nil au Golphe Arabique. Mais il ne réussit pas dans ce projet. Cet ouvrage coûta la vie à cent-vingt mille Ouvriers, & ne fut point achevé. Nécao qui étoit toujours plein du desir de réunir le Commerce de l'Occident à celui de l'Orient, & d'établir pour cela une communication directe entre les

Herod. Libr. 2. p. 151 & 152.

deux Mers, voyant qu'il ne lui étoit pas possible de finir le Canal qu'il avoit commencé dans ce dessein, se tourna d'un autre côté (f). Il imagina de chercher un passage qui conduisit de la mer Rouge dans la Méditerranée, en faisant le tour de l'Afrique. Il se servit pour cette importante découverte de Phéniciens, comme Salomon s'en étoit servi long-tems auparavant, pour conduire les Flottes qu'il envoyoit d'Esiongaber à Ophir & à Tharsis. Ces Phéniciens, s'étant embarqués sur le Golphe Arabique, firent le tour de l'A-

Herod. Libr. 4. pag. 237. 238.

Herod. Loco citato.

(f) La maniére dont Hérodote s'exprime, semble insinuer que Nécao prit le parti de faire chercher ce passage, pour suppléer au défaut du Canal qu'il n'avoit pu achever.

frique, & revinrent par les colonnes d'Hercule dans la Méditerranée, au bout de trois ans. Au reste, on ne voit point que cette découverte ait eu de grandes suites. Sans doute que la longueur de la route, & encore plus les difficultés de la Navigation ne permirent pas d'en profiter. Qu'on imagine quelles peines & quelles fatigues auroient à essuyer nos Navigateurs, s'ils étoient obligés de doubler le Cap-de-Bonne-Espérance, en allant terre à terre, comme l'ont fait les Phéniciens dont on vient de parler. Ce ne fut qu'après bien des tentatives, & après avoir essuyé bien des naufrages, que les Portugais, quoique montés sur des Vaisseaux incomparable-

ment meilleurs que ceux des Anciens, & munis du ſecours de la Bouſſole, réuſſirent enfin à retrouver ce fameux paſſage. Si Nécao fut le premier qui entreprit de le chercher, il ne fut pas le ſeul, comme nous aurons lieu de le dire par la ſuite plus d'une fois. Sans aller plus loin, Hérodote ne nous parle-t-il pas, à l'occaſion même de l'entrepriſe de Nécao, d'un certain Sataſpès, qui, ſous le regne de Xercès, fut condamné à faire le tour de l'Afrique pour l'expiation d'un crime qu'il avoit commis? Cet homme vint s'embarquer en Egypte, paſſa le détroit de Cadix, ſe diſpoſant à revenir par la mer d'Arabie. Après avoir navigé pendant pluſieurs mois, en

Herod. Ibid.

s'avançant vers le Midi le long de la côte Occidentale de l'Afrique, il revint sur ses pas, sans avoir achevé sa course; soit qu'il se fut rebuté de la longueur & des fatigues de la Navigation; soit qu'effectivement il eut rencontré, comme il le disoit, des obstacles insurmontables qui l'eussent empêché d'aller plus loin. Quoiqu'il en soit, il fut mis à mort pour n'avoir point rempli la convention qu'il avoit faite. Mais revenons à Nécao.

Ce Prince, qui ne s'occupoit que de projets de Commerce & de Navigation, se forma une Marine très-florissante. Il entretenoit des Flottes considérables sur la Méditerranée & dans le Golphe Arabique. Du tems d'Héro-

Herod. Libr. 2. p. 151 & 152.

dote on admiroit encore les vestiges des Ports & des Arsenaux, que ce Prince avoit faits bâtir pour donner retraite à ses Vaisseaux.

Apriés son petit-fils ne fut pas moins jaloux que lui d'entretenir une bonne Marine. Les guerres qu'il eut avec plusieurs Puissances Maritimes l'obligerent d'équiper des Flottes formidables. Il étoit si puissant sur Mer, qu'il défit en bataille rangée les Phéniciens & les Cypriots reunis ensemble, deux des Nations les plus renommées pour leur expérience dans l'art de la Navigation, & qui sembloient tenir l'empire de la mer dans la Méditerranée.

Herod. Libr. 2. p. 153 & 154. Diod. Sic. Libr. 1. Sect. 2.

Amasis qui lui succéda, ne se

distingua pas moins par son ardeur pour le Commerce & la Navigation. Il étoit tout-puissant sur la Méditerranée. L'Isle de Chypre ne put résister à ses Armées navales : elle fut obligée de se soumettre. La conquête de cette Isle étoit très-importante pour les Egyptiens. Leur Commerce en dût recevoir un nouvel accroissement, & leur Marine une nouvelle forme. En effet, l'Egypte ne fournissoit point de bois de construction, au moins pour les grands Vaisseaux ; l'Isle de Chypre en produisoit en abondance. Ammien-Marcellin remarque qu'on y trouvoit encore toutes les autres matières nécessaires pour équiper complettement un Vaisseau,

Diod. Sic. Libr. 1. Art. 21.

Strab. Libr. 14. p. 684 & 685.
Amm. Marcell. Libr. 14. Cap. 8.

à

à fundamento ipso carinæ ad supremas usquè carbasos.

Amasis avoit de bons Ports sur la Méditerranée, dans lesquels se trouvoient toujours des Bâtimens tout-prêts à mettre à la voile au premier ordre du Prince.

Herod. Libr. 3. p. 162.

Quand on considere le grand nombre de Pilotes & de Matelots, qui étoient au service de ce Monarque Egyptien, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il falloit qu'il eut une Marine bien considérable, tant sur la Mer que sur le Nil. Hérodote dit que ce Prince avoit fait conduire d'Elephantine à Saïs, une Maison ou Chapelle, faite d'une seule pierre. On avoit mis trois ans à voiturer cette masse énorme

Herod. Libr. 2. 157. & 158.

ſur le Nil, & deux mille hommes avoient été employés à ce transport. Or, le même Auteur obſerve que ces deux mille hommes choiſis, étoient tous Matelots ou même Pilotes (*g*).

Aucun des prédéceſſeurs d'Amaſis n'avoit encore montré autant d'affection que lui, pour les Grecs. Il permit à ceux qui voulurent fixer leur établiſſement dans ſon Royaume, d'y bâtir la ville de Naucratis, ainſi appellée, à cauſe du grand nombre de Vaiſſeaux qui y abordoient, & dont ſon Port étoit toujours rempli. Quant à ceux qui ne venoient en Egypte que pour y Commercer, il leur accorda la

Herod. Libr. 2. p. 159 & 160.

(g) Οὗτοι ἅπαντες, ἦσαν κυβερνῆται. *Omnes erant Gubernatores.*

liberté de construire, dans certains quartiers de la Ville, des Temples pour leur usage. Les Ioniens, les Doriens, & les Eoliens, en bâtirent un superbe à frais communs. Les Villes qui contribuèrent à cette dépense furent Chio, Téos, Phocée, Clazomene, pour l'Ionie; Rhodes; Cnide, Halicarnasse, Phasélis, pour les Doriens; Mitylene fut la seule ville de l'Eolie qui se cottisa pour la construction de ce Temple qui appartenoit, par indivis, à toutes les Villes qu'on vient de citer. Ces Villes avoient de plus le droit de nommer le Gouverneur de Naucratis. Les Eginétes bâtirent aussi un Temple à Jupiter; ceux de Samos en élevèrent un à Junon,

& les Miléſiens un autre à Apollon. Or ces Nations étoient toutes fort commerçantes, & faiſoient par conſéquent un trafic très-conſidérable en Egypte, où ils attiroient un Commerce immenſe. Il ſe tenoit ſouvent à Naucratis des Foires (h) célébres.

Herod. Libr. 2. p. 104. & 105.

Il eſt à remarquer que tous les Vaiſſeaux qui venoient de Grece, étoient obligés d'aller décharger leur cargaiſon à Naucratis. Il ne leur étoit pas permis de la débarquer ailleurs. On portoit l'exactitude ſur cet article au point que, ſi un Vaiſſeau venoit aborder à une embouchure du Nil différente de celle

(h) Hérodote dit, que les Prêtres Egyptiens venoient vendre aux Grecs pendant ces Foires, les têtes des Victimes qu'ils immoloient.

de Canope, qui conduisoit à la ville de Naucratis, on obligeoit l'équipage à faire serment, que c'étoit malgré lui qu'il avoit été porté dans l'endroit où on l'avoit surpris; & sans différer il falloit qu'il reprit la route ordinaire. Si les vents contraires ne permettoient pas au Bâtiment de remonter le Nil, par l'embouchure Canopique; on déchargeoit les Marchandises sur des Barques, qui étant plus légères, pouvoient naviger sur tous les Canaux du Fleuve. Alors ces Barques, en faisant autant de circuits & de détours qu'il étoit nécessaire pour se mettre sous la direction du vent, les apportoient à Naucratis.

Cet usage a certainement quel-

que chose de remarquable. Ne donneroit-il pas lieu de conjecturer, avec assez de raison, qu'il y avoit entre les différentes nations Grecques une espece de hanse ou de société pour le Commerce de l'Egypte ; à-peu-près comme nous voyons qu'il se pratique aujourd'hui en Allemagne entre les Villes hanséatiques. Pour empêcher qu'on ne trompât la Compagnie, on assujétissoit tous les Vaisseaux marchands à se rendre à Naucratis, comme au Comptoir commun, où se tenoient les Bureaux & les Registres.

On pourroit encore dire, avec assez de vraisemblance, que ces formalités s'observoient pour obéir à quelque Ordonnance du

Roi d'Egypte, & pour ſes intérêts particuliers. Il eſt à préſumer que toutes les marchandiſes que les Grecs faiſoient entrer dans ſes Etats, lui devoient des droits. Naucratis étant le centre du Commerce que ces Etrangers faiſoient en Egypte, il étoit naturel que le Prince y eut établi ſes Commis, & que par conſéquent tous les Vaiſſeaux marchands ſe rendiſſent dans cette Ville pour y payer les droits, & pour y ſubir la viſite uſitée en pareil cas. C'eſt ainſi qu'il ſe voit chez nous des réglemens, en vertu deſquels les Bâtimens marchands qui viennent de certains pays, ou qui ſont chargés de certaines marchandiſes, ſont forcés de ſe rendre pour les mêmes

raiſons dans un Port qu'on leur aſſigne, à l'excluſion de tout autre, ſous peine d'amende & même de confiſcation.

Ce n'étoit pas ſeulement avec les Grecs qu'Amaſis avoit des relations; il entretenoit auſſi des correſpondances avec les Perſes. Cyrus lui avoit demandé un Médecin oculiſte, & ſa Fille en mariage. Le Roi d'Egypte envoya, à ce qu'on prétend, au lieu de ſa Fille, celle d'Apriés. Cette Princeſſe engagea le Roi de Perſe, ſon époux, à porter la guerre en Egypte pour la venger d'Amaſis qui avoit détrôné Apriés ſon pere. Mais Cyrus étant mort avant qu'il eut pû exécuter ſon deſſein, Cambyſe ſe chargea du ſoin de la vengeance.

Herod. Libr. 3. p. 161 & 162, Cap. 1-3.

Voyez auſſi M. Rollin, Hiſtoire Anc. tout à la fin de l'article des Egyptiens. Il réforme le récit d'Hérodote au ſujet de ce Mariage, j'ai ſuivi ſa correction.

Ce Prince tomba ſur l'Egypte comme un foudre, & y cauſa des ravages inouis ; il détrôna le fils d'Amaſis qui avoit ſuccédé depuis peu à ſon père. Une pareille révolution ne ſe fit pas ſans que le Commerce que les Egyptiens faiſoient avec les Grecs & les autres Nations, n'en reçut quelque grand dommage. Il languit tant que le cruel Cambyſe vécut ; mais il ſe ranima avec une nouvelle chaleur ſous Darius fils d'Hyſtaſpe. Ce Prince remit les Egyptiens dans leur premier état. Il rétablit la tranquillité publique dans leur pays, & avec elle le Commerce. Au reſte, il étoit de l'intérêt de Darius que les Egyptiens continuaſſent à exercer leur riche négoce. Ce

négoce, en les rendant plus opulents, les mettoit aussi plus en état de lui payer les tributs assez considérables qu'il exigeoit d'eux. Darius d'ailleurs aimoit le Commerce, & se sentoit naturellement porté à favoriser ceux qui s'y appliquoient. Aussi voit-on qu'il s'intéressa d'une manière toute particulière à celui des Egyptiens. Ce fut sans doute pour leur faciliter les moyens de le rendre encore plus florissant, qu'il entreprit d'achever le Canal que Nécao avoit voulu faire tirer depuis le Nil jusqu'au Golphe Arabique. Il étoit presque fini, lorsqu'on fit observer, mal-à-propos, à Darius, que le terrein de l'Egypte se trouvant plus bas que le niveau de la mer d'Arabie,

Herod.

Herod. Libr. 2. pag. 151 & 152.

Aristot. Libr. 1. Cap. 14. Meteor.

il étoit à craindre que le pays n'en fut submergé. Sur ces représentations il ordonna de suspendre les travaux, & le Canal ne fut point encore achevé cette fois.

Strab. Libr. 17. p. 804.

Ce Prince étoit aussi très-curieux de faire des découvertes dans les pays éloignés. Il voulut sçavoir en quel endroit l'Indus se jettoit dans la Mer. Pour s'en assurer il fit embarquer sur ce Fleuve des gens à l'exactitude & à la bonne foi desquels il croyoit pouvoir s'en rapporter. Il mit à leur tête Scylax de Caryande, & lui ordonna de descendre avec ses compagnons de voyage l'Indus jusqu'à la Mer (*i*). Scylax

Herod. Libr. 4. 238 & 239.

(*i*) On voit par-là qu'Alexandre n'eut pas l'honneur d'avoir fait reconnoître le premier les côtes de l'Océan, depuis l'Indus jusqu'au Golphe Arabique.

entra dans l'Ocean, &, cinglant vers le Couchant, il rasa toutes les côtes qui s'étendent depuis l'Indus jusqu'au Golphe Arabique, où il vint débarquer, au bout de deux ans & demi de navigation, précisément au même lieu d'où Nécao avoit fait partir les Phéniciens, qui firent par son ordre le tour de l'Afrique. Darius profita des instructions que Scylax lui donna pour faire avec succès la guerre aux Indiens, & pour s'emparer de la mer des Indes. Les Egyptiens en profitèrent sans doute aussi pour y porter, ou y étendre leur Commerce sous la protection de Darius.

Si Darius favorisa le Commerce des Egyptiens, on peut

dire aussi qu'il ne nuisit pas à leur Marine militaire. Elle parut toujours avec éclat & distinction, non-seulement sous son regne, mais encore dans toutes les guerres que les Rois de Perse, successeurs de Darius, firent sur Mer contre les Grecs. Darius ayant formé le dessein de se rendre maître de Milet, rassembla de grandes forces de mer dont les flottes Egyptiennes ne faisoient pas la moindre partie.

Herod. Libr. 6. p. 336.

Xercès entreprend de jetter un Pont sur l'Hellespont, pour faire passer son Armée dans la Grece. Il charge les Egyptiens, conjointement avec les Phéniciens de cet important ouvrage, les jugeant plus expérimentés que les autres Nations dans les

Herod. Libr. 7. p. 397.

travaux qui se font sur la Mer. Il leur donne ordre en même-tems, de lui amener des vivres pour la subsistance de ses Armées. Cette commission étoit très-délicate & fort difficile à remplir. Il falloit traverser les Mers, toujours à la vue des ennemis, & presque sous leurs Forteresses. Ainsi le choix que Xercès fit des Egyptiens en cette occasion prouve bien qu'ils jouissoient dans son esprit de la réputation de bons Marins.

Herod. Libr. 7. p. 397.

Les Egyptiens se distinguerent infiniment dans le Combat naval que ce même Prince livra aux Grecs proche l'Isle d'Eubée. Entre autres exploits qu'ils firent dans cette occasion, Hérodote remarque qu'ils se rendirent

Herod. Libr. 8. p. 469.

maître de cinq vaisseaux Grecs, & qu'ils forcerent tous les Combattans qui les montoient à se rendre prisonniers. Leurs Flottes se trouverent aussi aux journées de Salamine, & de Mycale.

Herod. Libr. 9. p. 525. Diod. Sic. Libr. 9. art. 1, 2, 3 & 4.

Les Egyptiens, après avoir été presque toujours tributaires des Perses, depuis le regne de Cambyse jusqu'à celui de Darius Codoman (k), sans cesser de se livrer à cet esprit de Commerce dont ils fûrent toujours animés, & d'exercer pour le service de leurs nouveaux Maîtres, leurs talents dans la science de la Marine, passerent enfin sous

(k) Il faut compter pour peu de chose ces Rois Inarus, Tachos & quelques autres que les Egyptiens éleverent sur le thrône pour tâcher de recouvrer la liberté.

la domination d'Alexandre le Grand.

Apeine ce Conquerant eut-il mis le pied en Egypte que les Habitans coururent en foule au devant de lui. Ce Prince en considération de leur bonne volonté à son égard, les traita avec beaucoup de douceur ; ainsi ce changement de Maître n'en causa aucun dans leur Commerce. Alexandre, témoin de l'industrie des Egyptiens, de leur activité pour le Commerce & de leur habilité dans l'art de la Navigation, considérant d'ailleurs la situation de ce beau pays qui se trouve placé entre deux Mers dont l'une est la porte de l'Orient & l'autre celle de l'Occident, projetta d'établir en Egypte le siége de

de ſon Empire, & d'en faire en même-tems le centre du Commerce de tout l'Univers. Car ce Prince regardoit le Commerce comme le lien le plus fort qui put unir entr'eux tous les Peuples qu'il ſe propoſoit de ſoumettre à ſa domination. On prétend même qu'il avoit composé des Mémoires, où il expoſoit tout le plan de ce grand projet. La mort qui le ſurprit au milieu de ſa carrière ne lui permit pas de l'éxécuter. Mais ce qu'Alexandre ne fit pas, les Ptolémées le firent avec le plus grand ſuccès, & ſous leur regne le Commerce & la Navigation furent portés à un degré de ſplendeur où jamais ils n'étoient encore parvenus

chez aucun Peuple ; c'eſt ce que j'entreprends de faire voir dans cet écrit. Pour y mettre quelque méthode je l'ai diviſé en deux Parties.

Dans la première je parcours ce que chaque Roi a fait en particulier pour l'avantage du Commerce & de la Navigation, en les ſuivant regne par regne ; je m'attache à faire remarquer les conquêtes & les découvertes qu'ils ont faites dans les pays éloignés, ſur-tout lorſque je crois appercevoir qu'elles ont été entrepriſes dans la vue d'étendre les bornes du Commerce ; en un mot, je recueille de l'Hiſtoire de chaque Prince ce qui me paroît avoir un rapport marqué avec

la matière que je me charge de traiter, évitant ſoigneuſement tout ce qui pourroit lui être étranger. Cet ordre eſt ſimple, il s'eſt préſenté de lui-même, pourquoi l'aurois-je rejetté ?

Dans la ſeconde partie je ſuis les Commerçans Egyptiens ſur Mer & ſur Terre; j'indique la route qu'ils tenoient pour aller commercer dans les différentes contrées du monde; je parle en même-tems des Marchandiſes qu'ils portoient aux Etrangers & des Richeſſes qu'ils rapportoient en Egypte, & je finis en faiſant quelques obſervations ſur les Productions de leur pays, ſur leur Induſtrie & leurs Manufactures.

De l'union de ces deux Parties traitées comme elles mériteroient de l'être, il en pourroit résulter, ce me semble, un Tout capable de donner une idée très-étendue & très-complette de l'*État du Commerce & de la Navigation en Egypte, sous les Rois Ptolémées.* Mais il est tems de commencer.

PREMIERE PARTIE.

Contenant le détail de ce que les Rois Ptolémées ont fait pour la proſpérité du Commerce & de la Navigation en Egypte.

PTOLÉMÉE I.

APRÈS la mort d'Alexandre, ſes principaux Officiers partagerent entr'eux ſes vaſtes Etats. L'Egypte échut en partage à Ptolémée fils de Lagus, qui fut le premier des quatorze Souverains qui regnerent ſur les Egyptiens, pendant près de trois cents ans, ſous le nom de *Ptolémées.*

Ptolémée, depuis le commencement de ſon Regne juſqu'à la bataille d'Ipſus, eut toujours les armes à la main ſoit pour ſe défendre, ſoit pour attaquer;

ainsi il ne lui fut gueres possible, pendant tout ce tems, de rien faire de bien considérable pour le Commerce, qui ne fleurit jamais avec succès qu'à l'ombre de la paix.

Cependant, au milieu des agitations de la guerre, il ne perdit point de vue le grand projet qu'Alexandre avoit formé, comme je l'ai dit, de faire de l'Egypte le centre du Commerce de l'Univers entier; &, autant que les circonstances pouvoient le lui permettre, il jettoit les fondemens de ce grand ouvrage, se reservant à le conduire, dans des tems plus heureux, à sa perfection. Ce fut dans ce dessein qu'il invita les Etrangers à venir s'établir à Alexandrie, dont il fit la

capitale de ſon Empire. Après la priſe de Jéruſalem, il tranſporta à Alexandrie une ſi grande multitude de Juifs, que le quartier qu'ils habitoient, reſſembloit lui-même à une ville, tant il avoit d'étendue. Les intérêts du Commerce eurent pour le moins autant de part que la néceſſité de couvrir l'Egypte, aux efforts qu'il fit pour ſe mettre en poſſeſſion de la Célé-Syrie, de la Phénicie, de la Paleſtine & de l'Iſle de Chypre, pays tous peuplés de Négocians fameux, & qui fourniſſoient en abondance toutes les matières néceſſaires pour la Marine. Enfin ce fut toujours dans les mêmes vues qu'il eut ſoin d'entretenir & de cultiver l'alliance des

Puiſſances maritimes, en qui il remarquoit le plus d'ardeur pour le Commerce.

Diod. Libr. 20. art. 18.

Les Rhodiens, qui depuis long-tems étoient accoutumés à Négotier en Egypte, & qui prévoyoient quel avantage leur Commerce alloit retirer de l'aggrandiſſement de celui des Egyptiens, s'attachèrent plus fortement que jamais à Ptolémée. Antigone les ayant ſollicités de ſe joindre à lui pour faire la guerre au Roi d'Egypte, jamais ils ne voulurent y conſentir. Ils aimerent mieux s'expoſer aux fatigues & aux rigeurs d'un ſiége long & pénible, que d'abandonner leur Allié. Lorſque le fameux Démétrius-Poliorcete qui commandoit le Siége, eut pris le parti

de le lever, les Rhodiens, dans le traité qu'ils firent avec ce Prince, se reconnurent obligés de fournir des secours à Antigone son père dans les différentes guerres qu'il jugeroit à propos d'entreprendre; mais ils stipulèrent qu'ils ne lui en donneroient jamais contre Ptolémée.

Ptolémée de son côté avoit aidé de tout son pouvoir les Rhodiens. Il leur avoit fourni pendant le siége des vivres en abondance, & une fois entre autres, il avoit fait entrer dans leur Port, malgré la vigilance des ennemis, une Flotte qui ne portoit pas moins de trois cents mille mesures de bled, avec divers légumes toutes productions de l'Egypte. Les Rhodiens, pour

témoigner à Ptolémée leur reconnoiſſance & pour ſe concilier de plus en plus les bonnes graces de ce Prince, lui décernèrent les honneurs divins & lui donnèrent le ſurnom de *Soter* ou *Sauveur*.

Pauſ. Att. Diod. de Sic. Libr. 20.

Dès que Ptolémée put jouir de la paix, il s'occupa ſerieuſement à faire proſperer dans ſes Etats, les Sciences, les Arts, le Commerce & la Navigation; car ces choſes paroiſſent toujours aller en enſemble.

Vaill. Hiſt. Ptolem. 1.

Il fonda à Alexandrie une Bibliothéque (*l*) fameuſe dont tout

(*l*) Il mit à la tête du gouvernement de cette Bibliothéque le célébre Démétrius de Phalère. Cet établiſſement & les autres fondations littéraires, dont ce grand Prince fut le premier auteur, reçurent un nouveau luſtre ſous le regne ſuivant.

le monde ſçait l'hiſtoire. Il établit en même-tems une Académie ou Société de Gens de Lettres, qui s'occupoient à faire des recherches ſur toutes les ſciences ; mais principalement ſur *la* Philoſophie, la Géographie & l'Hiſtoire Naturelle. De tems en tems on voyoit ſortir de cette Académie des Sçavans qui alloient parcourir les contrées les plus reculées, les uns pour faire des obſervations Géographiques & Aſtronomiques, les autres pour étudier ſur les lieux mêmes, les phénomênes de la nature ; de même que nous voyons partir de nos Académies ces Sçavans intrépides, qu'une noble ardeur pour les belles découvertes entraîne tantôt ſous

les Pôles, & tantôt ſous la Ligne. Ces courſes ſçavantes, entrepriſes par les Académiciens d'Alexandrie, & dont la plupart avoient pour but de perfectionner la ſcience de la Géographie, ne pouvoient manquer, comme il arrive parmi nous, de tourner au profit du Commerce & de la Navigation.

Ptolémée, qui avoit toujours fort à cœur ces deux objets, entreprit pour la commodité des Commerçans qui venoient aborder par la Méditerranée dans le port d'Alexandrie, un ouvrage auſſi utile que magnifique, c'eſt la Tour (*m*) célébre qu'il fit bâ-

Plin. Libr. 36. c. 12.

(*m*) J'attribue à Ptolémée, fils de Lagus, la conſtruction de la tour de Pharos, quoique quelques-uns en faſſent honneur à ſon

tir à la pointe orientale de l'Isle de Pharos. L'inscription qu'on y avoit gravée marquoit assez à quelle intention cette Tour avoit été élevée. Elle portoit ces mots grecs : Θεοῖς σωτῆρσιν ὑπὲρ τῶν πλοϊζομένων. *Aux Dieux Sauveurs, pour l'utilité des Navigateurs.* Au haut de cette Tour il y avoit un fanal pour éclairer la nuit les Vaisseaux qui navigeoient sur ces côtes pleines d'écueils & de bas-fonds. Pendant le jour elle servoit de signal aux Navires marchands pour diriger leur route lorsqu'ils vouloient entrer de ce côté-là dans le port d'Alexandrie. Quoique ce passa-

Strab. Libr. 17. p. 791 & 792.

fils, parce que ce monument fut véritablement commencé par son ordre, & même fini de son vivant.

ge ne fut point aussi aisé que celui qui étoit à l'extrêmité occidentale de l'Isle, on le fréquentoit cependant davantage, parceque la partie (n) du Port à laquelle il répondoit, étoit infiniment plus spacieuse & plus com-

(n) Le port d'Alexandrie sur la Méditerranée étoit divisé en deux parties par une digue qui conduisoit de la ville d'Alexandrie à l'isle de Pharos. Cette Isle s'étendoit dans toute sa longueur vis-à-vis le port qui se courboit en demi-cercle, & laissoit à chacune de ses extrémités, deux passages assez étroits. On peut voir la description de la ville d'Alexandrie & de son port, dans un Mémoire de M. Bonamy, qui se lit dans le neuvième volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. On trouvera, dans ce sçavant morceau, de quoi satisfaire amplement sa curiosité. On peut encore se donner le plaisir de comparer ce que Paul Lucas dit dans ses Voyages du port d'Alexandrie, tel qu'il l'avoit vu, avec ce qu'en a dit Strabon. On verra quelle conformité il y a entre le recit du Voyageur moderne & celui du Geographe ancien.

Voyage en Egypte fait en 1714. vol. 2, p. 38.
Strab. Libr. 17, p. 791 & suiv.

mode. Le Port dans cet endroit ſe trouvoit ſi profond que les plus gros Vaiſſeaux abordoient aiſément juſqu'au pied des dégrès qu'on y avoit pratiqués pour monter ſur le bord ; ce qui étoit, comme l'on voit, d'une très-grande commodité pour charger & décharger les Marchandiſes. Enfin, il n'y avoit aucun Port dans toute la Méditerranée qui méritât de lui être comparé. Un fait aſſez curieux, tiré de l'Hiſtoire de Hiéron, Roi de Syracuſe, va le prouver.

Ce Prince avoit fait conſtruire une Galère d'une grandeur énorme. C'étoit plutôt une iſle flotante qu'un bâtiment de mer. Qu'on s'imagine en effet, ce que pouvoit être un Vaiſſeau qui por-

Voyez la Deſcription de ce Vaiſſeau dans Athen. Liv. 5. p. 206-209. Edition Caſaub.

toit des jardins garnis de fleurs; & de toutes ſortes de plantes, avec un reſervoir & des canaux pleins d'eau pour les arroſer, qui de plus étoit flanqué de huit groſſes tours munies de toutes les choſes néceſſaires pour ſa déſenſe, & chargé d'une machine de guerre qui lançoit des pierres de trois cents livres péſant, & des fléches de douze coudées de long. Quand il fut queſtion de le mettre à flot, il fallut qu'Archiméde, qui en avoit donné le deſſein, déployât toutes les reſſources de ſon art, & lorſqu'il fut en Mer, il ne ſe trouva dans tous les Etats de Hiéron aucun Port qui put le recevoir. Cet inconvenient détermina le Roi de Syracuſe à en faire préſent au Roi

Roi d'Egypte, qui regnoit alors, & à l'envoyer à Alexandrie comme dans le seul Port où ce prodigieux Vaiſſeau pût être commodément & en ſûreté (*o*).

Outre le double port ſitué ſur la *Méditerranée*, Alexandrie en avoit encore un autre ſur le lac Maréotis, au Midi de la Ville. Ce Lac étoit rempli des eaux du Nil qui y affluoient de différens côtés par des canaux qu'on avoit creuſés à ce deſſein. Strabon obſerve que ce dernier port étoit beaucoup plus floriſſant &

Strab. Libr. 17. p. 792 & 793.

(*o*) Moſchion, dont eſt emprunté le récit qui ſe trouve dans Athenée concernant ce Vaiſſeau, dit formellement que ce fut parce qu'il ne ſe trouva pas de Port en Sicile qui put lui ſervir d'aſyle, que le Roi de Syracuſe prit le parti de l'envoyer au Roi d'Egypte. Voyez l'obſervation de Caſaubon à ce ſujet. *Caſaub. animadv. in Athen. Libr.* 5, *cap.* 11.

plus riche que celui qui donnoit ſur la Mer, parce que c'étoit-là qu'abordoient toutes les Marchandiſes de l'Ethiopie, de l'Arabie & des Indes.

Ptolémée Soter eut toujours une marine bien montée. Dans le tems qu'il faiſoit la guerre contre Antigone il avoit des flottes innombrables. On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit détailler tout ce que l'Hiſtoire rapporte à ce ſujet. Pour faire comprendre en un ſeul mot ſur quel pied devoit être la Marine de ce Prince & avec quelle ardeur il s'occupoit ſans ceſſe de cet important objet, il ſuffit de remarquer qu'à la Cour de Démétrius-Poliorcete on ne l'appelloit pas autrement que *le Capitaine*

Athen. Libr. 6. p. 261.

de Vaiſſeau. On apperçoit aiſément que le deſſein des Courtiſans de Démétrius étoit de tourner en ridicule, par ce prétendu bon mot, l'inclination dominante de Ptolémée pour la Navigation, & de critiquer ſon ſyſtême de politique qui le portoit à entretenir de nombreuſes armées navales & à avoir toujours ſes Ports garnis de Vaiſſeaux bien équipés (*p*).

(*p*) Les courtiſans de Demétrius & ſes flateurs, lui donnoient le titre de Roi à l'excluſion de tous les autres Princes qui dominoient comme lui ſur une partie des états d'Alexandre. Ils appelloient par dériſion Lyſimaque un *Garde de Treſor*, Seleucus un *Gouverneur d'Elephant*, & Ptolemée un *Capitaine de Vaiſſeau.* Πτολεμαιῳ δὲ μόνῳ ναύαρχῳ. Peut-être prétendoient-ils faire ici pour réjouir leur maître, qui, au rapport de Phylarque, aimoit les rébus, un jeu de mots, par une froide alluſion au mot *Monarque*; alluſion que ceux qui ſavent le Grec entendent bien.

Ptolémée qui ſavoit & qui ne ceſſoit de le dire, que la *véritable gloire d'un Roi n'eſt pas d'être riche lui-même, mais d'enrichir ſes Sujets*, goûtoit le plaiſir, ſi délicat pour le cœur d'un auſſi bon Prince, d'avoir réaliſé cette belle maxime. Il eut l'agrément de voir les heureux effets qu'il s'étoit promis de ſes ſoins pour faire proſpérer le Commerce dans ſon Royaume.

Plutarch. in Avopht.

PTOLÉMÉE II.

Pour avoir une grande idée des richeſſes que le Commerce extérieur avoit déjà verſées ſous le regne de ce Prince en Egypte, il ne faut que jetter les yeux ſur la deſcription qui ſe lit dans Athénée de la fête que Ptolémée Philadelphe ſon fils donna au peuple d'Alexandrie, à ſon avé-

nement à la Couronne, après que ſon père eut abdiqué le Thrône en ſa faveur. Il ſeroit trop long de détailler ici la magnificence de cette pompe qui l'emporte ſur tout ce qu'on peut imaginer de plus ſuperbe, je me contenterai d'en extraire ſuccinctement ce qui eſt le plus capable de nous convaincre, qu'il falloit que les Egyptiens voyageaſſent dès-lors dans les contrées les plus reculées, & qu'ils euſſent des rapports avec les Peuples les plus éloignés. En effet on voit porter, comme en triomphe, dans cette pompe les richeſſes & les productions les plus rares de l'Ethiopie, de l'Arabie & des Indes. Un grand nombre de Femmes Indiennes & des autres pays

Athen. Libr. 5. p. 196-203.

étrangers, en habits d'efclaves ornoit cette fuperbe marche. Elles étoient fuivies de Chameaux chargés d'Encens, de Safran, de Canelle, de Cinnamomum, d'Iris & d'autres Aromates précieux. Venoient enfuite des Ethiopiens dont une partie étoit employée à porter fix cents dents d'Eléphans; une autre, une quantité prodigieufe de bois d'Ebene. Il y en avoit qui étoient chargés de cette poudre d'or que les fleuves d'Ethiopie roulent fi abondamment avec leurs eaux. Une meute de deux mille quatre cents Chiens Indiens, de la Bactriane & du pays des Moloffes étoit auffi de ce fuperbe cortége. On y admiroit une troupe innombrable d'Animaux étrangers des efpé-

ces les plus rares, entre autres un grand nombre de Perroquets portés dans des cages avec une multitude d'autres Oiseaux de l'Ethiopie ; cent trente Brebis du même pays, trois cents d'Arabie, vingt de l'Isle d'Eubée, vingt-six Bœufs Indiens qui se faisoient remarquer par leur blancheur éclatante, huit autres d'Ethiopie, un grand Ours blanc avec trois autres plus petits & plus jeunes qui ne pouvoient venir que des pays Septentrioneaux, quatorze Léopards, seize Panthères, quatre Linx, une Giraffe & un Rhinoceros d'Ethiopie (*q*).

(*q*) Entre les objets qui attiroient principalement les yeux de ceux qui étoient spectateurs de cette magnifique pompe, étoit un Automate singulier. On voyoit sur un

Si des transports aussi difficiles & aussi dispendieux que devoient l'être naturellement ceux de tous ces animaux, se faisoient avec tant d'aisance de la part des Egyptiens, il est facile de se figurer que ceux des marchandi-

---

char une femme haute de huit coudées, qui représentoit Nysa, nourrice de Bacchus. Cette figure se levoit d'elle-même, versoit, en forme de libation, du lait qu'elle portoit dans un vase d'or, & s'asseyoit ensuite. Tous ces mouvemens s'exécutoient par le moyen d'un ressort travaillé avec beaucoup d'art: ce qui prouve que ces anciens Peuples étoient aussi habiles méchaniciens que nous nous vantons de l'être. Casaubon prétend que cette figure représentoit Nysa, que l'antiquité payenne honoroit comme la nourrice de Bacchus, plutôt que la ville de Nysa. Il étoit assez naturel de voir paroître la nourrice de Bacchus dans une pompe où l'histoire & les mysteres de ce Dieu étoient représentés dans le plus grand détail. D'ailleurs cette circonstance du lait que cette femme répandoit en forme de libation, fait assez voir que c'étoit la nourrice de Bacchus qu'on avoit voulu représenter.

Casaub. animad. in Libr. 5. Athen. c. 7.

ſes ne leur devoient rien coûter en comparaiſon.

Ptolémée Philadelphe non ſeulement ſuivit le même plan que ſon père par rapport au Commerce & à la Navigation ; mais il alla encore beaucoup plus loin. Le Commerce de l'Orient & des Indes avoit déjà pris ſon cours par Alexandrie ſous le regne du feu Roi. Ptolémée-Philadelphe ſe propoſa de faire en ſorte qu'il ne put jamais ſe détourner de cette voie pour ſe porter ailleurs. Il bâtit ſur le bord Occidental du Golphe Arabique une Ville à qui il donna le nom de ſa mère Bérénice. Cette Ville étoit preſque ſur les confins de l'Ethiopie. Ptolémée la deſtina à être le lieu d'embar-

Strab. Libr. 17. p. 815. Plin. Nat. Libr. 6. c. 23.

quement général pour tous les Négocians qui iroient trafiquer dans la mer Rouge sur les côtes de l'Ethiopie, dans le sein Persique, & enfin dans les Indes. De cette Ville il falloit transporter les marchandises par terre jusqu'à Coptos pour les faire descendre ensuite sur le Nil à Alexandrie. Le chemin qui conduisoit de Coptos à Bérénice, & par conséquent de Bérenice à Coptos, traversoit des déserts arides & sans eau; il n'y avoit point sur cette route de Maisons ni d'Hôtelleries pour donner retraite aux Voyageurs. Ptolémée remédia à cet inconvénient qui étoit très-considérable. Il fit construire sur ce chemin, de distance en distance, des Fontaines ou

Citernes. On bâtit en même tems, dans le voiſinage de ces Citernes, des Hôtelleries où les Caravannes ſe repoſoient avec leurs Chameaux.

Avant que d'en venir à cet expédient qui n'empêchoit pas que le tranſport des marchandiſes depuis la mer Rouge juſqu'au Nil ne fut encore aſſez difficile, il avoit tenté un moyen qui devoit rendre ce tranſport beaucoup plus commode. Ce Prince, que les plus grands obſtacles (*) n'étoient pas capables d'arrêter lorſqu'il s'agiſſoit des intérêts du Commerce, eſſaya de faire ce qu'il ſavoit bien que Nécao & Darius avoient entrepris autrefois en vain. Il voulut achever

(*) *Voyez la Note II. à la fin.*

le Canal que ces deux Princes avoient commencé, avec les mêmes intentions que lui. Ses efforts ne furent point inutiles. Il conduisit heureusement à sa fin cette grande entreprise (*r*). Ce Canal partoit du bras du Nil appellé *Pélusiaque*, dans les environs de Bubaste, & alloit se décharger à Arsinoë, ville bâtie sur la pointe la plus Septentrionale du Golphe Arabique. On avoit eu l'attention de le faire passer par des Lacs ou Etangs qui fournissoient, avec le Nil, de l'eau en abondance pour le service de la Navigation. Pto-

(*r*) Strabon attribue ce grand ouvrage aux Rois Ptolémées en général; mais Diodore de Sicile dit expressement que ce fut Ptolémée II qui l'acheva. *Voyez Strab. Libr.* 17, *p.* 804 & 805, *Diod. Sic. Libr.* 1, *sect.* 1, *art.* 19.

lémée y avoit fait mettre des barrieres & des écluſes très-ingénieuſement conſtruites qui s'ouvroient quand on vouloit paſſer & qu'on refermoit enſuite très-promptement. Ce beau Canal étoit large de cent coudées, c'eſt-à-dire, de vingt cinq toiſes ; il avoit une profondeur ſuffiſante pour ſoutenir les plus grands Vaiſſeaux ; & ſa longueur étoit de mille ſtades qui ne font pas moins de cinquante lieues.

Strab. Libro 17. p. 805.

Cependant l'on ne tira pas de ce Canal tout l'avantage qu'on s'en étoit promis. Les Commerçans qui alloient trafiquer aux Indes ne purent profiter de ſon ſecours, parce que la Navigation du Golphe Arabique, qu'il leur auroit fallu parcourir dans toute

sa longueur, étoit trop fatiguante & trop périlleuse. S. Jérôme observe que cette mer étoit semée de tant d'écueils & si remplie de difficultés de toute espéce, qu'on s'estimoit très-heureux de son tems, quand après six mois d'embarquement, on pouvoit enfin venir mouiller à un port qui étoit situé à la sortie du Golphe. Aussi Strabon remarque-t-il qu'on attribuoit communément aux obstacles que les Navigateurs rencontroient sur le Sein Arabique, la résolution que prit Ptolémée-Philadelphe de tracer à ses Sujets une autre route par terre, pour les conduire du Nil à la mer Rouge. Cette route est celle que j'ai indiquée plus haut, & dont j'aurai

S. Hier. Epist. Libr. 2, Epist. 13. ad Rusticum.

Strab. Libr. 17. p. 815.

encore lieu de parler ailleurs plus amplement.

Si le Canal de Ptolémée, ne remplît point sa première destination, il ne demeura pas pour cela inutile. Il dût servir à entretenir une correspondance très-commode entre l'Egypte, la partie Septentrionale de l'Arabie & la plupart des Peuples qui habitoient le bord Oriental du Golphe Arabique.

C'étoit encore dans la vue de faciliter le Commerce & le transport des Marchandises dans ses Etats, que Ptolémée avoit fait de sages réglemens pour la sûreté des chemins & sur-tout pour les purger des Brigants qui les infestoient; ce que Théocrite ne fait pas difficulté de mettre

au nombre de ses plus belles actions.

Idill. 15, intitulée Adoniazunz.

Ptolémée fit encore plus. Pour frayer la voye aux Commerçans dans les Indes, il envoya Mégastenès & Denis reconnoître dans quel état étoient alors ces Régions & pour s'informer si les révolutions qui y étoient survenues, depuis la mort d'Alexandre, ne les avoient pas rendues d'un trop difficile accès. Il leur commanda de pousser leurs courses le plus loin qu'il leur seroit possible, d'examiner la nature des pays où ils pénétreroient, le génie des Peuples qu'ils visiteroient & même la puissance de leurs Princes; en un mot, de s'instruire de tout ce que la prudence veut qu'on

Plin. Libr. 6. c. 17. Strab. Libr. 2. & Libr. 15.

qu'on ſache, avant que de s'engager dans un pays pour y faire le Commerce. Nos deux Voyageurs s'acquitterent de leur commiſſion avec beaucoup de zéle. De retour en Egypte, ils firent un rapport merveilleux de tout ce qu'ils avoient vû dans les Indes, ou prétendoient y avoir vû. Ils ne trouvoient point de termes aſſez énergiques pour exprimer la haute idée qu'ils s'étoient faite des richeſſes & des raretés de toute eſpéce qui ſe trouvoient dans ces pays. Il eſt vrai que leur récit paroît ſi hyperbolique qu'on ne peut guères s'empêcher de les accuſer d'avoir un peu trop étendu le privilége de ceux qui viennent de loin. Mais plus leurs diſcours étoient

merveilleux & plus ils étoient propres à produire l'effet pour lequel le Roi Ptolémée les avoit fait voyager. Plus ils exagérerent dans leurs deſcriptions, plus ils mentirent, plus auſſi ils durent exciter dans le cœur de ceux qui les entendoient, le deſir d'aller chercher fortune dans ces régions dont on leur diſoit de ſi belles choſes.

Ptolémée-Philadelphe étoit trop bon politique pour ne pas comprendre, que c'eſt en vain qu'un Prince travaille à faciliter le Commerce à ſes Sujets, s'il ne ſe met encore en état de le protéger par une bonne Marine Militaire. Auſſi la ſienne étoit-elle dans un état très-brillant. Théocrite en fait un éloge pom-

peux, & cet éloge n'étoit point flatté. En effet, aucun Souverain n'avoit dans ses Ports des Flottes qui approchassent des siennes, ni pour le nombre, ni pour la force des Bâtimens. Il en avoit deux, à trente rangs de rames; un, à vingt rangs; quatre, à treize rangs (*s*); deux, à douze rangs; quatorze, à onze rangs; trente, à neuf rangs; trente-sept, à sept rangs; cinq, à six rangs; dix-sept, à cinq rangs; avec un nombre double de quadrirèmes, de trirèmes & d'autres navires de moindre grandeur. Outre

Ath. lib. 5. p. 203.

(*s*) Dans la version latine de Dalechamps, il y a *quatorze*, (*quatuordecim*) au lieu de *treize*, qui se lit dans le Grec, τέσσαρες δὲ τρισκαιδεκήρεις. Cette version de Dalechamps, quoique estimée, ne laisse pas d'être sujette à bien des infidélités.

cela plus de quatre mille petits Bâtimens étoient employés habituellement, ſoit à porter les ordres du Prince dans les Iſles & les pays maritimes de ſa domination, ſoit à y tranſporter les marchandiſes qui abordoient de l'Orient à Alexandrie.

Ptolémée ne ſe contenta pas d'avoir ouvert aux Commerçans de ſon Royaume une carrière très-étendue du côté de l'Aſie & dans les Indes; il voulut leur en ouvrir encore une nouvelle en Afrique. C'eſt dans ce deſſein qu'il porta ſes armes contre différentes Nations de l'Ethiopie, qui juſqu'à ce tems avoient été peu connues des Egyptiens.

L'Ethiopie s'étendoit alors beaucoup plus loin qu'elle ne

s'étend aujourd'hui. En général les Anciens comprenoient sous le nom d'*Ethiopiens*, presque tous les Peuples qui habitoient la Zone-Torride, ou plutôt tous ceux qui avoient le visage noir (*t*), dans quelque contrée qu'ils se trouvassent; c'est pourquoi nous voyons qu'il est parlé dans les anciens Auteurs, d'Ethiopiens-Asiatiques.

Il est certain que Ptolémée n'attaqua point les Ethiopiens qui étoient au-dessus de Syéné, & qui s'étendoient le long du Nil jusqu'à l'Isle de Méroë où étoit leur Capitale. Ces derniers avoient eu de tous les tems des

(*t*) *Ethiopien*, suivant l'étimologie grecque, signifie un homme qui a le visage noir.

Diod. Libr. 1.

relations intimes avec les Egyptiens, qu'ils regardoient même comme une de leurs colonies. D'ailleurs quelle raiſon Ptolémée auroit-il eu d'inquiéter une Nation avec laquelle il paroît que ſes Sujets vivoient dans la plus parfaite intelligence ? Il falloit même qu'il y eut eu entre les Grecs & ces Peuples une grande fréquentation, auſſi-tôt après l'établiſſement des Ptolémées en Egypte, puiſque la Philoſophie des premiers avoit déjà eu le tems non-ſeulement de pénétrer en Ethiopie, mais encore d'y jetter de profondes racines dans tous les cœurs, & de préparer les eſprits à une des plus grandes révolutions qui puiſſent arriver dans un Etat, le change-

ment de Religion (*u*). Mais si les Grecs portoient leur Philosophie aux Ethiopiens de l'Isle de Méroë, ils en rapportoient en échange des Marchandises très-précieuses.

Diod. Libr. 3.

Il n'en étoit pas de même avec plusieurs autres Nations Ethiopiennes, dont les unes habitoient les Provinces voisines de cette partie de l'Afrique, que les Anciens appelloient l'*Arabie*, & qui est située sur les bords de la mer Rouge, vis-à-vis l'A-

(*u*) Voyez dans Diodore de Sicile, l'histoire de cette grande révolution; comment Ergamenès, qui regnoit à Méroë du tems de Ptolémée-Philadelphe, osa s'affranchir du joug & de la tyrannie de ses Prêtres; comment il les fit tous massacrer & institua un nouveau culte. Diodore attribue, en termes exprès, cette résolution du Roi d'Ethiopie à la Philosophie des Grecs dont ce Prince étoit instruit.

rabie heureuſe ; dont les autres étoient plus enfoncées dans l'Afrique au-delà du Nil en tirant vers le couchant, & dont d'autres enfin s'étendoient davantage vers le midi, au-deſſus de Méroë. Tous ces Ethiopiens étoient extrêmement ſauvages, & trop intraitables pour qu'on put entretenir avec eux un commerce réglé. Cependant la nature avoit enrichi leur pays de différentes productions rares & précieuſes, très-capables d'irriter la cupidité de gens auſſi avides de gain que l'étoient les Sujets du Roi d'Egypte. Ptolémée forma donc le deſſein de faire reconnoître quelques-unes de ces Nations, de les aſſujettir à ſa domination, s'il étoit poſſible,

Diod. Libr. 3.

ou au moins de leur enlever par la force, les richeſſes naturelles dont elles étoient dépoſitaires. Une pareille expédition devoit naturellement rencontrer de grands obſtacles. Il n'étoit pas poſſible de conduire, dans ces régions brûlées par le Soleil, de nombreuſes Armées, tant à raiſon de la difficulté des vivres, qu'à cauſe de l'intempérie du climat. Auſſi Ptolemée n'envoya-t-il pour cette expédition que cinq cents Cavaliers Grecs, tous gens déterminés & pleins de courage. Sur ce nombre il en choiſit cent à qui il fit donner de grandes caſaques qui leur couvroient tout le corps, à l'exception des yeux ſeulement. Leurs Chevaux étoient auſſi cachés ſous de vaſtes

caparaçons. Ces hommes ainſi équipés devoient marcher à la tête de la troupe. Un attirail auſſi ſingulier a dequoi ſurprendre, & l'on peut être tenté de demander ici à quelle fin il étoit deſtiné? Pour moi je crois y appercevoir aſſez clairement un ſtratagême que le Roi Ptolemée avoit imaginé, dans le deſſein de ſuppléer au petit nombre de Soldats dont il avoit été obligé de ſe contenter pour ſa nouvelle expédition. Il comprit qu'un des meilleurs moyens pour avoir bon marché de ces Sauvages, à qui on alloit faire la guerre, étoit d'attaquer leur imagination (*). Il eſt aiſé en effet de concevoir que l'équipage

(*) *Voyez la Note* III. *à la fin.*

bisarre des cent Cavaliers Grecs, dont je viens de parler, devoit leur donner un air gigantesque, & les faire ressembler à des fantômes ambulans. Il n'en fallut pas sans doute davantage pour jetter l'épouvante & la terreur dans l'ame de ces Barbares, & pour leur faire prendre la fuite du plus loin qu'ils appercevoient les Grecs. S'il s'en trouvoit par hazard quelques-uns assez résolus pour attendre l'ennemi, la vigueur avec laquelle on les chargeoit, achevoit de les persuader qu'ils n'avoient point affaire à des hommes ordinaires. C'est par la même raison qu'un très-petit nombre d'Européens a souvent suffi pour faire des conquêtes immenses en Améri-

que & dans les Indes, & pour mettre en fuite des troupes innombrables de Sauvages; parce que l'idée que ces Barbares se faisoient d'eux, autant à cause de la singularité de leurs vêtemens que de la nouveauté de leurs armes, leur inspiroit une terreur panique & leur ôtoit le courage de se défendre (*x*).

Entre ceux des Ethiopiens à qui Ptolémée fit la guerre & qu'il soumit à son Empire, autant

(*x*) C'est ainsi, par exemple, que les Espagnols durent les progrès rapides qu'ils firent dans l'isle de Mindanao, l'une des Philippines, à une crainte puérile de la part des habitans de cette isle. Ces insulaires voyant que les Espagnols avoient au côté une longue épée, se nourrissoient de biscuit de mer & fumoient du tabac, les prirent pour des monstres redoutables qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres & qui vomissoient de la fumée.

qu'il étoit possible d'y soumettre des gens aussi féroces, on remarque les Eléphantophages ainsi nommés, parcequ'ils se nourrissoient de la chair des Eléphans. Ptolémée fit tout ce qu'il put pour les obliger de renoncer à cette nourriture. Mais il eut beau employer les ordres, les promesses, les récompenses; rien ne fut capable de les engager à entrer dans ses vues. L'intention de Ptolémée étoit qu'on prit les Eléphans vivans pour le service de ses armées. Car depuis les guerres d'Alexandre dans les Indes, les Grecs avoient adopté la coutume de se servir de ces animaux dans les combats. Tous les Successeurs de ce Conquérant en nourrirent un grand nombre

Agath. de Rubro mari, Libr. 5. p. 41. Apud. Geog. vet. Scrīpt. Græc. min. t. 1.

pour cet usage; ce qui les rendoit d'un prix exorbitant. Ptolémée auroit donc trouvé un avantage considérable à tirer des Eléphans d'un pays qui auroit été de sa dépendance. Outre qu'il les auroit eu à bien meilleur compte pour sa propre utilité, il pouvoit encore en faire une branche de Commerce considérable, en les vendant aux Etrangers. Car quoique les Eléphans de l'Afrique ne fussent pas tout-à-fait si estimés que ceux des Indes, ils avoient pourtant aussi leur prix. Au reste, quelqu'ait été le motif de Ptolémée, il est certain que la chasse des Eléphans fut un objet qui attira d'une manière toute particulière l'attention de ce Prince. Ayant

appris qu'il y avoit dans le pays des Troglodytes, de vastes Forêts qui servoient de retraite à un grand nombre de ces Animaux, il y fonda une Ville où il établit des compagnies de Chasseurs, qui n'avoient d'autre occupation que de prendre des Eléphans. Cette Ville qui étoit située sur le bord Occidental du sein Arabique, presque sous le même parallèle que Méroë, se nomma *Ptolemaïs-Théron*.

Monument. Adulitan.

Plin. Libr. 2. c. 73.

Les conquêtes que Ptolémée-Philadelphe ajouta aux Etats dont il avoit hérité de son père, lui firent un empire qui étoit presque sans bornes. Il avoit, si on en croit Théocrite, trente-trois mille trois cents trente-neuf Villes sous son obéissance. Aussi

Idill. 17.

Callimaque, qui fleurissoit sous ce Prince, suppose-t-il dans son Hymne en l'honneur de l'Isle de Délos, qu'Apollon avoit anciennement annoncé la grandeur de Ptolémée. Il dit que le Dieu avoit prédit, étant encore renfermé dans le sein de Latone, que ce puissant Monarque regneroit un jour dans l'une & l'autre partie (*y*) de la terre, & qu'il étendroit son empire sur les mers, depuis le lever du Soleil jusqu'à son couchant.

Ce fut sans doute, pour reconnoître tout ce que Ptolémée-Philadelphe avoit fait en faveur de la Navigation, & pour transmettre

(*y*) Αμφότερη μεσόγεια. Callimaque se conforme ici au sentiment de quelques Anciens, qui divisoient la Terre seulement en deux parties, l'Europe & l'Asie.

mettre à la postérité un monument durable de l'intérêt que le ministère public avoit pris sous son regne aux progrès de la Marine, que Callicrate, Général des Flottes du Roi, consacra à la Reine Arsinoë, femme & sœur de ce Prince, un Temple où elle étoit honnorée, sous le nom de *Vénus*, comme une Divinité tutélaire des Navigateurs.

Ath. Libr. 7. p. 318.

Ptolémée-Evergetes poussa ses conquêtes dans l'Ethiopie & le Midi de l'Afrique, beaucoup plus loin que n'avoit fait Ptolémée-Philadelphe son père; c'est ce que ce Prince nous apprend lui-même dans cette fameuse inscription connue des Sçavans sous le nom de *Monument d'Adulis*, & que nous a con-

PTOLÉMÉE III.

ſervée le Moine Coſmas qui l'avoit copiée ſur les lieux. Ptolémée-Evergetes y parle en perſonne. Il y fait l'énumération de tous les pays, où il a porté ſes armes & de tous les Peuples qu'il s'eſt rendus tributaires. En parlant des nations Ethiopiennes qu'il s'étoit ſoumiſes, il les déſigne ſous des noms que portent encore aujourd'hui différens peuples de l'Abyſſinie. Il étendit ſes conquêtes dans le pays appellé la Barbarie ou la Contrée du Cinnamomum, *Cinnamomifera regio*, ſituée ſur la côte Orientale de l'Afrique au-delà du détroit de la mer Rouge. Ptolémée enjoignit aux Habitans de cette contrée de faire bonne garde ſur les côtes, & de veiller à la

Monumen. Adulit.

sûreté & à la tranquillité de ces parages. Ensuite ayant équipé une Flotte sur la mer Rouge, il alla faire une descente chez les Homérites, nation de l'Arabie heureuse; il se rendit tributaires plusieurs Rois Arabes, & leur commanda sur toute chose d'apporter tous leurs soins, pour qu'on pût voyager sûrement dans leur pays, & de veiller à ce que rien ne troublât la Navigation sur la mer Arabique. Ce qui prouve bien évidemment que ce Prince, à l'exemple de ses prédécesseurs, s'intéressoit très-vivement aux succès du Commerce & de la Navigation.

Ptolémée-Evergetes est presque le dernier des Lagides, qui ait mérité des éloges de la part

Strab. Libr. 17. p. 796.

des Historiens. Ils nous repré-
sentent tous les autres comme
des Princes qui ne s'occupoient
que de leurs plaisirs, & qui s'a-
bandonnoient à toutes sortes de
crimes & de dissolutions. Le dé-
sordre, le trouble & les dissentions
domestiques regnoient presque
toujours dans leur Cour, & l'Etat
se voyoit souvent attaqué au-
dehors par des ennemis redou-
tables. On seroit tenté de croire
que sous de tels regnes le Com-
merce, bien loin de se soutenir
dans cet état de splendeur où
l'avoient mis les premiers Ptolé-
mées, s'anéantit entièrement.
Mais il n'en fut pas tout-à-fait
ainsi. Le Commerce, sous les pre-
miers Ptolémées, avoit été établi
sur des fondemens si solides, que

rien n'étoit capable déſormais de le détruire. Ces Princes lui avoient imprimé, une ſi forte impulſion que ſi quelque accident extraordinaire parût en arrêter quelquefois le mouvement, ce ne fut jamais pour long tems. La Cour d'Alexandrie, ſous les derniers Rois Ptolémées, ne reſpiroit, il eſt vrai, que les plaiſirs & la débauche ; la molleſſe y étoit portée à ſon comble. Mais un luxe ſi exceſſif pouvoit-il être ſans un Commerce qui lui fût proportionné ? Le Commerce pouſſé à l'excès enfante tôt ou tard le luxe dans un Etat, & le luxe lui-même nourrit & entretient le Commerce.

Les derniers Ptolémées eurent ſouvent des guerres étran-

gères à soutenir. Mais ces guerres ne durent jamais faire un grand tort au Commerce de l'Egypte; elles ne purent tout au plus gêner que celui qui se faisoit du côté de l'Occident; &, tandis que les Vaisseaux de guerre se battoient sur la Méditerranée, les Navires marchands voguoient tranquillement sur les Mers de l'Orient & des Indes. Les Egyptiens faisant seuls le Commerce de l'Orient, &, possédant seuls la clef des Mers Orientales, ils n'avoient point d'ennemis qui allassent les chercher au bout du monde, pour les combattre, comme il nous arrive lorsque nous sommes en guerre.

D'ailleurs ce fut sous le regne

de ces Princes qu'on vit tomber (z) Carthage & Corinthe ; or ces Villes en tombant firent refluer vers Alexandrie le Commerce prodigieux qu'elles faisoient. Alors le Commerce de l'Egypte, grossi par celui de ces Villes fameuses, devint un torrent qu'aucune digue ne fut plus capable d'arrêter. D'un autre côté les Romains, après avoir subjugué & presque anéanti ces Villes, se laisserent vaincre eux-mêmes par le luxe ; luxe qui dans la suite ne connut plus de bornes ; or comme ils dédaignoient

(z) Ce fut vers l'an 606 de Rome, que Scipion Emilien renversa Carthage de fond en comble, & que le Consul Mummius détruisit Corinthe ; c'est-à-dire, à peu près vers la fin du regne du sixieme des Ptolémées.

de faire le Commerce par eux-mêmes, il falloit bien qu'ils tirassent d'Alexandrie toutes les denrées & les richesses qui servoient de matière & d'aliment à leur luxe effréné.

Si le Commerce a pu souffrir quelque altération sous les Ptolémées dont je parle, il faut convenir que ce dommage n'a été, pour ainsi dire, que passager. D'ailleurs quelque indifférence qu'on veuille supposer à ces Princes pour le gouvernement de leurs Etats & le bien public, il ne sera jamais possible cependant de prouver qu'ils ayent porté cette indifférence jusqu'à perdre entièrement de vue *les* intérêts du Commerce & de la Navigation. On en voit même

parmi ceux que l'Hiſtoire a le plus décriés qui ſe ſont occupés ſérieuſement de ce double objet. C'eſt ce qu'on aura occaſion de reconnoître dans ce qui me reſte à dire de ces Princes.

D'abord ſi je jette les yeux ſur Ptolémée-Philopator, je le vois rendre un ſervice des plus importans non ſeulement au Commerce de ſes Sujets, mais encore à celui de tous les Peuples de la Méditerranée.

Ptolémée IV.

Les *Byſantins* ayant jugé à propos d'impoſer un tribut ſur tous les Vaiſſeaux qui paſſoient le Boſphore de Thrace, les Rhodiens en prirent l'allarme, à cauſe du grand trafic qu'ils faiſoient dans le Pont-Euxin. Ces Inſulaires réſolurent de recou-

rir aux armes pour obliger les Bysantins à révoquer ce nouveau droit; mais ceux-ci qui sentoient de quel profit il étoit pour eux, se mirent en devoir de le soutenir de toutes leurs forces; ils tâcherent de se faire quelque Allié puissant qui fut en état de les bien seconder. Achœus, qui venoit de se faire reconnoître Roi dans une partie de l'Asie mineure qui avoisine le Mont-Taurus, fut celui sur qui ils jetterent les yeux. Cette alliance consterna les Rhodiens. Ils crurent qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que de travailler efficacement à la rompre au plutôt. Heureusement pour eux Andromaque pere d'Achœus étoit retenu prison-

Polyb. Libr. 4. pag. 314. Edit. Casaub.

nier en Egypte. Les Rhodiens envoyerent une Ambaſſade à Ptolémée pour le prier avec inſtance, de mettre ce Prince en liberté. Ptolémée qui comprenoit, ſans doute, combien ces exactions des Byſantins étoient capables de nuire au Commerce de ſes Sujets comme à celui des autres Nations; & qui d'ailleurs étoit charmé de trouver une occaſion d'obliger ceux de Rhodes qui entretenoient depuis longtems des liaiſons très-intimes, fondées ſur le Commerce, avec les Egyptiens, ſe rendit volontiers à leurs prieres. Quoiqu'il eût des intérêts particuliers à retenir ſon priſonnier, il en fit cependant ſans différer, le ſacrifice. Andromaque fut donc

rendu à son Fils, qui par reconnoissance crut devoir se détacher du parti des ennemis de ses bienfaiteurs. Les Bysantins, qui ne se sentoient point en état de soutenir seuls le poids de la guerre, renoncerent à leurs prétentions. Ainsi Ptolémée fut la principale cause du rétablissement du Commerce dans le Pont-Euxin.

Polyb. Libr. 4.

Ce Prince entretenoit une Marine militaire fort considérable. Antiochus, avec qui il étoit en guerre, ayant pris sur lui Tyr & Ptolémaïde, s'empara de quarante Vaisseaux qu'il trouva dans les Ports de ces deux Villes. Cependant cette perte n'empêcha pas que Ptolémée ne fut encore en état de lui opposer une Flotte de plus de quatre cents trente voiles.

Polyb. Libr. 5. pag. 406. Edit. Casaub.

Athénée nous fait la descrip- tion de deux Vaisseaux d'une grandeur prodigieuse que ce Prince avoit fait construire. On n'avoit encore rien vu de pareil sur la Mer. Plutarque dans la vie de Démétrius dit, en parlant d'une de ces magnifiques Galeres, qu'elle étoit à quarante rangs de rames ; qu'elle avoit deux cents quatre-vingt coudées de longeur sur quarante-huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe ; qu'elle portoit quatre cents Matelots, quatre mille Rameurs, & près de trois mille Soldats. Un semblable bâtiment fait voir jusqu'où les Egyptiens avoient porté alors leur habileté dans l'architecture navale.

Ath. Libr. 5. p. 203 & suiv.

Ptolémée-Ephiphanes, fils &

PTOLÉMÉE V.

PTOLÉMÉE VI.

Le Regne ſuivant fut trop orageux, pour que le Commerce n'ait ſouffert alors aucune fâcheuſe révolution en Egypte. Ptolémée-Philométor fut preſque toujours en guerre avec Ptolémée ſon jeune frere à qui il fut forcé de céder une partie de ſes Etats, ou avec Antiochus-Epiphanes Roi de Syrie, ſon oncle. Ce dernier entra, à différentes fois, avec des armées formidables, en Egypte, s'avança juſqu'à Memphis, ſe rendit preſque maître de toutes les Villes du Delta qu'il mit au pillage; il tint auſſi pendant longtems Alexandrie aſſiégee; par conſéquent le grand Commerce qui ſe faiſoit de toutes les parties du monde dans cette Ville ſe

trouva

trouva suspendu tout-à-coup. Il eut assez de peine à reprendre son cours même après que le siége fut levé, tant les excès d'Antiochus avoient découragé les Commerçans. Aussi les Alexandrins se virent-ils réduits à la derniere misere, parceque dit Tite-Live (*a*), il ne leur venoit plus ni vivres ni marchandises. Les Achéens & les Rhodiens sur-tout qui, étant presque vis-à-vis Alexandrie, avoient si bonne part à son Commerce, se ressentirent de ce contre-tems. Aussi les vit-on s'intriguer beaucoup & se donner de grands mouvemens

(*a*) *Quæ (multitudo scilicet Alexandrina) in bello non per obsidionem modò, sed etiàm postquàm è mœnibus abcessum est, quià nihil ex Ægypto subvehebatur, omnium rerum attenuata inopiâ erat.*

Tite-Liv. Libr. 45.

pour travailler au rétabliſſement de la paix en Egypte & faire ceſſer une guerre qui par contre-coup leur étoit ſi dommageable.

Joſ. Cont. Appion. Libr. 2.
Idem Antiq. Libr. 13. c. 6.

C'eſt ſous ce regne qu'Onias s'établit en Egypte & y bâtit un Temple ſur le modéle de celui de Jéruſalem ; ce qui engagea à venir ſe fixer dans ce Royaume un grand nombre de Juifs qui commençoient déjà à ſe diſtinguer par ce goût pour le Commerce, qu'on leur remarque encore aujourd'hui. Il y avoit une multitude de Courtiers & de Changeurs de cette nation à Alexandrie.

Lorſque le jeune Hyrcan ſe rendit dans cette Capitale pour féliciter de la part de la Nobleſſe de la Célé-Syrie, le Roi Ptolé-

mée-Epiphanes sur la naissance d'un fils *, Joseph son pere l'adressa à un correspondant de sa nation qui lui avança des sommes considérables tant pour sa dépense que pour les présens qu'il fit au Roi & à la Reine d'Egypte.

* *C'est Ptolémée-Philométor.*

Abul. Pharag. Histoire Dynast. que je cite d'après M. Vaillant.

Ptolémée, fils de Lagus, avoit aussi très-bien connu les Juifs ; il les regardoit comme des gens très-propres à contribuer aux progrès du Commerce dans ses Etats ; aussi, comme je l'ai déjà remarqué, les y attira-t-il le plus qu'il pût, en leur accordant de grands priviléges (*b*).

(*b*) Ptolémée IV, surnommé *Philopator*, ne les traita pas si favorablement. Il rendit contre eux un édit sanglant, parce que étant dans le temple de Jérusalem, & ayant voulu pénétrer dans le Lieu Saint,

PTOLÉMÉE VII.

Lorsque Ptolémée-Philométor fut mort, Ptolémée Physcon son frere qui regnoit à Cyrene s'empara de l'Egypte, au préjudice de son neveu. Ce Prince dont l'Histoire nous trace un portrait si odieux, ne fit d'abord rien de fort avantageux pour le Commerce. Au contraire il tint pendant quelque tems une conduite qui ne tendoit à rien moins qu'à

---

les Prêtres & le Peuple s'y opposerent courageusement. On rapporte qu'il fit rassembler un grand nombre de Juifs dans l'hippodrome à Alexandrie, & qu'il assigna un jour pour faire périr ces malheureux, en lâchant contre eux cinq cents élephans. Pour rendre ces animaux plus féroces & plus animés au carnage, il ordonna à l'Officier qui les gouvernoit, de leur faire boire abondamment du vin, dans lequel on auroit fait infuser une grande quantité d'encens. Mais la Providence ne permit pas à ce Prince d'exécuter son barbare dessein.

l'anéantir entiérement, s'il eut pu être anéanti. Ce méchant Prince mettoit son plaisir à tourmenter les Habitans d'Alexandrie, desorte que la plûpart, pour éviter sa cruauté, avoient pris le parti de se retirer dans les pays étrangers. Cette Ville qui avoit toujours été si peuplée devint presque un désert; il en chassa les Savans, les Artistes & avec eux le Commerce. Mais il ne fut pas, sans doute, longtems à s'appercevoir des suites fâcheuses de cette désertion; il songea à y remédier au plutôt. Il rappella solemnellement tous ceux qui avoient été obligés de prendre la fuite; il fit publier un Edit par lequel il accordoit les plus grands avantages aux

Etrangers qui viendroient s'établir à Alexandrie, de quelque Nation qu'ils fussent. Les Gens d'arts & de métiers, & les Négocians y rentrerent en foule. Ptolemée qui avoit compris par expérience combien ces hommes étoient nécessaires pour la prospérité & le bien de son Royaume, n'eut plus d'attention que pour eux. Il leur faisoit toutes sortes de caresses & de bons traitemens. Les Commerçans sur-tout se virent traités avec honneur & distinction dans ses Etats; enfin le Monarque ne rougit pas d'en avoir au nombre de ses favoris.

Athen. Libr. 4.

Lorsqu'il forma le projet de détrôner Démétrius Roi de Syrie, ce fut sur le fils d'un riche

Commerçant

Commerçant (c) Egyptien que ſon choix tomba pour conduire cette grande entrepriſe, plutôt que ſur tout autre de ſes courtiſans dont il n'y en avoit aucun qui n'eut aſpiré à l'avantage d'être chargé d'une ſi brillante commiſſion. Phyſcon envoya donc en Syrie à la tête d'une nombreuſe armée le jeune Egyptien. Pour mettre le comble à ſes bienfaits, il voulut qu'il prit le titre de Roi de Syrie & qu'il portât le bandeau royal, avec le nom d'Alexandre. Une pareille faveur en la perſonne du fils d'un Négociant, jointe à ce que les Hiſtoriens nous appren-

(c) *Immittit juvenem quemdam Ægyptium, Protarchi negociatoris filium, qui regnum Syriæ armis peteret.* Juſtin. libr. 39, cap. 1.

nent d'ailleurs des bonnes dispositions dans lesquelles Ptolémée-Physcon étoit à l'égard des gens d'Arts & de Commerce, n'est-elle pas une preuve assez forte de la haute considération dont jouissoient alors les Commerçans à Alexandrie, & même à la Cour du Roi?

Aussi ce Prince ne s'occupoit-il plus que de tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement du Commerce. Toute personne qui avoit à lui présenter quelque projet dont le but étoit de perfectionner la Navigation ou de l'étendre, pouvoit être sûre de trouver auprès de lui une accueil favorable. Il ne dédaignoit pas de s'entretenir familierement sur ces matières avec ceux qui

étoient en état de lui en parler & de lui fournir des vues nouvelles. Ses Miniſtres, ſes Courtiſans, en un mot tous ceux qui l'environnoient, avoient le même goût & les mêmes ſentimens (*d*).

Ce fut par ſes ordres qu'Eudoxe le Cyzicenien entreprit un voyage extraordinaire aux Indes. L'Hiſtoire de ce grand voyage a certainement trop de liaiſon avec le ſujet qui m'occupe, pour n'en pas rapporter ici au moins le fonds. Voici donc le ſommaire de ce que nous en apprend Strabon d'après Poſſidonius (*e*).

(*d*) L'Hiſtoire d'Eudoxe, dont on va voir la ſubſtance, lue avec attention dans Strabon, fournit des preuves de toutes ces aſſertions.

(*e*) *D'après Poſſidonius*, & non pas Héraclite de Pont, comme l'a écrit Bochart, *Boch. Canaan. Libr.* 1. *c.* 35.

Un jour des Gardes du Golphe Arabique trouvèrent sur cette mer un Indien seul & à demi-mort dans un Vaisseau.

On l'amena au Roi qui lui fit apprendre le Grec. Lorsque l'Indien sçut assez cette langue pour se faire entendre, il raconta son aventure. Il dit qu'étant parti des Indes, pour se rendre dans un pays (f) qu'on ne nomme pas, il s'écarta de sa route; qu'après avoir erré au gré des flots, assez long-tems pour con-

---

qui a jugé à propos d'adopter les doutes de Strabon sur l'aventure d'Eudoxe. Casaubon n'en pensoit pas comme eux. L'étude sérieuse & refléchie que j'ai faite de cette Histoire, m'a fourni, si je ne me trompe, des raisons légitimes pour me dispenser aussi de me ranger de leur côté.

(f) Peut-être cet Indien alloit-il dans quelque port de Perse, ou sur les côtes de l'Ethiopie, ou sur celles de Sophala.

ſommer toutes ſes proviſions, ſon Vaiſſeau l'avoit porté dans l'endroit où on l'avoit rencontré; qu'il avoit été trouvé ſeul, parce que le reſte de l'équipage étoit péri de miſere & de faim. Il finit par offrir ſes ſervices à Ptolémée, pour ſervir de guide à ceux que ce Prince voudroit envoyer aux Indes avec lui (*g*). On accepta la propoſition, & il fut réſolu qu'Eudoxe ſeroit à la tête de l'équipage qui devoit reconduire l'Indien dans ſon pays. Ce n'eſt pas que les mers Orientales fuſſent alors inconnues aux Egyptiens, ni que Ptolémée eut

---

(*g*) Ὑπολειφθέντα δὲ ὑποσχέσθαι τὸν εἰς Ἰνδοὺς πλοῦν ἡγήσασθαι τοῖς ὑπὸ τοῦ Βασιλέως προχειρισθεῖσι.: *Pollicitum ſe navigationis ad Indos monſtratorem fore iis quibus eam rem Rex demandaret (narrat Poſſidonius).*

Strab. Lib. 2. p. 98.

abſolument beſoin du ſecours d'un étranger pour montrer à ſes Sujets le chemin des Indes. Il y avoit long-tems, comme le remarque fort bien Strabon, que les Egyptiens pratiquoient cette route, & qu'ils voyageoient habituellement dans les Indes. Ainſi il faut dire que les offres de cet Indien avoient pour objet ou d'indiquer aux Egyptiens un chemin plus court & plus facile pour aller aux Indes, ou, ce qui me paroît encore plus vraiſemblable, de leur faire connoître quelque nouveau pays dont on n'avoit pas encore fait la découverte. Auſſi la miſſion d'Eudoxe a-t-elle tout l'air d'une Ambaſſade envoyée par le Roi d'Egypte à quelque Monarque In-

dien pour faire alliance avec lui, afin qu'il protégeât le Commerce des Egyptiens dans ſes Etats. En effet, on voit Eudoxe s'embarquer avec des préſens pour le lieu de ſa deſtination (*h*), & en revenir avec d'autres préſens qui conſiſtoient en aromates & en pierres précieuſes.

Cette interprétation eſt certainement fort naturelle, & il ſemble que Strabon auroit pu la donner, plutôt que de rejetter entièrement & pour le fonds & pour les circonſtances l'Hiſtoire d'Eudoxe, ſous cette ſeule conſidération, qu'il s'enſuivroit de ce récit que les Egyptiens n'auroient connu alors ni les Indes ni la route qui y conduiſoit; mais

(*h*) Πλεύσαντα μετὰ δώρων.

cette conséquence n'est point nécessaire ; il y a un milieu ; & ce milieu, se trouve dans l'interprétation si simple que j'ai proposée. Quelque connoissance que les Sujets de Ptolémée eussent alors des Indes, ne pouvoient-ils pas les connoître encore mieux ? Et quelques découvertes qu'ils eussent faites, ne leur en restoit-il plus à faire ?

D'ailleurs Eudoxe n'est point un personnage imaginaire, ni un fantôme sorti pour ainsi dire du cerveau de Possidonius, comme Strabon voudroit le faire entendre. Cornélius-Népos, cet Ecrivain si exact n'a-t-il pas fait mention, comme le remarque Pline, d'Eudoxe & de ses ouvrages ?

Plin. Libr. 2. c. 67.

Strabon pour décréditer de

plus en plus l'Histoire d'Eudoxe, se récrie beaucoup sur l'aventure de l'Indien. Il fait à ce sujet mille petites questions (*). Mais toutes ses difficultés réduites à leur juste valeur, ne sont que des chicanes auxquelles il paroît assez inutile de répondre. On se contentera de faire remarquer qu'il ne seroit pas difficile de citer un grand nombre d'aventures pareilles qui se trouvent dans nos Voyageurs les mieux accrédités, & que personne ne s'avise de révoquer en doute. Il faut avouer que Strabon se livre ici un peu trop à cet esprit de critique, dont il faisoit profession. La crainte de donner trop légérement sa confiance à des récits

(*) *Voyez la Note* IV. *à la fin.*

fabuleux, l'a fait tomber dans une extrémité opposée; l'ombre seul du merveilleux lui faisoit peur. Cette disposition qui donne à ses écrits un prix inestimable parce qu'elle est un sûr garant qu'il n'a pas eu dessein d'en imposer à ses Lecteurs, l'a rendu quelquefois assez injuste envers plusieurs Auteurs de mérite. Par exemple comment traite-t-il Erathostène dans plusieurs endroits de ses ouvrages? Mais pour peu qu'on ait étudié la Géographie d'Erathostène, quelle justesse & quelle exactitude n'y remarque-t-on pas pour l'ordinaire! On sçait encore avec quel dédain notre Critique parle de Pytheas; cependant qui méritoit moins les reproches de Strabon que

que ce célébre Navigateur de Marſeille (*i*). Mais revenons à Eudoxe & à la ſuite de ſon Hiſtoire.

Ptolémée-Phyſcon étant mort, Cléopâtre ſa veuve ordonna à Eudoxe de s'embarquer pour un ſecond voyage dans les Indes. On fit pour ce voyage des préparatifs beaucoup plus conſidérables que pour le premier. Mais Eudoxe ayant eu les vents contraires, fut porté beaucoup au-delà de l'Ethiopie. Il deſcendit

(*i*) Strabon lui-même, qui jugeoit ſi ſévérement les autres, n'a-t-il pas beſoin qu'on uſe quelquefois d'indulgence à ſon égard ? Il n'eſt pas après tout infaillible. Quelle pitoyable deſcription, par exemple, ne fait-il pas de la mer Caſpienne, en comparaiſon de celle d'Hérodote, qui approche aſſez des nouvelles découvertes qu'on a faites pour fixer la poſition & la figure du baſſin de cette mer ?

Strab. Libr. 11, *p.* 507. *Herod. Libr.* 1. *c.* 201 & 203.

ſur ces côtes; viſita quelques contrées de ces parages; & ſe gagna le cœur des Habitans en leur donnant du bled, du vin & des figues ſéches. Ils lui fournirent en récompenſe de l'eau & des guides. Comme Eudoxe n'étoit pas un de ces aventuriers qui voyagent uniquement pour avoir le plaiſir de dire qu'ils ont été bien loin, il mettoit tout à profit; rien de ce qui ſe préſentoit à ſes yeux, ne lui échappoit. Pour ſoulager ſa mémoire il avoit des tablettes ſur leſquelles il marquoit ſes obſervations; enfin il avoit eu la curioſité de recueillir certains mots de la langue de ces Peuples (*k*). Avec des

(*k*) C'étoit de quoi faire de bons Mémoires, pour être communiqués enſuite

Navigateurs de la trempe d'Eudoxe, quels progrès la Géographie & la Navigation ne devoient-elles pas faire en Egypte. Si les connoissances Géographiques & l'art de la Navigation sont portés chez nous à un si haut dégré de perfection ; à quoi en sont-ils redevables, sinon aux observations que des Sçavans vont faire, comme Eudoxe, dans les pays les plus éloignés, par ordre & sous la protection de leurs Princes ; mais ces Sçavans montrent-ils plus de zéle, plus de courage, plus de

---

à l'Académie d'Alexandrie. Il est certain que les observations de ces voyageurs qui alloient au loin, comme Eudoxe, par ordre du Ministere, étoient conservées dans des dépôts publics, pour être consultées au besoin.

vigilance, plus de sagacité, que cet ancien Navigateur, dans leurs voyages maritimes ? Non sans-doute ; il ne leur seroit pas possible d'enchérir sur lui. Mais continuons à suivre Eudoxe dans sa course, & nous verrons qu'il ne se démentira pas.

Eudoxe dans le cours de sa Navigation rencontra la partie supérieure de la proue d'un Vaisseau qui avoit été brisé par la tempête. Cette proue étoit singulière, en ce qu'elle portoit la figure d'un Cheval ; elle piqua la curiosité de notre Voyageur. Quelques gens de son équipage lui ayant dit qu'elle étoit le débris d'un Bâtiment de la mer Occidentale, il sentit aussi-tôt l'importance d'une pareille dé-

couverte; il comprit aiſément qu'il falloit qu'il y eut un paſſage pour aller de la mer Rouge à la mer Atlantique, & par conſéquent qu'il étoit très-poſſible de faire le tour de l'Afrique. Il voulut s'aſſurer encore davantage de la vérité de ce fait; il conſerva avec ſoin cette proue remarquable, pour faire à ſon ſujet des informations, lorſqu'il ſeroit revenu en Egypte. A ſon retour il ne manqua pas de montrer ſa proue à des Pilotes qui l'aſſurèrent qu'elle avoit appartenu à un Vaiſſeau de Cadix.

On n'a pas de peine à le croire, lorſqu'on a des exemples qui prouvent que les Phéniciens établis en Eſpagne s'aventu-

roient quelquefois de doubler la pointe de l'Afrique pour venir Commercer sur les côtes Orientales de cette partie de l'ancien Monde. En effet Cœlius-Antipater (*l*) qui vivoit à-peu-près vers l'an 124 avant l'ere chrétienne, assure avoir vu un homme qui étoit venu par mer d'Espagne, en Ethiopie pour y commercer. Enfin du tems que C. César (*m*) fils adoptif d'Auguste, faisoit la guerre en Arabie, on trouva sur le Golphe Arabique les débris de vaisseaux sortis des Ports d'Espagne, qui avoient

(*l*) *Cœlius Antipater (autor est), vidisse se qui navigasset ex Hispaniâ in Æthiopiam commercii gratiâ.* Plin. Hist. nat. libr. 2, c. 67.

(*m*) *In quo (sinu scilicèt Arabico) re gerente C. Cæsare Augusti filio, signa navium ex Hispaniensibus naufragiis feruntur agnita.* Plin. Ibid.

fait naufrage. Ce qui rend plus que vraisemblable la rencontre qu'Eudoxe fit de la proue d'un bâtiment de Cadix sur les côtes d'Ethiopie. Cette découverte d'Eudoxe lui fut fort utile dans la suite. Car étant tombé dans la disgrace de Lathyre qu'il trouva sur le Thrône d'Egypte à son retour, il fut obligé de prendre la fuite. Il s'embarqua sur le Golphe Arabique, fit le tour de l'Afrique & vint aborder à Cadix (*n*).

Ptolémée VIII.

On voit par cette Histoire que les Egyptiens étoient alors en relation pour le Commerce

(*n*) *Nepos Cornelius autor est Eudoxum quemdam suâ ætate, cùm Lathurum regem fugeret, Arabico sinu egressum, Gades usquè pervectum.* Plin. ibid.

avec ceux de Cadix qui passoient pour des Commerçans très-célebres. Ces Pilotes si bien instruits de ce qui concerne la construction des Vaisseaux des Habitans de Cadix, & qui donnent à Eudoxe des éclaircissemens sur cette proue qu'il avoit trouvée dans le cours de sa Navigation, ne pouvoient être que des Egyptiens qui fréquentoient le port de Cadix ou des Commerçans de Cadix qui venoient trafiquer à Alexandrie.

Le regne de Lathyre fut celui des découvertes. L'on vit sous ce Prince des Voyageurs Egyptiens parvenir chez des Nations où personne avant eux n'avoit jamais pénétré ; elles étoient si sauvages qu'elles ignoroient mê-

me l'usage du feu (*o*). Ce furent les Egyptiens qui leur apprirent à se servir de cet élément, comme les Espagnols l'apprirent aux anciens Habitans des Isles Marianes, lesquels ne connoissoient pas plus le feu que ces Barbares découverts par les Egyptiens.

PTOLÉMÉE IX.

Ce fut sous Ptolémée IX, dit *Alexandre I* (*p*), & successeur de Ptolémée-Lathyre, qu'Agatharchidès de Cnide composa un traité en cinq Livres sur la

(*o*) *Quædam ex istis nationibus antè Ptolomæum Lathyrum regem Ægypti, incognitum habuerunt ignis usum.* Solin. c. 30.

(*p*) Henri Dodwel a prouvé très-bien ce point de critique. Il fait voir, ce semble, d'une maniere qui ne souffre point de réplique, qu'Agatharchidès a composé son traité de la mer Rouge sous le regne de Ptolémée, dit Alexandre I. *Voyez sa dissertation à ce sujet, dans le* 1. *vol. des* Geographiæ veteris Scriptores Græci min. Oxon. 1698, in-8°.

mer Rouge. L'objet de cet écrit étoit de faire connoître les Peuples qui habitoient les bords de cette Mer, & les productions naturelles de ces contrées. Ce que Diodore de Sicile & Photius nous ont conservé de cet ouvrage, fait assez comprendre que l'Auteur avoit une connoissance fort étendue & très-circonstanciée de tout ce qui concernoit ces parages (q). Le grand nombre de Descriptions de cette nature qui furent publiées fuc-

(q) Les plus habiles Géographes & les plus grands Astronomes que l'antiquité ait produits, ou étoient, pour la plupart, nés sujets des Ptolémées, ou étoient venus s'établir en Egypte, attirés par la protection que ces Princes accordoient aux lettres, & par les bienfaits dont ils combloient ceux qui les cultivoient. On en peut voir la liste à la tête du premier volume du Pline du P. Hardouin.

cessivement depuis l'élévation des Ptolémées sur le Thrône d'Egypte, & qui enchérissent les unes sur les autres par l'abondance des détails, sont des preuves très-authentiques du succès avec lequel les Egyptiens navigeoient, & des découvertes qu'ils ne cessoient de faire dans leurs courses Maritimes. Aussi le même Agatharchidès fait-il mention de certaines Isles nouvellement reconnues par les Navigateurs, mais sur lesquelles il ne vouloit pas, disoit-il, s'arrêter, à cause de son grand âge qui l'avertissoit de terminer au plutôt l'ouvrage qu'il avoit commencé.

Agatharch. de Rubro Mari, pag. 69. Geog. veteris Scriptores Græc. min.

Ce même Auteur nous apprend que les Egyptiens étendoient alors leur Commerce jusqu'aux Palus-Méotides.

PTOLÉMÉE X.

Le dixiéme des Rois Ptolémées, surnommé *Alexandre II*, regna si peu ou si obscurément que l'Histoire ne parle gueres de lui que pour nous dire qu'il fut détrôné par les Alexandrins; qu'étant monté aussi-tôt sur un Vaisseau marchand qui faisoit voile pour Tyr, il alla mourir dans cette ville & que prêt d'expirer il fit un Testament dans lequel, pour se venger des Egyptiens, il les laissa en héritage au peuple Romain.

Tite-Liv. Libr. 70.

PTOLÉMÉE XI.

Ptolémée-Auletès son successeur regna davantage; mais quoique son regne ait été plus long & plus rempli d'événemens, il ne m'en fournit cependant presque aucun qui soit de nature à entrer dans mon plan. Ce

Prince, dont tous les Historiens ne parlent qu'avec un souverain mépris, se déguisoit en femme, dansoit, chantoit & jouoit de la flutte à Alexandrie, ou alloit pleurer & se ruiner à Rome, en prodiguant sans discernement l'or & l'argent à tous ceux qu'il croyoit pouvoir l'aider à remonter sur le thrône d'Egypte, d'où ses propres Sujets l'avoient chassé. Néanmoins, si l'on vouloit s'en rapporter à une Médaille de ce Prince que M. Vaillant a fait graver dans son Histoire Métallique des Ptolémées Rois d'Egypte, on croiroit, peut-être, que Ptolémée-Auletès auroit fait quelque chose de grand & de bien éclatant en faveur de la Navigation & du Commerce.

Strab. Libr. 17. p. 796. Athen. Libr. 5. p. 206.

On l'y voit représenté avec la couronne radiale sur la tête, & un trident sur l'épaule gauche, c'est-à-dire en Neptune, comme s'il se fut cru en droit de partager avec ce Dieu l'Empire de la Mer. Cependant l'événement qui avoit donné lieu à cette fastueuse Médaille n'étoit que fort ordinaire. C'étoit une victoire qu'il avoit remportée sur la flotte d'Archelaüs, mari de sa fille Bérénice; ce qui prouve toutefois que la Marine militaire se soutenoit toujours en Egypte.

On peut conjecturer que sous ce regne, les Pirates qui exerçoient leurs brigandages dans la Méditerrannée, & en particulier sur les côtes de l'Egypte durent incommoder le Commerce

d'Alexandrie & gêner beaucoup la Navigation des Egyptiens sur cette Mer. Mais Pompée & Lentulus-Marcellin eurent bientôt purgé la Méditerranée de ces Brigands. Ce qui rendit la liberté au Commerce & à la Navigation de l'Egypte & des autres Nations.

Freinsh. Suppl. Livii, Libr. 99. c. 38

Le regne suivant qui fut celui de Ptolémée XII, surnommé *Dénis*, acquit plus de célébrité par la guerre que César soutint si glorieusement dans Alexandrie, que par les exploits & les belles actions du Monarque Egyptien. La guerre d'Alexandrie fait un des plus beaux traits de l'Histoire ancienne; & c'est toujours avec plaisir qu'on en lit la description dans les Com-

PTOLÉMÉE XII.

Cæsar. de Bello Civ. Libr. 3.

Hirt. de Bello Alexand.

mentaires de César & dans ceux d'Hirtius-Pansa. On y voit les Alexandrins donner des preuves éclatantes de leur industrie & de leur habileté dans la Marine; César leur avoit brûlé cent-dix Vaisseaux longs qui se trouverent dans le port d'Alexandrie & dans les Arsenaux, sans compter un grand nombre d'autres de moindre grandeur; il ne leur en restoit pas le plus petit débris & leur Marine paroissoit anéantie sans ressource. César fut bien surpris quand il vit appareiller, pour venir le combattre; une Flotte encore plus nombreuse que la sienne. Pour composer cette Flotte, on avoit tiré des magasins, tous les vieux Bâtimens qui avoient été condamnés

depuis

depuis long-tems ; l'on avoit pris toutes ſes Barques qui étoient aux embouchures du Nil, ſoit pour en garder l'entrée, ſoit pour recevoir les droits impoſés ſur les marchandiſes qui entroient dans le Royaume ou qui en ſortoient du côté de la Méditerranée. On découvrit les portiques, les gymnaſes & tous les édifices publics pour en prendre les bois & les faire ſervir au nouvel armement ; en un mot on ne négligea rien pour mettre la Flotte en état le plutôt qu'il fut poſſible. Hirtius remarque que Ganimedes qui commandoit le parti oppoſé à Céſar, s'étoit déterminé à faire cet armement, parce qu'il y avoit dans la Ville un grand nombre de Marins, qui

accoutumés dès leur enfance au service maritime, lui demandoient à servir sur la Mer qui étoit, pour ainsi dire, leur unique élément. Au reste cette Flotte assez mal équipée & encore plus mal conduite, n'eut pas le succès qu'on s'en étoit promis.

PTOLÉMÉE XIII.

Ptolémée XII s'étant noyé dans le Nil, en voulant échapper aux poursuites de César, fut remplacé par son frere. Ce jeune Prince n'occupa que quatre ans, le Thrône d'Alexandrie. Sa sœur qui regnoit avec lui, comme elle avoit regné avec son frere aîné, s'en défit sécrétement; c'est la fameuse Cléopâtre.

CLÉOPÂTRE.

La magnificence de cette Princesse, les dépenses excessi-

ves qu'elle faisoit, celles que les Gens de sa cour étoient obligés de faire pour lui plaire, en un mot ce goût de galanterie qui étoit si fort à la mode sous son regne, contribuèrent beaucoup à augmenter cette espece de Commerce, qu'on appelle *Commerce de Luxe.* Pour juger jusqu'où elle portoit le faste & la pompe, il suffit de jetter les yeux, sur quelques-unes des magnifiques descriptions que les Historiens nous ont faites des fêtes qu'elle donnoit.

Antoine étant en Cilicie l'avoit mandée pour qu'elle eut à lui venir rendre compte de sa conduite au sujet des secours qu'on l'accusoit d'avoir fournis à ses ennemis. Cléopâtre qui

Plut. vit. di Ant. p. 913. t. 1. part. 2. Lut. 1624. fol.

connoissoit la trempe d'esprit du Triumvir, se proposa de le prendre par les yeux. Elle s'embarqua sur le fleuve Cydnus pour se rendre à Tarse où Antoine l'attendoit. Le Vaisseau qu'elle montoit étoit d'une magnificence sans égale ; il portoit des voiles de pourpre ; la proue étinceloit par l'éclat de l'or dont elle étoit toute couverte, & ses rames qu'on faisoit mouvoir en cadence au son des instrumens de musique, étoient garnies en argent. La Princesse paroissoit couchée sous un pavillon tissu d'or, vêtue en Vénus ; à ses côtés on voyoit de jeunes enfans représentans de petits Amours qui s'occupoient à rafraîchir l'air autour d'elle avec des éventails.

Ses femmes habillées en Nymphes & en Néreïdes, étoient appuyées les unes ſur le gouvernail, les autres ſur les cables & les cordages du Vaiſſeau, d'où ſortoit une vapeur de parfums ſi abondante qu'on la ſentoit des deux rives du Fleuve.

Le Commerce prodigieux qui ſe faiſoit à Alexandrie ſous le regne de cette Princeſſe, y attiroit des Etrangers de toutes les parties du monde. On y voyoit des Ethiopiens, des Arabes, des Troglodytes, des Juifs, des Syriens, des Médes & des Parthes. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que Cleopâtre ſçavoit les langues de toutes ces Nations, & qu'elle entretenoit chacun de ces Etrangers, ſans avoir beſoin d'interprête.

Plut. Vita. Ant. p. 913.

Cleopâtre avoit si bien remonté la marine Egyptienne depuis le désastre qu'elle avoit essuyé au siége d'Alexandrie, que cette Princesse fût en état de fournir à Antoine, un secours considérable tant en Vaisseaux qu'en Troupes Maritimes, pour faire la guerre à Auguste. Enfin elle étoit très-puissante sur mer; c'est sans doute pour servir de monument à cette grande puissance que plusieurs de ses Médailles portent au revers des vaisseaux ou des prouës de navires.

Plut. Vita. Ant. p. 944 & seq.

Hist. Ptol. J. Vaillant.

Après la bataille d'Actium, Cleopâtre prit une résolution qui montre bien que chacun en Egypte étoit familiarisé avec la mer; que cet élément n'avoit rien d'effrayant

pour

pour personne, & qui prouveroit presque que les Egyptiens avoient des établissemens semblables aux nôtres dans les Indes. En effet, voyant que tout étoit perdu, elle forma le projet de s'embarquer sur le Golphe Arabique avec ses trésors & le plus de monde qu'elle pourroit emmener avec elle, pour s'en aller ensuite chercher un asile dans quelque région de l'Océan si éloignée qu'elle pût y être à l'abri des poursuites de l'ennemi; c'est-à-dire, qu'elle auroit fait précisément ce que les Hollandois furent sur le point de faire, lorsque Louis XIV eut conquis presque tout leur pays. Ces Républicains se préparoient déjà à monter sur leurs Vaisseaux avec

Plut. Vita. Ant. p. 948.

Volt. siecle de L. XIV.

ce qu'il leur seroit possible d'emporter, pour fuir aux extrêmités de la terre & se retirer à Batavia; mais les François*, ayant manqué l'occasion favorable de se rendre maîtres d'Amsterdam, une lueur d'espérance ranima le courage de ces infortunés & ils ne partirent point; de même aussi la Reine Cléopâtre changea tout-à-coup de dessein, sur ce qu'Antoine lui fit sçavoir qu'il comptoit que son Armée de terre campée proche d'Actium tenoit encore, & aussi parceque les Arabes du voisinage de la ville de Pétra avoient mis le feu aux premiers Vaisseaux qu'elle avoit fait disposer sur le Golphe Arabique.

Après la mort de cette Prin-

ceſſe, l'Egypte fut réduite en Province Romaine, & ſon Commerce paſſa au pouvoir des Romains, dont les Egyptiens ne furent plus que les Facteurs & les Commiſſionnaires.

J'ai gliſſé aſſez légérement ſur les regnes des derniers Rois Ptolémées, parce qu'effectivement l'Hiſtoire nous fournit peu de traits qui montrent que ces Princes ſe ſoient beaucoup occupés de projets capables de rendre le Commerce & la Navigation floriſſans dans leurs Etats. La raiſon en eſt que leurs prédéceſſeurs avoient tant fait pour le Commerce, qu'il ne leur reſtoit plus rien à faire. Le Commerce, pour le répéter encore ici, alloit alors de lui-même,

toujours alimenté par le luxe prodigieux qui sous ces derniers Princes regnoit avec plus d'empire que jamais, non seulement à leur Cour, mais encore parmi le Peuple. D'ailleurs je me persuade que les propres intérêts des Rois Ptolémées ne leur auroient jamais permis d'oublier entièrement le Commerce, ni par conséquent la Navigation. J'ai même quelques raisons de croire qu'ils pouvoient bien faire exercer le Commerce en leur nom & à leur profit. Car enfin d'où leur seroient venues ces richesses immenses qu'ils possédoient? D'où auroient-ils pû tirer de quoi fournir à des dépenses & à des profusions aussi excessives que celles qu'ils faisoient?

Etoit-ce des revenus que pouvoient leur produire les impôts qu'ils levoient sur l'Egypte ; mais ces impôts à quoi se montoient-ils ? à six mille talents suivant Diodore de Sicile. Mettons les choses au plus fort, & portons ces revenus à douze mille cinq cents talents, que Ptolémée-Auletès tiroit tous les ans de l'Egypte, somme que Strabon trouvoit exorbitante, en comparaison de ce que les autres Rois avoient coutume de lever sur ce Royaume. Mais après tout, qu'est-ce qu'une pareille somme mise en parallele avec les dépenses énormes qu'on voit faire aux Ptolémées ? Cette somme auroit-elle pu mettre Ptolémée-Philadelphe en état de faire bâtir

Diod. Sic. Libr. 17.

Strab. Libr. 17. p. 798.

cette multitude de Villes dont il a été le fondateur en Egypte & ailleurs ? Etoit-ce une pareille somme qui avoit produit ces richesses prodigieuses que nous lui voyons étaler dans cette superbe fête, dont Athénée nous a fait une si belle description ; richesses qui consistoient non-seulement en meubles précieux & en pierreries, mais encore en marchandises de tous les pays qui s'y trouvoient en nature & qui faisoient ressembler le trésor du Roi d'Egypte plutôt à un magasin de nos Compagnies des Indes qu'au trésor d'un grand Prince.

Mais dira-t-on, ces Princes étoient possesseurs de grands Domaines en Egypte. Je le sçais ;

ils avoient des terres qu'ils affermoient à des Laboureurs ; mais qu'on obſerve que Diodore dit que ces Laboureurs les prenoient à un prix modique. D'ailleurs quand les Ptolémées auroient poſſédé tout le terrein de l'Egypte, auroit-ce été encore aſſez pour fournir à toutes leurs dépenſes ?

Les Ptolémées, ajoutera-t-on, poſſédoient encore bien d'autres Etats que l'Egypte, Etats très-riches, qui par conſéquent devoient leur produire beaucoup. Mais il faut remarquer que les revenus qu'ils tiroient des Etats de leur domination dans les pays étrangers, étoient fort peu conſidérables. Ptolémée-Evergétes n'affermoit

Jos. Antiq. Lib. 12. c. 3 & 4.

ce qui lui revenoit de la Célé-Syrie, de la Phénicie, de la Judée & de la Samarie, communément que huit mille talents (r); mais qu'est-ce encore qu'une pareille somme ? Les frais que ces Provinces exigeoient du Prince, soit pour les travaux publics, soit pour d'autres objets, devoient être souvent plus que capables d'absorber tous ces revenus.

Il falloit donc bien que les Rois d'Egypte eussent d'autres ressources ; mais où les trouver ces ressources, sinon dans le Commerce qui se faisoit en leur

(r) Si cette ferme monta du double dans la suite, cela vint de l'ambition de Joseph, pere d'Hircan, qui y mit cette enchere pour se la faire adjuger.

nom ? Eh ! pourquoi n'auroient-ils pas fait le Commerce, puisqu'il est certain qu'ils entretenoient des Manufactures qui travailloient pour leur compte ? Orose rapporte qu'Auguste, après s'être rendu maître d'Alexandrie, fit mourir plusieurs Romains qui avoient porté les armes contre lui, & entre autres Q. Ovinius qui n'avoit pas eu honte de rabaisser sa dignité de Sénateur du Peuple Romain, jusqu'à exercer le vil emploi d'Intendant des Manufactures de laine & de lin de la Reine Cléopâtre (s).

(s) *Occisi sunt, jussu Cæsaris, major Antonii filius &c.... & Quintus Ovinius ob eam maximè notam, quòd obscœnissimè lanificio, textrinoque Reginæ, Senator Populi Romani præesse non erubuerit.* Oros Libr. 6. c. 19.

SECONDE PARTIE,

Dans laquelle on fait voir la route que les Vaiſſeaux Egyptiens tenoient pour aller aux Indes ; le Commerce qu'ils y faiſoient ; avec une légère notice des productions de l'Egypte & des Manufactures qui y étoient établies.

APRÈS avoir montré ce que les Rois Ptolémées ont fait chacun en particulier pour rendre le Commerce floriſſant dans leurs États, je paſſe à un article qui ne doit pas moins intéreſſer, puiſque ſon objet eſt de faire voir quels ſont les pays que les Marchands Egyptiens fréquentoient ; la route qu'ils prenoient pour

pour y parvenir (*t*), & l'eſpece de trafic qu'ils y faiſoient. Pour mettre de l'ordre dans ce morceau, je ſuivrai d'abord les Vaiſſeaux Egyptiens qui navigeoient en Orient & dans les Indes; je reviendrai enſuite à ceux qui fréquentoient les mers de l'Occident.

Les Commerçans qui alloient trafiquer du côté de l'Orient re-

(*t*) Je prie cependant le lecteur d'obſerver que je ne prétends point donner ici un itinéraire circonſtancié des routes que les Egyptiens tenoient dans leurs voyages ſur mer, ni meſurer géométriquement les diſtances qui ſe trouvoient entre les différens lieux par où ils paſſoient. L'eſſentiel n'eſt pas tant, à ce que je penſe, de compter les pas de ces célebres Voyageurs, que de faire voir juſqu'où ils les ont portés. Or, pour remplir cet objet, il me ſuffit d'indiquer de loin en loin les principales ſtations qui ſe rencontroient ſur leur chemin juſqu'au terme ultérieur de leur courſe.

montoient en douze jours & à la faveur des vents Etéſiens, le Nil depuis Alexandrie juſqu'à Coptos, ville ſituée à quelque diſtance de la rive orientale de ce fleuve avec lequel elle communiquoit par le moyen d'un canal. Là ils chargeoient leurs marchandiſes ſur des Chameaux qui les tranſportoient à Bérénice (*u*). C'étoit un Port que Ptolemée-Philadelphe avoit fait bâtir, comme je l'ai dit plus haut, ſur le

Plin. Libr. 6. c. 23. Strab. Libr. 17. p. 815.

(*u*) Dans la ſuite on trouva plus commode un autre Port ſitué auſſi ſur le bord Occidental du Golphe Arabique, au Nord de Bérénice. Ce Port s'appelloit Μυὸς Ὅρμος en Grec, & *Muris portus* en Latin. On n'employoit que ſix ou ſept jours pour aller de Coptos à ce dernier Port.

Strabon parle d'une flotte marchande compoſée de cent vingt voiles, qui, de ſon temps, partit de *Myos hormos* pour aller aux Indes.

Agath. Strab. Libr. 17. Periplus Erythraeus.

Strab. Libr. 2. p. 118.

bord

bord Occidental du Golphe Arabique pour ſervir de rendez-vous général à tous les Vaiſſeaux marchands qui commerçoient dans les mers Orientales, ſoit à leur départ, ſoit à leur retour. Pour rendre plus praticable aux Marchands le chemin qui conduiſoit par terre du Nil à Bérénice, Ptolémée avoit eu ſoin, comme on l'a déjà vû ailleurs, de faire conſtruire de diſtance en diſtance des Cîternes ou des Puits (*) pour abreuver les Chameaux, avec des Hôtelleries où les Voyageurs pouvoient ſe repoſer. On employoit douze jours de marche à faire ce trajet, parcequ'on ne voyageoit que de nuit, en ſe conduiſant, comme

(*) *Voyez la Note* V. *à la fin.*

ſur mer, à l'inſpection des Etoiles. On ne marchoit que la nuit à cauſe des chaleurs qui ſont exceſſives dans ce climat, ſur-tout dans la ſaiſon où ſe faiſoient ces caravanes, puiſque les embarquemens commençoient ou avant le lever de la Canicule, ou auſſi-tôt après.

Les Commerçans trouvoient donc à Bérénice des Vaiſſeaux ſur leſquels ils s'embarquoient les uns pour l'Arabie heureuſe, les autres pour les côtes Orientales de l'Afrique, d'autres enfin pour la Perſe & les Indes.

Peripl. Eryth. Plin. Libr. 6. c. 23.

Ceux qui étoient deſtinés pour le Commerce de l'Arabie heureuſe, alloient ſurgir à Muza qui étoit ſitué dans ce pays ſur la rive Orientale du ſein Arabique

en deça du détroit. C'étoit dans ce Port qu'ils se chargeoient des parfums de l'Arabie. Il y en avoit qui passoient le détroit & alloient à *Cane*. On portoit de l'Egypte dans ce Port du bled, du vin, mais en petite quantité, des habits communs & simples, de plus du cuivre, de l'étain, du corail, du styrax & d'autres marchandises semblables à celles qui se portoient à Muza; mais l'on envoyoit au Roi, entre autres choses, des vases d'argent cizelés, des chevaux, des statues & des habits précieux. On en rapportoit en échange des Aromates, de l'Aloës, & sur-tout de l'Encens.

Peripl. Eryth.

Ce précieux parfum, dont les Anciens faisoient une si grande

consommation, soit pour le service des Autels, soit pour d'autres usages que le besoin ou la délicatesse avoit inventés, se débitoit à Alexandrie. C'étoit dans cette Ville que les Etrangers venoient l'acheter très-cher. Pline remarque que les Négocians ne le vendoient pas dans le même état qu'ils le recevoient, qu'ils lui donnoient une nouvelle façon, soit pour le perfectionner, soit pour le sophistiquer; car les Marchands d'Alexandrie étoient fort sujets à ces sortes de fraudes. Ce même Auteur ajoute à cette occasion une particularité qui fait bien voir de quel prix étoit l'Encens, par les précautions toutes singulières dont les Marchands usoient pour empêcher

que les Ouvriers, qu'ils employoient à travailler ce parfum, ne leur en dérobassent, en le cachant sous leurs habits (*x*). Ils les deshabilloient & les mettoient tout-nuds depuis les pieds jusqu'à la tête, ne leur laissant autour des reins que leurs ceintures ou caleçons dont ils scelloient l'ouverture en y mettant leur cachet; enfin Pline dit qu'on couvroit la tête de ces Ouvriers d'un masque ou d'un voile fort épais qui les empêchoit apparemment de voir par quel endroit on les conduisoit dans le dépôt de l'Encens où ils

(*x*) *At Hercules Alexandriæ, ubi thura interpolantur, nulla satis custodit diligentia officinas. Subligaria signantur opifici: persona adjicitur capiti, densusve reticulus: nudi emittuntur.* Plin. Libr. 12, c. 32.

devoient travailler, de peur qu'ils n'abusassent ensuite de cette connoissance pour voler cette précieuse marchandise.

Ceux qui alloient trafiquer sur les côtes Orientales de l'Afrique, après avoir passé le détroit dangereux du Golphe Arabique que nous appellons le Détroit de Babel-Mandel, trouvoient d'abord un petit Comptoir nommé *Avalis* *. Ils y portoient différens vases de verre & de terre, des fruits cruds qui se recueilloient à Diospolis en Egypte, tels que pouvoient être des olives, des raisins, du geniévre; ils y portoient encore des étoffes, des habits, du bled, du vin & un peu d'étain.

* ὁ Αυαλειτης. *Peripl. Eryth.*

Ibid.

On rencontroit ensuite un

autre lieu de Commerce appellé *Malao*, ou *Maleas*. Outre les denrées dont on a parlé ci-dessus les Egyptiens y faisoient encore passer des tuniques, des saies fabriquées & teintes à Arsinoë, du fer & quelques monnoies d'or & d'argent. Ils en rapportoient en échange de la myrrhe, de l'encens & d'autres aromates précieux, avec quelques esclaves.

Après une navigation de plusieurs jours on arrivoit *ad Emporium Mosyllum*, situé (*y*) sur le promontoire que nous appellons le Cap-de-Guardafui, qui regarde l'Isle connue des Anciens

(*y*) C'est là situation que M. Delisle donne à ce port dans sa carte intitulée : *Orbis veteribus noti Tabula nova.*

ſous le nom *de Dioſcorides*, aujourd'hui Zocotora. C'étoit dans cette Iſle que les Egyptiens alloient chercher l'Aloës dont les Anciens faiſoient un grand uſage. Le meilleur Aloës que nous ayons nous vient encore préſentement du même endroit. Les Egyptiens commerçoient d'autant plus facilement dans cette Iſle qu'elle avoit été découverte par les Ptolémées qui y avoient établi une Colonie. Le moine Coſmas qui nous apprend ce fait, y avoit abordé, & s'étoit entretenu avec quelques-uns des Habitans qui parloient encore de ſon tems la langue Grecque. Il ajoute qu'il y avoit dans l'Iſle de Dioſcorides un grand nombre de Chrétiens.

Coſmas Indicopl. Libr. 3. p. 178 & 179. Edit. du P. Montfaucon.

Après avoir tourné le Cap-de-Guadarfui, on commençoit à trouver la région du *Cinnamomum*, autrement dite la Barbarie qu'il ne faut pas confondre avec cette partie du Nord de l'Afrique, à qui nous donnons aujourd'hui le même nom. Le pays du *Cinnamomum* ou des Aromates le disputoit presque à l'Arabie heureuse par la quantité & l'excellence des parfums de toute espece qu'elle produisoit. Cette côte qui avoit été découverte par Ptolémée-Evergetes, étoit garnie de plusieurs Ports ou lieux de Commerce très-fréquentés des Egyptiens qui avoient coutume de partir vers le mois de Juillet pour s'y rendre. Outre les Aromates de tou-

Peripl. Eryth.

Ibid.

tes les ſortes dont ils ſe fourniſſoient dans cette contrée, ils y faiſoient encore de grands chargemens d'Ecaille. C'étoit à *Opone* ſur-tout, qu'ils faiſoient leurs proviſions de cette eſpece de marchandiſe, n'y ayant point d'endroit ſur toute la côte où il s'en trouvât de meilleure ni en plus grande quantité. Les Egyptiens recherchoient fort l'Ecaille, parcequ'elle étoit pour eux une branche de Commerce très-conſidérable. Les Romains qui l'eſtimoient beaucoup leur en procuroient un grand débit. Les magaſins d'Alexandrie en étoient ſi remplis, lorſque cette Ville fut priſe par Jules Céſar, que le vainqueur voulut que l'Ecaille fit le fonds des déco-

rations de son triomphe, comme l'Ivoire fit dans la suite le principal ornement du triomphe dont il fut honoré, après avoir terminé heureusement la guerre d'Afrique.

Vell. Paterc. Libr. 2. c. 56.

L'Auteur du Périple de la mer Rouge ajoute que, des Navires Marchands qui venoient trafiquer tous les ans de l'Egypte dans ces parages, les uns s'arrêtoient à un Port fixe, où ils faisoient leur chargement, & qu'ensuite ils s'en retournoient sans aller plus loin; que d'autres au contraire aimoient mieux parcourir tous les lieux de Commerce qu'ils rencontroient sur leur route; qu'ils prenoient dans chacun ce qui leur convenoit davantage; de sorte qu'en se rendant

ainsi d'un Port dans un autre, ils passoient la Ligne & arrivoient successivement à *Tonice*, ensuite à *Rapta* Capitale de la Barbarie aujourd'hui la côte de Zanguebar. L'Auteur du Périple de la mer Rouge ne conduit pas les Egyptiens au de-là de Rapta. Il paroit qu'il ne connoissoit pas le *Promontorium Prasum* * qui étoit tout vis-à-vis de l'Isle *Ménuthias*; cependant il nous parle de cette Isle que l'on croit communément être celle de Madagascar (z), ou une Isle voisine.

Voyez Cellarius. Æthiopia, p. 964. t. 2. Lipsiæ 1712.

* *Mosambique.*

Les Vaisseaux Egyptiens qui

(z) Saumaise, Bochart & le P. Hardouin, le disent formellement; Vossius le nie plus formellement encore; & Cellarius en doute.

étoient destinés pour les Indes, faisant voile de Bérénice, alloient en trente jours gagner *Ocelis* où *Cane*. Pline dit qu'il étoit avantageux à ceux qui faisoient le voyage des Indes, de sortir d'*Ocelis*. C'étoit un assez petit Port situé sur la rive Orientale du Golphe Arabique presque tout contre le détroit; les Vaisseaux s'y rafraîchissoient & y faisoient de l'eau. D'*Ocelis* on se rendoit, en rangeant la côte de l'Arabie heureuse, au Promontoire *Syagros*, aujourd'hui le Cap-de-Fartack, placé à-peu-près vis-à-vis l'Isle de Zocotora. Entre Ocelis & le Promontoire se trouvoit une Ville appellée *Arabie heureuse** qui n'étoit presque plus rien lorsque l'Auteur

Plin. Libr. 6. c. 23.

Peripl. Eryth.

* Ευδαιμων Αραβια.

du Périple de la mer Rouge écrivoit, parcequ'elle avoit été détruite par les Romains; mais qui avoit été anciennement fort célébre pour ſon Commerce. Le même Auteur dit que cette Ville avoit été très-marchande. La raiſon qu'il en donne, c'eſt que dans le tems qu'on ne voyageoit pas encore de l'Inde en Egypte, & que perſonne n'avoit encore oſé, en partant de l'Egypte, aller juſqu'aux Indes, elle ſervoit de rendez-vous aux Marchands Egyptiens & Indiens qui s'y rencontroient avec leur marchandiſes & y trafiquoient enſemble. Ceci doit s'entendre des tems antérieurs aux Ptolémées; car il doit paſſer pour conſtant que les Egyptiens alloient dès les premiers

premiers regnes de ces Princes jusqu'à l'Isle de Taprobane, aujourd'hui Ceylan.

Dans le tems que Pline composoit son Histoire Naturelle, on alloit du Promontoire Syagros, en traversant la pleine mer à la faveur du vent *Libonotus*, surgir à *Patale* Ville située à l'embouchure du fleuve Indus; ou bien, en partant d'*Ocelis*, on se rendoit en droite ligne, sous la direction du vent *Favonius*, à *Muziris* Port de mer situé vers le milieu de la côte Occidentale de la presqu'Isle du Gange. La premiere de ces deux routes avoit été trouvée par un Marin aussi habile qu'intrépide, nommé *Hippalus* qui a eu l'honneur de donner son nom au vent *Li-*

Plin. Lib. 6. c. 23. Peripl. Eryth.

M

bonotus (*) ; le second l'a été par un Marchand (a) que la découverte d'Hippalus avoit sans doute mis sur la voie. Comme Hippalus, suivant Dodwel, vivoit sous l'Empereur Claude, & certainement depuis la conquête de l'Egypte par les Romains ; les Egyptiens sujets des Rois Ptolémées n'ont pu profiter de

(*) *Voyez la Note* VI. *à la fin.*

(a) C'est Pline qui le dit. Après avoir parlé de la route tracée par Hippalus, & même encore d'une autre plus sûre & plus courte, qui conduisoit du Promontoire Syagros à un port de l'Inde, qu'il appelle *Zigerum*, il ajoute : *diùque ità navigatum est* (en suivant ces deux routes) *donec compendia invenit mercator, lucroque India admota est* ; & cette voie abrégée est celle d'Ocelis à Muziris, qui se trouve à la fin de l'itinéraire qu'il donne de la route qu'on tenoit pour aller d'Alexandrie aux Indes. Ainsi l'on voit que les Anciens avoient trouvé trois routes différentes pour aller aux Indes.

Plin. Libr. 6. c. 23.

ſon heureuſe découverte & ont par conſéquent toujours fait la route des Indes, en cabotant.

Ainſi du Promontoire Syagros où nous les avons laiſſés, ils s'avançoient le long de la côte Orientale de l'Arabie, où ils trouvoient encore quelques Villes aſſez conſidérables avec leſquelles ils faiſoient le Commerce des Parfums & des Aromates; ils arrivoient enſuite au Golphe Perſique. Avant que d'y entrer ils trouvoient pluſieurs Iſles dont l'accès devoit leur être d'autant plus facile que les noms que ces Iſles portoient, atteſtoient qu'elles avoient été découvertes non ſeulement par des Grecs, mais encore par des Grecs ſujets des Rois d'Egypte.

Peripl. Eryth.

Il y en avoit sept entr'autres que l'on appelloit les *Isles de Zénobius*, & une qui se nommoit l'*Isle de Sérapis*. Zénobius étoit à coup sûr un Grec qui, sans-doute, avoit découvert le premier ces Isles & qui leur avoit donné son nom, comme le pratiquoient nos premiers Navigateurs lorsqu'ils rencontroient quelque nouvelle Isle ou quelque pays inconnu. Il paroît que les anciens Marins avoient aussi la dévotion de donner le nom de leurs Divinités aux nouvelles découvertes qu'ils faisoient, témoin l'isle d'Isis, située dans le Golphe Arabique & en particulier celle dont on vient de parler qui étoit consacrée au Dieu Sérapis. On sçait que Sérapis

étoit une divinité très-révérée en Egypte, sur-tout depuis que Ptolémée-Soter en avoit fait venir la statue, de Sinope à Aléxandrie. C'étoit peut-être dans la nouveauté & la ferveur de ce culte que cette Isle avoit été reconnue par quelques-uns des Sujets de ce Prince. Quoiqu'il en soit, il n'y avoit guères que des Grecs habitans de l'Egypte ou des naturels de l'Egypte qui eussent pu porter le nom de Sérapis dans cette Mer.

A l'entrée du Sein-Persique les Navigateurs Egyptiens trouvoient la ville d'Armuze située sur la côte de Caramanie. Cette ancienne Ville semble avoir donné son nom à l'isle d'Ormus qui est tout vis-à-vis. Elle étoit

Athen. Lib. 3. p. 93.

célébre par la pêche qu'on faisoit dès-lors dans son voisinage des plus belles Perles qu'on connût. C'étoit sans doute delà qu'étoient venus à Cléopâtre ces deux Perles si fameuses, & par leur prix & par l'usage extravagant que cette Princesse en fit. Personne n'ignore que cette Reine, disputant avec Antoine à qui se traiteroit & plus magnifiquement & plus chérement, s'avisa pour remporter la victoire, de faire dissoudre, au milieu d'un festin qu'elle donnoit à son amant, l'une de ces deux Perles dans du vinaigre & de l'avaler. Elle en auroit fait autant de l'autre, si les Officiers qui la servoient ne l'en eussent empêché.

Pline remarque que ces deux Perles lui avoient été données par des Rois de l'Orient ; ce qui suppose que cette Princesse devoit entretenir de grandes correspondances avec les Peuples Orientaux, puisque les Princes de ces contrées lui faisoient des présents d'un prix (*b*) si considérable.

Plin. Libr. 9. c. 35.

Les Navires Egyptiens chargés pour la Perse, s'avançoient dans le Golphe Persique & remontoient même jusqu'à l'Euphrate pour y commercer avec les Perses & encore plus volon-

(*b*) Pline dit que ces Perles étoient estimées cent fois cent mille sesterces ; ce qui reviendroit à deux millions de notre monnoie, en évaluant le denier Romain à seize sous sept deniers, & en supposant le taux de l'argent à cinquante-deux livres le marc.

tiers avec les Grecs établis dans ces Régions depuis les conquêtes d'Alexandre. Les Colonies fondées par ce Conquérant non-ſeulement dans la Perſe, mais encore dans les différentes contrées de l'Inde devoient naturellement procurer de grandes facilités aux Grecs Européens & en particulier à ceux de l'Egypte, pour faire le Commerce dans ces Régions. En effet ils ne pouvoient manquer d'y être reçus avec les égards & les marques d'affection que la nature & l'amour de la premiere patrie inſpirent toujours pour d'anciens compatriotes. D'ailleurs ils n'étoient pas dans le cas d'éprouver cet embarras & ces difficultés de toutes eſpéces qui naiſſent ordi-

nairement de la différence du langage, lorſque des Nations étrangeres commercent enſemble. La Langue Grecque étoit répandue dans preſque tout l'Orient, & elle s'y conſerva longtems. Le moine Coſmas qui écrivoit ſous l'empire de Juſtinien, la retrouva, comme nous l'avons déjà vû, dans l'Iſle de Zocotora; & Nicolas de Damas, en parlant d'une Ambaſſade envoyée à Céſar Auguſte par le Roi Porus, un des Succeſſeurs du fameux Porus qui fut vaincu par Alexandre, n'oublie pas de remarquer que la lettre addreſſée à l'Empereur Romain par le Monarque Indien, étoit écrite en Grec.

Strab. Libr. 15. p. 719.

Les Bâtimens deſtinés pour le

voyage des Indes continuoient leur route, le long des côtes. En paſſant à la vûe de l'Iſle du Soleil ſituée vis-à-vis le pays des Ichthyophages, les Egyptiens ſe rappelloient ſans-doute le malheur arrivé autrefois auprès de cette Iſle à quelques-uns de leurs compatriotes qui ſervoient dans la Flotte de Néarque, envoyé par Alexandre pour reconnoître toutes les côtes qui s'étendent depuis le fleuve Indus jusqu'à la mer de Perſe. Un Navire Egyptien qui s'étoit avancé trop près de l'Iſle du Soleil dont les parages étoient très-dangereux, diſparut tout-à-coup, ſans qu'on ait jamais eu de ſes nouvelles. L'on conçoit aiſément que ceux des Egyptiens qui revinrent de

Nearch. parapl. ex Arriano.

ce grand voyage furent dans la ſuite très en état de donner à Ptolémée-Soter de bonnes inſtructions, pour faire la Navigation dans les mers des Indes.

Comme les côtes qui s'étendent depuis le Sein-Perſique juſqu'à l'Indus, étoient ou ſtériles ou habitées par des Peuples intraitables pour la plupart, & preſque tous très-pauvres, avec leſquels il y avoit peu de choſe à faire pour le Commerce, les vaiſſeaux Egyptiens ſe hâtoient de gagner l'embouchure de l'Indus (*c*), & ſe rendoient à *Patale* ou à *Praſiane* autre Iſle plus

---

(*c*) Ou l'Inde. Les habitans l'appellent aujourd'hui le *Sinde*, nom qu'ils lui donnoient auſſi du temps de Pline. *Indus incolis* Sindus *appellatus*, &c. Plin. Libr. 6, c. 20.

grande que Patale, formée également par le bras de ce grand Fleuve qui se jettoit alors dans la Mer, comme le Nil, par sept bouches. Pline nous fait entendre qu'avant la conquête de l'Egypte par les Romains & par conséquent sous les Ptolémées, les vaisseaux Egyptiens se rendoient de l'isle *Prasiane* à celle de Taprobane. Il observe que ces Vaisseaux employoient vingt jours à ce trajet, parce qu'étant faits de papyrus & n'ayant d'autres agrêts que ceux du Nil, * ils n'étoient pas aussi bons voiliers que les Vaisseaux Romains à qui il ne falloit, à ce qu'il prétend, dans le tems où il écrivoit, que sept jours de Navigation pour faire cette même route.

Plin. Libr. [illegible] 20.

* *Armamentis Nili.*

On voit donc que les Egyptiens alloient courir les mers des Indes, montés sur les mêmes Bâtimens dont ils se servoient pour la Navigation sur le Nil; ce qui fait honneur à leur intrépidité (*d*).

(*d*) Cette qualité si nécessaire pour faire de bons marins, ne manquoit pas aux Egyptiens. Sénéque nous rapporte un fait qui le prouve bien. Il nous apprend qu'il y avoit parmi les bateliers du Nil, des gens qui étoient si habiles, & en même temps si intrépides, qu'ils ne craignoient pas de franchir dans leurs barques les fameuses cataractes. Deux hommes se mettent, dit-il, dans une nacelle; l'un la conduit, & l'autre est occupé à vuider l'eau qui peut y être entrée. Alors, s'abandonnant au courant du Nil, ils sont lancés par la rapidité du fleuve comme un trait, du haut des rochers qui forment les cataractes. Dans le temps qu'on les croit engloutis au fond des abymes, on est tout étonné de les voir naviger bien loin de l'endroit où on les a vûs tomber.

Senec. Quæst. Nat. Libr. 4. cap. 2. Strabon rapporte aussi la même chose. Libr. 17. pag. 817 & 818.

Il faut avouer que de pareilles gens étoient bien propres à affronter toutes sortes de périls sur les mers.

Salm. Plin. Exercit. pag. 1115. & suiv.

Il est vrai que Saumaise se récrie beaucoup contre le récit de Pline. Il trouve tout-à-fait déraisonnable de supposer que les Egyptiens entreprissent des Navigations aussi longues sur des Bâtimens semblables à ceux dont ils se servoient sur le Nil.

Mais la manière dont ils étoient obligés de voyager dans les mers des Indes, leur permettoit-elle de monter de grands Bâtimens comme ceux qu'ils entretenoient sur la Méditerranée? Ils alloient terre-à-terre & en rasant les côtes de très-près, puisqu'on n'avoit pas encore trouvé le secret de traverser la pleine mer à la faveur du vent Libonotus; or comment auroient-ils pû se tirer d'une pa-

reille Navigation avec de grands Navires ? Ces Vaiſſeaux n'auroient-ils pas bientôt échoués ſur les écueils & les bas-fonds ? D'ailleurs le Docte Saumaiſe pouvoit-il ignorer ce que les Hiſtoriens nous rapportent de ces Danois & autres Peuples du Septentrion qui couroient les mers du Nord, l'Ocean, & paſſoient même juſque dans la Méditerranée, portés ſur de ſimples Barques d'oſier, recouvertes de cuir. Enfin l'Auteur du Périple de la mer Rouge confirme le récit de Pline. Il dit expreſſément qu'avant la découverte d'Hippalus, on navigeoit dans la mer des Indes ſur des Barques très-légeres, & cela parce qu'on étoit obligé d'aller de cap-

en-cap & de ſuivre tous les circuits des rivages, ſans oſer s'en écarter (*).

Les Egyptiens ſuppléoient par le nombre à la petiteſſe de leurs Vaiſſeaux & par des départs multipliés de Flottes marchandes à la longueur de la route; car on s'imagine aiſément que des gens qui navigeoient à la manière des Egyptiens, devoient être prodigieuſement long-tems en mer. En effet ſi, en traverſant la pleine mer, une année entière pouvoit à peine ſuffire du tems de S. Jérôme pour aller depuis la ſortie du Golphe Arabique juſqu'au Gange, combien

S. Hieronim. Ep. 13. ad Ruſticum, Libr. 2.

(*) Οἱ μὲν μικροτέροις πλοίοις περικολπίζοντες, ἔπλεον. *Olim parvis navigiis ipſos ſinus ambientes conficiebant.* Peripl. Eryth.

ne

ne devoit-on pas mettre à faire le même trajet, lorsqu'on étoit contraint de raser les côtes. Aussi Pline fait-il mention de certains Navigateurs qui étoient cinq ans entiers dans leurs voyages sur les mers des Indes.

Plin. Libr. 12. c. 19.

Mais revenons rejoindre nos Navigateurs Egyptiens dans l'Isle de Taprobane. Cette Isle, qui étoit le principal terme de leur navigation, leur fournissoit abondamment de quoi satisfaire leur avidité. Ils en tiroient des Toiles de cotton, des Etoffes de soye, des Diamants, des Ecailles de Tortue magnifiques, des Eléphans, de la Canelle, en un mot tout ce que les Européens tirent encore aujourd'hui de l'isle de Ceylan; car ces deux Isles

ſont inconteſtablement la même. Ils en tiroient ſur-tout cette quantité prodigieuſe de Perles dont ils faiſoient un ſi grand débit non-ſeulement dans leur pays, mais encore chez les Etrangers. Ils s'en trouva tant à Alexandrie lorſqu'Auguſte s'en rendit maître, & elles devinrent alors ſi communes à Rome, que chacun en mangeoit à l'imitation de Cléopâtre (*e*).

Plin. Libr. 9. c. 35.

(*e*) Au reſte la palme n'étoit pas due à Cléopâtre pour avoir inventé ce nouveau genre de friandiſe. *Non ferent tamen hanc palmam*, (expreſſion proverbiale qui a paſſé dans notre langue), dit Pline en parlant d'elle & d'Antoine ſon compagnon de débauche. Long-temps avant cette Reine, un certain Clodius, fils de comédien, en avoit amené la mode à Rome. On dit que voulant ſçavoir quel goût avoient les perles, & en même temps partager avec ſes amis qu'il avoit invités à un repas, le plaiſir de l'expérience, il leur fit ſervir à chacun une perle. *Plin. Lib. 9. c. 35.*

Quand j'ai dit que l'Isle de Taprobane étoit le terme principal de la Navigation des Egyptiens dans la mer des Indes, je n'ai pas prétendu établir qu'ils n'alloient pas plus loin. Il est certain qu'ils s'avançoient jusqu'au Gange & même qu'ils remontoient ce fleuve jusqu'à *Palybothra*.

Cette Ville que Diodore de Sicile dit avoir été bâtie par Hercules, étoit une des plus fameuses qu'il y eut dans les Indes. Pline nous vante beaucoup ses grandes richesses dont elle étoit en partie redevable à son Commerce. C'étoit le rendez-vous général de tous les Marchands des différentes contrées de l'Inde tant de celles qui étoient en-

Diod. Libr. 2.

Plin. Libri 6. c. 1.

deçà du Gange que de celles qui étoient au-delà. Les Egyptiens la fréquentoient aussi. Ils connoissoient deux routes pour y arriver. La première se faisoit en remontant l'Indus jusqu'à un certain endroit où l'on débarquoit pour prendre un grand chemin qui conduisoit par terre à Palybothra. (*f*). Une preuve

Strab. Libr. 15. p. 689.

(*f*) Dans le texte de Strabon il y a vingt mille stades; mais c'est manifestement une faute de copiste, comme l'a fort bien remarqué Casaubon dans ses notes sur ce passage. Il faut donc réduire ce nombre, ainsi que l'a prouvé ce sçavant Critique, à dix mille stades, qui peuvent faire environ cinq cents lieues; ce qui paroîtra encore un peu fort au premier coup d'œil: mais l'on peut dire que ce chemin n'étoit pas en droite ligne, & que les détours qu'on étoit obligé de faire, l'allongeoient considérablement. Au reste, quand il y auroit de l'erreur dans le calcul de Strabon, ou plutôt d'Eratosthene que Strabon copie ici, ce ne seroit pas une raison pour nier l'existence de ce chemin qui conduisoit par terre de l'Inde au Gange.

qu'il avoit été pratiqué par les Egyptiens, c'est qu'ils en connoissoient toutes les dimensions & qu'ils avoient pris la peine de le mesurer dans toute sa longueur. En effet, Strabon nous dit qu'il avoit été mesuré par Schœnes (g) : or on sçait que le Schœne est une mesure Egyptienne.

Les Marchands Egyptiens n'alloient pas tous à Palybothra par cette voie. Il y en avoit qui doubloient le Cap Comorin, & remontoient le Gange jusqu'au lieu où étoit située cette Ville célébre. C'est encore Strabon qui nous l'apprend dans l'endroit déjà cité. Ce Géographe calcu-

(g) Καταμεμετρῆσθαι γὰρ σχοινίοις.

lant l'étendue de l'Inde, de l'Occident à l'Orient, après avoir déterminé la meſure de l'eſpace compris entre l'Indus & le Gange, ajoute : *Pour ce qui eſt au-delà, on n'a guères que des conjectures à donner d'après le rapport & les relations des Navigateurs qui ont remonté le Gange juſqu'à Palybothra* (*h*).

Le même Auteur avoit déjà parlé plus haut de Commerçans qui en partant de l'Egypte par le Nil & la mer Rouge, pouſſoient leur navigation juſqu'au Gange.

Strab. Libr. 15. p. 686.

(*h*) Τὰ δὲ ἐπέκεινα στοχασμῷ λαμβάνεται διὰ τῶν ἀναπλεόντων ἐκ θαλάττης, διὰ τοῦ Γάγγου ποταμοῦ μέχρι Παλιβόθρων. *Ulteriora verò, conjecturâ deprehenduntur per navigationes quæ ex mari fiunt adverſo Gange Palibothra uſquè.*

Il se trouvera peut-être quelqu'un qui dira que les passages qu'on vient de citer doivent s'entendre des Navigateurs du tems de Strabon, & non pas des Egyptiens sous les Rois Ptolémées. Pour répondre à cette difficulté je n'ai qu'une observation bien simple à faire.

Dans quel tems Strabon fleurissoit-il principalement ? Sous Auguste *, c'est-à-dire sous ce même Prince qui mit fin à l'Empire des Ptolémées en Egypte. Or seroit-il raisonnable, je le demande, de supposer que l'intervalle de tems qui s'étoit écoulé depuis la conquête de l'Egypte jusqu'au moment ou Strabon écrivoit ses livres de Géographie eut été suffisant pour que les Romains eus-

* *Strabon mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 11 ou 12[e] du regne de Tibere.*

ſent pu avoir fait déjà par eux-mêmes la découverte de la route qui conduiſoit à Palybothra par le Gange ; s'ils connoiſſoient dès-lors cette route, c'eſt que les Egyptiens qui étoient dans l'habitude de la pratiquer, la leur avoient montrée. Les Romains étoient encore trop novices dans ces ſortes de navigations lointaines, pour y avoir fait tout d'un coup de ſi grands progrès.

Après ce que j'ai dit de la Navigation des Egyptiens dans les mers Orientales, on n'a pas de peine à concevoir qu'ils devoient auſſi parcourir la Méditerranée dans tous les ſens. Ils alloient verſer dans cette mer ce qu'ils avoient puiſé dans les mers des Indes. On a déjà vû qu'ils avoient

des rapports intimes fondés sur le Commerce dès les tems les plus reculés, avec presque toutes les Nations de la Grece. Quand l'Histoire ne nous diroit pas que ces anciennes correspondances se renouvellèrent & devinrent plus fréquentes que jamais sous les Ptolémées, le bon sens ne permettroit pas d'en douter. Les Ptolémées posséderent en différens tems, l'Isle de Chypre, la Palestine, la Phénicie, la Célé-Syrie, en un mot, presque toute la côte Orientale de la mer Méditerranée, dont les Habitans étoient, pour la plupart, gens de mer & de trafic; or pourroit-on nier, avec quelque apparence de raison, que les Egyptiens ne fussent en société de Com-

merce avec tous ces Peuples ?
L'Egypte faisant seule le Commerce des Indes Orientales, c'étoit elle qui assortissoit les Négocians de la Méditerranée des marchandises des Indes, au moins de celles qui venoient par la Mer. On sçait qu'il y avoit à Tyr un Port qui s'appelloit le *Port Egyptien* ; sans doute parcequ'il étoit destiné aux Navires de cette nation. Les Marchands de l'Egypte devoient encore trouver de grandes facilités à faire le Commerce avec les différens Peuples de l'Asie Mineure, & sur-tout avec ceux de ces contrées qui habitoient les bords de la Méditerranée, dont plusieurs étoient de la domination des Ptolémées. Sous Ptolémée-

Strab. Libr. 16. p. 757.

Philadelphe les Egyptiens alloient vendre leur *Papyrus* à Pergame. Ils étoient en relation avec la Sicile. Pour l'Italie les Egyptiens la fréquentoient sans cesse; & depuis le regne de leur Roi Epiphanes, le cinquiéme des Ptolémées, qui fut mis sous la tutelle du peuple Romain, leur Histoire commence à être si étroitement liée avec celle de Rome, qu'on ne peut plus lire l'une sans l'autre. On y voit les Alexandrins aller s'établir en Italie, & les Romains (*i*) venir

(*i*) Les Romains faisoient volontiers le voyage d'Alexandrie, les uns pour jouir des plaisirs qui se présentoient en foule dans ce charmant pays, & les autres pour se guerir de la Phthysie. Les anciens Médecins conseilloient les voyages de mer comme un bon remede contre cette maladie. *Plin. Libr.* 24. *c.* 6. *Libr.* 31. *c.* 6. *Celsus*, *Libr.* 3. *c.* 22.

demeurer en Egypte. Enfin dans quelle contrée de la Méditerranée les Egyptiens n'avoient-ils pas porté leur Commerce, puisque nous avons vû dans la première partie de ce Mémoire qu'ils le portoient déjà sous le regne de Ptolémée IX, jusqu'aux Palus-Méotides? Agatharchidès qui nous a conservé la mémoire de ce fait, remarque que les Vaisseaux n'employoient à revenir de ces lieux à Alexandrie que quatorze jours. « Des Palus » Méotides, dit cet Auteur, cité » par Diodore de Sicile, où les » Scythes habitent parmi les » glaces, il est souvent venu en » dix jours à Rhodes des Navi- » res de charge poussés par un » bon vent. Ayant ensuite fait le

Diod. Sic. Trad. de Terrasson.

» trajet delà à Alexandrie en l'es-
» pace de quatre jours, ils sont
» arrivés en Ethiopie au bout de
» dix jours, après avoir remonté
» le Nil. Ainsi en moins de vingt-
» cinq jours de Navigation con-
» tinue, on peut passer des Ré-
» gions les plus froides aux pays
» les plus chauds (*) ». Le peu de
tems que les bâtimens Egyptiens
mettoient à faire cette course,
suppose qu'ils traversoient la
Méditerranée dans toute sa lar-
geur, sans côtoyer les rivages;
ce qui n'étoit pas certainement
peu de chose alors, puisque c'é-
toit faire un trajet de 140 lieues
au moins en pleine mer.

Mais s'il y avoit un Commerce

(*) *Voyez la Note* VII. *à la fin.*

établi entre la Capitale de l'Egypte & les Habitans des Palus-Méotides, on ne peut douter que toutes les Villes maritimes du Pont-Euxin qui étoient alors si marchandes ne participassent à ce Commerce. La fameuse Sinope située sur le bord Méridional de cette mer étoit très-fréquentée des Egyptiens, & Ptolémée Soter y avoit un si grand crédit qu'il fit transporter de cette ville à Alexandrie la statue du Dieu Sérapis, malgré le mécontentement du plus grand nombre des habitans. La Colchide, ce pays si riche par ses productions & encore plus par son grand Commerce, avoit sur le bord Oriental du Pont-Euxin des Ports où se faisoit un concours

Tacit. Hist. Libr. 4. Plutarch. de Solertiâ Animalium.

prodigieux de Marchands de toutes les nations. Les Egyptiens qui avoient toujours regardé ce pays comme une de leur colonie, & qui de toute antiquité y avoient voyagé par affection, n'avoient garde de le négliger dans un tems où l'avidité du gain leur faisoit parcourir les Régions les plus éloignées. La Ville du Phase située sur le fleuve de son nom, avoit tout ce qu'il falloit pour les attirer; ils pouvoient même par son canal pousser leur Commerce jusques dans la mer Caspienne & s'ouvrir une route pour pénétrer dans le Nord des Indes. En effet, du tems de Strabon on remontoit d'abord sur de grands Bâtimens & ensuite

Herod. Libr. 2.

ſur de plus petits, le Phaſe (*k*), juſqu'à un lieu appellé *Sarapana*. Là, on prenoit des voitures qui conduiſoient en quatre ou cinq jours de marche les Marchands & les marchandiſes juſqu'au fleuve Cyrus qui ſe jette dans la mer Caſpienne. On traverſoit enſuite cette mer dans toute ſon étendue de l'Oueſt à l'Eſt & on alloit gagner l'embouchure de l'Oxus

(*k*) Strabon, *Libr.* 11. *p.* 498. Ἀναπλεῖται δὲ (ὁ Φᾶσις) μέχρι Σαραπανῶν...... ὅθεν πεζεύουσι ἐπὶ τὸν Κῦρον ἡμέραις τέσσαρσι δὲ ἁμαξιτῷ. *Surſum navigatur Phaſis uſquè ad Sarapana....... indè terreſtre iter curribus conficitur ad Cyrum.* C'eſt ainſi que traduit Xylander, qui n'a pas rendu, comme on voit, ces mots du texte ἡμέραις τέσσαρσι, qui veulent dire *en quatre jours*. Pline, qui décrit le retour de ces marchands, dit, *ex eo (fluvio Oxo) per Caſpium in Cyrum ſubvectas quinque non ampliùs dierum terreno itinere ad Phaſin in Pontum Indicas devehi merces.*

Plin. Libr. 6. *c.* 17.

qu'on

qu'on remontoit jusques vers les sources de l'Indus. Les Marchands revenoient ensuite par le même chemin chargés des richesses des Indes (*l*). Cette route étoit encore la même que suivoient les Génois & les Vénitiens, lorsqu'ils faisoient seuls le Commerce de toute l'Europe;

(*l*) On pouvoit encore venir du Pont-Euxin par terre commercer en Perse. Les habitans des bords de cette mer connoissoient, dès le tems d'Alexandre, un chemin très-court qui conduisoit de leur pays dans celui des Perses. Nearque parle de certains Ambassadeurs qui étoient venus du Pont-Euxin trouver Alexandre à Suse. Le même auteur remarque que ce Prince ne pouvoit pas comprendre comment ces gens avoient pu découvrir un chemin aussi court que celui qu'ils avoient pris pour venir jusqu'à lui. Ce qui fait voir qu'il ne faut pas toujours se fonder sur la distance des lieux, pour soutenir que deux Peuples éloignés l'un de l'autre n'avoient pas de communication entr'eux. En général, les Anciens ne redoutoient pas les voyages de long cours.

après que le voyage des Indes par le Port d'Alexandrie leur eut été interdit.

Un autre port non moins célébre que celui du Phaſe étoit *Dioſcurias*. Cette Ville ſituée au Nord-Eſt du Pont-Euxin dans la partie la plus reculée de cette Mer, étoit le Rendez-vous général & le magaſin commun d'une multitude de Nations qui y abordoient ſur-tout des pays Septentrionaux, tels que les Sarmates & les peuples du Mont-Caucaſe. Thimoſthenes, Officier de marine ſous le ſecond Ptolémée & le même qui avoit composé un Ouvrage de Géographie, aſſez eſtimé, dans lequel il faiſoit la deſcription de toutes les Places maritimes & de tous les Ports

Plin. Libr. 6. c. 5. Strab. Libr. 11. p. 498.

connus de ſon tems, rapporte qu'on voyoit alors à *Dioſcurias*, jusqu'à 300 Nations étrangeres qui toutes parloient différentes langues. Les choſes n'avoient point encore changé à cet égard, lorſque cette Ville paſſa ſous la domination des Romains, puiſque Pline nous aſſure que ces Conquérants furent obligés d'entretenir dans cette Ville cent-trente* Interprêtes, pour pouvoir traiter avec les différentes Nations qui y abordoient de toutes parts. . . . .

Plin. Libr. 6. c. 5.

Les Egyptiens fréquentoient encore la côte Septentrionale de l'Afrique. D'abord ils ne pouvoient manquer d'être en relation avec les habitans de la Cyrénaïque, puiſque ce pays fit

pendant long-tems partie des Etats des Rois d'Egypte. Carthage, la célébre Carthage dont les Habitans ne respiroient que le Commerce, étoit trop dans le voisinage de l'Egypte, pour que les Egyptiens la négligeassent. Nous avons vû ailleurs, dans l'Histoire d'Eudoxe, qu'ils poussoient leur Commerce jusqu'à Cadix (*m*). D'autres ne s'arrêteroient, peut-être, pas encore ici, & ne seroient point embarrassés de retrouver les Egyp-

---

(*m*) S. Jean-Chrysostome étoit très persuadé que les Egyptiens avoient étendu de tous les tems leur Commerce dans les différens pays de l'Occident. Cet illustre Docteur de l'Eglise dit que toutes les Nations ont pu être instruites des merveilles de Dieu; savoir, les Orientaux par les SS. Patriarches, & tous les Peuples de l'Occident par les Egyptiens, avec lesquels ils étoient en correspondance pour

S. Joh. Chrysost. Exposit. in Spalm. IV. c. 5. p. 15 & 16. Édit. Benedict.

tiens dans presque tous les pays du Nord de l'Europe; ils feroient observer que les anciens Germains adoroient le Thot ou le Mercure des Egyptiens, & les Suéves leur Isis sous la forme d'un Vaisseau; puis ne voulant point demeurer en si beau chemin, ils passeroient en Amérique & y découvriroient avec l'Auteur de l'Histoire de l'Orénoque, une ressemblance très-marquée entre les mœurs de certaines Nations du nouveau Monde & les anciens Egyptiens; à cette

Tacit. de Morib. Germ.

Le P. Gumilla Jesuite.

---

le commerce. Οἱ την δυσιν οικοῦντες παντες παντα εμανθανον, κατ' ἐμποϱίαν Αιγυπτιοις συγγινομενοι.

S. Chrysostome auroit encore pû faire honneur aux Egyptiens d'avoir porté la religion chrétienne aux Indes. C'étoit d'Alexandrie que l'Evêque Démétrius avoit envoyé le Philosophe Pantêne prêcher l'Evangile aux Brachmanes Indiens.

S. Hier. Epist. 84. Libr. 2.

occasion ils n'oublieroient pas de remarquer que cet ancien Peuple a eu quelque connoissance des Isles Atlantiques ; que c'étoit de la bouche de ses Prêtres que Solon & Platon avoient appris ce qu'ils en ont écrit. Mais les connoissances que je puis avoir sur un point de critique aussi difficile ne me permettent pas d'en parler sur un ton bien décidé ; je craindrois d'ailleurs qu'on ne me reprochât de faire comme Alexandre qui s'imaginoit avoir trouvé les sources du Nil dans les Indes, parcequ'il avoit vû sur les bords de l'Hydaspe, des Crocodiles, & sur ceux de l'Acesine, des féves semblables aux féves d'Egypte.

Strab. Libr. 15. p. 696.

On a eu occasion de remar-

quer dans ce que j'ai dit plus haut que les Egyptiens ne portoient point en Ethiopie & aux Indes, en un mot dans tous les lieux où ils alloient commercer, des marchandises de grand prix. Ce sont des vêtemens fort communs, des draps grossiers, du plomb, du fer, du cuivre (*n*), des fruits, des pots & de petits ouvrages de verrerie de peu de valeur, qui plaisoient sans doute beaucoup à ces Peuples barbares comme ils leur plaisent encore aujourd'hui. Ils échangeoient ces denrées contre de l'or, des parfums, de l'ébene, de l'ivoire, de la canelle, des perles,

(*n*) Pline dit que les Indiens donnoient aux Européens des diamants, des perles, pour du cuivre & du plomb. *Plin. Libr.* 34. c. 17.

des diamants & des esclaves ; car les Alexandrins faisoient aussi la traite des Négres. La Reine Cléopâtre en avoit un grand nombre à son service. Les vaisseaux Egyptiens apportoient encore des Indes une grande quantité d'épices & de drogues pour la Peinture & la Médecine (o).

Athen. Libr. 4.

On peut juger quel profit immense les Egyptiens tiroient d'un pareil Commerce. Si ce même Commerce rapportoit le centuple aux Romains, suivant le témoignage de Pline, que n'avoit-il pas dû produire aux

Plin. Libr. 6. c. 23.

(o) C'est ce que fait assez entendre ce vers de *Marcellus Empiricus*, cité & restitué par Saumaise :

Et quidquid confert Medicis Lagæa cataplu.

Salm. Plin. Exercit. pag. 628.

Lagæa est pris ici pour Alexandrie, comme qui diroit *ville des Lagides*.

Egyptiens qui ajoutoient encore au gain que pouvoit leur procurer une honnête induſtrie, la fraude & la mauvaiſe foi ? C'eſt un reproche que Pline leur fait, pour ainſi-dire, à chaque page. D'ailleurs quand les Romains, après la conquête de l'Egypte, allèrent commercer dans les Indes, ils durent trouver les Peuples de ces contrées un peu mieux inſtruits ſur leurs intérêts que les Egyptiens ne les avoient trouvés d'abord ; par conſéquent ils ne purent faire avec eux auſſi bien leurs affaires que les avoient faites les Commerçans d'Egypte. Quoi qu'il en ſoit, le Commerce répandit en Egypte de ſi grandes richeſſes que la conquête de ce Royaume fit hauſſer à Rome

Paul. Oros. Libr. 6. c. 19. du double le prix des terres, des marchandiſes & de toutes les denrées.

Ce n'étoit pas ſeulement les marchandiſes des Indes qui faiſoient la matière du grand trafic des Egyptiens ; ils trouvoient encore, ſoit dans les productions du pays, ſoit dans l'induſtrie de ſes Habitans, le fonds d'un Commerce très-brillant.

Entre les différentes productions de l'Egypte, celle du bled doit ſans-doute tenir le premier rang. Outre que les débordemens du Nil en rendoient la terre très-fertile (*p*), elle étoit encore cultivée avec beaucoup

(*p*) L'Egypte étoit un pays ſi fécond & ſi délicieux, que Moyſe ne fait point difficulté de la mettre en paralléle avec le Paradis Terreſtre. *Gen. XIII. 10.*

de ſoin & avec une attention toute particulière. Diodore de Sicile nous apprend que les Laboureurs Egyptiens (q) l'emportoient ſur tous ceux des autres Nations, par leur habileté dans l'agriculture; il dit qu'ils s'appliquoient à bien connoître la nature des différens terreins, les tems précis des débordemens du Nil, les ſaiſons les plus propres aux ſemailles & aux moiſſons; enfin qu'ils s'étudioient à trouver de nouvelles méthodes pour améliorer leurs champs & pour rendre les récoltes plus abondan-

Diod. Sic. Libr. 1.

(q) Les Egyptiens étoient auſſi très-habiles dans cette eſpéce d'agriculture, qu'on peut appeller agriculture d'agrément. Athenée nous dit qu'ils avoient l'art de faire venir les fleurs qu'ils vouloient, dans toutes les ſaiſons de l'année. *Athen. Libr.* 5. p. 195.

tes. Aussi réussissoient-ils communément à faire produire à leurs terres le centuple. Le bled d'Egypte étoit de la meilleure qualité. Théophraste, contemporain d'Alexandre, le met au nombre des bleds qui étoient les plus connus & les plus estimés de son tems. Pline loue aussi beaucoup le bled d'Alexandrie; il remarque même qu'on en faisoit du pain très-blanc (*r*).

Plin. Libr. 18. *c.* 10.

Theoph. Hist. Plant. Libr. 8. *c.* 4 & 5.

Libr. 18. *c.* 17.

Il s'en falloit beaucoup que l'Egypte pût consommer tous

(*r*) Dans ce même endroit de Pline, on lit ces mots qui m'ont paru mériter quelqu'attention : *Galliæ & Hispaniæ frumento in potum resoluto..... spumâ ità concretâ pro frumento utuntur.* Il me semble entrevoir dans ce passage, l'usage de se servir de levûre de bierre pour faire fermenter le pain. S'il y avoit *pro fermento*, au lieu de *pro frumento*, alors la chose seroit bien plus claire.

ſes bleds ; elle en vendoit une quantité prodigieuſe aux Etrangers. L'Hiſtoire des enfans de Jacob eſt une preuve authentique que les Egyptiens ſe ſont adonnés de bonne heure à cette eſpéce de Commerce. Ils le cultivoient avec d'autant plus d'ardeur qu'il leur étoit infiniment lucratif. C'eſt pourquoi Athenée ne faiſoit point difficulté de regarder le Nil qui étoit le principe de ce Commerce, comme une des premières ſources des richeſſes de l'Egypte.

Athen. Lib. 5. p. 203.

C'étoit en Egypte que les Grecs venoient ſe fournir de bled dans les tems de famine, ou lorſque le pays qu'ils habitoient ne portoit point de grains. Diodore de Sicile fait mention

Libr. 1.

de ſecours de bled que les Egyptiens fournirent aux Athéniens dans une diſette publique. Longtems avant les Ptolémées, l'Iſle de Zea qui ne produiſoit point de bled, étoit dans l'uſage d'en tirer de l'Egypte autant qu'il lui en falloit pour la ſubſiſtance de ſes Habitans.

Athen. p. 39. Edit. Caſaub.

Dans la ſeconde guerre Punique les Romains ſe trouvant réduits à la plus affreuſe diſette, parceque Annibal avoit ravagé toute l'Italie & détruit les moiſſons, la République envoya des Ambaſſadeurs au Roi d'Egypte pour lui demander des bleds. Si Pline le Panégyriſte eut voulu ſe rappeller le ſouvenir de ce fait, il n'auroit peut-être pas ſi fort déclamé dans ſon

Polyb. Legat. pag. 785. Edit. Caſ.

Panégyrique de Trajan, contre l'Egypte, de ce qu'elle se vantoit de nourrir le Peuple Romain. Tacite ne pensoit pas comme lui, lorsqu'il appelloit l'Egypte le Grenier de l'Italie & le Magazin de l'Annone. Séneque nous fait assez entendre que c'étoit presque une fête dans l'Italie & sur-tout dans la Campanie, lorsqu'il arrivoit d'Alexandrie quelque Flotte chargée de bled. Alors tout le Peuple accouroit sur le rivage pour jouir de cet agréable spectacle. Il nous apprend qu'il fut lui-même témoin de la joie que causa à Pouzzol, où il se trouvoit pour lors, la nouvelle de l'arrivée d'un pareil convoi. Tout le monde se porta sur le Port pour goûter

Panegyr. Traj. n° 31.

Ann. Libr. 2. Hist. Libr. 3.

Senec. Epist. 77 ad Lucilium.

le plaiſir de voir venir de loin les Vaiſſeaux Alexandrins qu'on pouvoit aiſément diſtinguer de ceux des autres Nations, à une petite voile (*s*) qu'ils laiſſoient flotter au haut de leur mât. Tous les autres Vaiſſeaux étoient obligés de baiſſer cette voile, lorſqu'ils approchoient du Promontoire de Caprée; ceux d'Alexandrie avoient ſeuls l'honneur de la porter déployée juſque dans le Port.

Outre leur bled les Egyptiens vendoient encore leurs légumes aux Etrangers. Les lentilles d'Egypte étoient célébres du tems

(*s*) Cette petite voile eſt appellée par Sénéque, *Supparum*. C'étoit, comme il paroît aſſez par le paſſage de cet auteur, une voile qui répondoit à celle que nous appellons *Voile de Perroquet*.

de

de Virgile (*t*), & l'on en faisoit des envois considérables dans les différens pays de l'Afrique (*u*).

Pline remarque que Caïus César, ayant fait construire un Vaisseau d'une grandeur prodigieuse pour transporter d'Egypte l'Obelisque qu'il fit placer dans le Cirque du Vatican, on mit au fond de cale, cent-vingt mille mesures de lentilles pour lui servir de lest. On profita de cette occasion pour transporter cette denrée à Rome, où le Peuple en faisoit une grande consommation. Tous les Marchés de cette Ville en étoient pleins aussi bien que des autres

Plin. Libr. 16. c. 40.

(*t*) *Nec Pelusiacæ curam aspernabere lentis.* Georg. Libr. I.

(*u*) S. Augustin le dit dans son commentaire sur le Pseaume 46.

légumes que l'Egypte produisoit en si grande abondance. Ce qui faisoit dire à Martial :

Niliacum ridebis olus, lanasque sequaces.

Plin. Libr. 19. c. 3.

Le Laserpitium (x) plante précieuse qui croissoit dans la Cy-

(x) Les Botanistes se sont donnés bien de la peine pour deviner ce que pouvoit être cette plante. Les uns ont été d'un avis & les autres d'un autre. Pour moi je ne me charge pas de juger entr'eux, ni de décider le différend. J'avouerai seulement que je me sens une extrême répugnance pour le sentiment de ceux qui prétendent reconnoître dans le *laserpitium*, l'*assa fœtida*. Je ne puis m'imaginer qu'une production si recherchée des Anciens, & à laquelle ils attachoient un si grand prix, soit la drogue la plus détestable qu'il soit possible de trouver dans les boutiques de nos Droguistes, & à laquelle les Allemands ne croyent pas faire injure en la désignant sous le titre si expressif de *stercus diaboli*. Il falloit que les Rois de Perse, & Darius en particulier, eussent d'un bien mauvais goût pour vouloir qu'on assaisonnât, avec de l'extrait d'*assa fœtida*, les mets qui se servoient sur leur table.

rénaïque, se transportoit encore à Rome, parmi les denrées que l'Egypte faisoit passer en Italie. La racine de cette plante, appellée par les Grecs τὸ Σιλφιον, étoit fort estimée & se vendoit très-cher. Elle étoit d'un grand usage dans la médecine, & elle entroit aussi dans l'assaisonnement des viandes préparées pour la table.

Enfin les Egyptiens alloient encore porter leur *Lotus*, non-seulement dans la capitale de l'Empire Romain, mais même jusques dans les Indes (*y*).

(*y*) Au moins, si l'on en croit Bodæus à Stapel. Ce savant Botaniste, dans son commentaire sur l'Histoire des Plantes de Theophraste, veut que, par le μελιλοτον que les Egyptiens, suivant l'auteur du Périple de la mer Rouge, portoient aux Indes, on entende le véritable *lotus* dont il se trouvoit en Egypte une si grande quantité.

Le Lin que produisoit l'Egypte en abondance étoit aussi un objet de Commerce considérable. On voit dans plusieurs des Livres saints que, de toute ancienneté, cette plante faisoit une des principales richesses de ce pays, & que les Habitans la travailloient avec une délicatesse infinie. Il n'y avoit que les Egyptiens & les Peuples de Colchos, qui sçussent employer avec tant d'art cette matière. Aussi Hérodote prétendoit-il tirer delà une preuve pour démontrer que la Colchide étoit une Colonie Egyptienne (z).

Herod. Libr. 2.

(z) Il paroît plus que probable, que ce fut Sésostris qui fonda cette colonie, en revenant de son expédition des Indes. Bochard entreprend de démontrer fort au long ce point d'histoire.

Boch. Phaleg. Libr. 4. cap. 31.

Les Egyptiens faiſoient des toiles de lin d'une ſi grande fineſſe qu'on voyoit à travers, la peau de ceux qui en étoient couverts. Juſtin (*a*) obſerve que Ptolémée-Phyſcon étoit vêtu d'un habillement ſi leger & ſi tranſparent qu'il laiſſoit apper-

Juſtin. Libr. 38. c. 8.

(*a*) Il eſt vrai que Juſtin ne dit pas poſitivement de quelle étoffe Ptolémée-Phyſcon étoit habillé; mais on ſait que le lin étoit l'habillement ordinaire des Rois & des Prêtres en Egypte. D'ailleurs de quelle autre matiere pouvoient être faits des habits auſſi clairs qu'étoient ceux de Phyſcon, au rapport de Juſtin, à moins qu'on aime mieux dire que ces habits étoient d'étoffe de ſoie; ce qui ne ſeroit pas après tout hors de vraiſemblance. Le commerce des Egyptiens aux Indes pouvoit bien avoir apporté déjà la ſoie en Egypte. L'on peut voir dans Sénéque, un paſſage où ce Philoſophe s'echauffe beaucoup contre les Dames Romaines qui ne rougiſſoient pas de porter des vêtemens de ſoie, avec leſquels elles n'étoient gueres mieux couvertes que Ptolomée-Phyſcon ne l'étoit avec les ſiens.

Senec. Libr. 7. de Benef. Plin. dit la même choſe, Libr. 6. c. 17.

cevoir toute la difformité de ſon corps.

On s'étoit auſſi ſervi anciennement de lin d'Egypte pour faire des Cuiraſſes. Les Voyageurs alloient voir par curioſité à Rhodes dans le Temple de Minerve celle qui avoit appartenu autrefois à Amaſis, Roi d'Egypte. Chaque brin étoit formé de 365 fils. C'eſt ce qu'aſſuroit, du tems de Pline, le Conſul Mucianus. Ce Romain diſoit en avoir fait l'expérience ſur le peu qui reſtoit encore de cette antique Cuiraſſe qui étoit preſque détruite, tant il s'étoit trouvé de curieux qui avoient voulu faire la même épreuve. Cet uſage de faire des Cuiraſſes de lin avoit paſſé des Egyptiens chez les

Plin. Libr. 19. c. 1.

Cornel. Nepos.

Etrangers. On rapporte que Iphicrates célébre Général des Athéniens en avoit fait donner de pareilles à ses Soldats. Le Poëte Alcée (*b*) se vantoit aussi d'avoir chez lui une provision de Cuirasses de lin (*c*).

Athen. Lib. 14. p. 627.

Le lin de l'Egypte s'employoit à faire d'excellents filets pour la chasses des Sangliers & des bêtes fauves. Il y avoit de ces filets qui étoient tissus avec tant d'art qu'ils pouvoient aisément passer

(*b*) C'étoit sans doute Alcée de Mytilene. En effet nous voyons que ce Poëte aimoit le métier des armes, & qu'il étoit guerrier, autant que pouvoit l'être un Poëte de profession ; car dans une action il prit honteusement la fuite, comme Horace fit, depuis lui, en pareille circonstance.

(*c*) Ces cuirasses étoient apparemment des piqûres semblables à nos corps ou corsets de femmes.

par l'anneau d'une bague, quoique les cordelettes dont ils étoient composés fussent formées de l'assemblage de 150 fils.

Plin. Libr. 19. c. 1.

Mais une utilité beaucoup plus considérable qu'on retiroit du lin de l'Egypte, étoit l'avantage d'en pouvoir faire des voiles de navires d'une bonté sans égale. Hermippe dans Athenée loue beaucoup les voiles qui se fabriquoient en Egypte. Les Vaisseaux qui en portoient, passoient pour être meilleurs voiliers que les autres. Aussi Pline rapporte-t-il, comme une espéce de phénomene qu'il paroît attribuer à l'excellence des voiles faites avec le lin de l'Egypte, que le Préfet Galerius fût allé du détroit de Sicile à Alexan-

drie en sept jours, Babilius en six, & enfin que Valérius-Marianus eût fait la route de Pouzzol à Alexandrie en neuf jours par un vent fort foible. De si grands avantages faisoient rechercher aux Etrangers le lin de l'Egypte avec empressement. Aussi les Egyptiens en sçavoient-ils profiter pour le vendre excessivement cher. Le Commerce de cette marchandise étoit si lucratif pour eux, que Pline l'appelle *celeberrimum lini commercium.*

Plin. Libr. 19. in Proemio.

De tous les Etrangers avec qui les Egyptiens faisoient le Commerce, il n'en étoit point sans contredit qui leur procurassent un plus grand débit de lin que les Romains. Filer du lin

étoit à Rome l'amusement favori des dames ; les hommes même ne dédaignoient pas de faire de ce travail leur occupation : *Linumque nere & viris decorum est.*

Plin. Libr. 19. c. 1.

Ce goût pour le lin d'Egypte dura long-tems chez les Romains, comme on en peut juger par la réponse que l'Empereur Gallien fit à ceux qui vinrent lui annoncer, tout allarmés, que l'Egypte s'étoit révoltée. Quoi! répondit froidement ce Prince, *ne saurions nous donc nous passer du lin de l'Egypte?*

Les Egyptiens trouvoient encore dans le Papyrus un fonds de richesses considérable. Cette plante avoit un grand nombre d'utilités dont on peut voir le détail dans une curieuse disserta-

tion de M. le Comte de Caylus, qui se trouve dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Mais l'avantage le plus universel & en même-tems le plus utile qu'on en retiroit, étoit d'y trouver une matière très-propre pour écrire. C'étoit principalement pour ce dernier usage que les Etrangers recherchoient le papier d'Egypte. Il paroît que cette branche de Commerce étoit établie dans ce pays avant même que les Lagides vinssent y regner, puisqu'on voit le second de ces Princes interdire à ses Sujets le transport du Papyrus hors de son Royaume. Ptolémée-Philadelphe avoit un double motif en portant cette loi.

Mém. de l'Acad. B. L. t. 26. p. 267.

Son premier motif étoit de se

conſerver une quantité de papier toujours ſuffiſante pour entretenir cette multitude de Copiſtes employés à tranſcrire les livres de toutes eſpèces qu'il faiſoit chercher dans les différentes contrées de la terre, afin d'orner enſuite de ces copies la fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie, lorſqu'il ne pouvoit pas conſerver les Originaux.

En ſecond lieu Ptolémée s'étoit propoſé, en défendant de faire paſſer le Papyrus chez l'Etranger, d'ôter au Roi de Pergame le moyen de réuſſir dans le deſſein que ce Prince avoit conçu d'établir, dans la Capitale de ſes Etats, une riche Bibliothéque ſur le modèle de celle d'Alexandrie, ou au moins de

le gêner beaucoup dans l'exécution de ce projet. Le Roi de Pergame trouva heureusement le secret de suppléer avec avantage au défaut du papier d'Egypte. Il fit perfectionner (*d*) le parchemin dont l'usage devint

(*d*) Je ne dis pas avec Varron qu'il inventa le parchemin, puisqu'il est démontré, comme le remarque M. le Comte de Caylus, par le témoignage des Auteurs anciens, que l'on connoissoit long-tems auparavant, l'usage d'écrire sur des peaux de bêtes préparées. Le Roi de Pergame n'a donc fait que donner à cette matiere une façon plus parfaite qui mit en réputation les peaux travaillées à Pergame ; ce qui fit donner ensuite à ces peaux le nom de *Pergamena charta*, papier de Pergame, d'où est venu notre mot françois Parchemin. *Undè & Pergamenarum nomen adhunc usquè diem, tradente sibi invicem posteritate, servatum est*, dit. S. Jerôme, (*Epistol. Selectæ Edit. Canisii, Paris.* 1613. *t. I. Libr.* 1. *Ep.* 37). On voit dans ce même endroit de S. Jerôme, que de son tems l'Egypte faisoit encore le commerce du *papyrus*, & qu'on ne se servoit du parchemin pour écrire, qu'à son défaut.

depuis plus commun qu'il ne l'a-
voit jamais été. Cependant cette
amelioration du parchemin ne
fut pas capable de faire perdre au
Papyrus sa réputation. Le com-
merce de cette plante se conti-
nua toujours avec succès, après
que la défense du Roi d'Egypte
eut été révoquée ; il dût même
se renouveller avec plus de viva-
cité, lorsqu'on eut trouvé à Ro-
me l'art de donner au papier une
préparation nouvelle & plus re-
cherchée que celle qu'il recevoit
d'abord en Egypte. Ce fut sans
doute l'ardeur avec laquelle les
Romains venoient chercher le
Papyrus d'Egypte, qui engagea
par la suite les habitans de ce
pays à n'en laisser croître la
meilleure espèce que dans un

très-petit nombre de cantons. Leur intention étoit de rendre par cet artifice, le Papyrus moins commun ; & de profiter de sa rareté pour y mettre le prix qu'ils voudroient. Strabon remarque que les Egyptiens imitoient en cela la ruse des Juifs qui par un pareil motif usoient du même stratagême par rapport à leurs Palmiers & à leur Baume. Ce rafinement de monopole fait voir combien les Egyptiens étoient ingénieux à imaginer toutes sortes de moyens pour s'enrichir par la voie du Commerce. Au reste cet ancien Peuple semble avoir trouvé dans la conduite des Modernes, l'apologie d'un procédé, qui, tout bien considéré, paroît si contrai-

Strab. Libr. 17. p. 799 & 800.

re au droit naturel. On se rappelle sans-doute ici que les Hollandois, pour s'attribuer le Commerce exclusif des épiceries & en particulier du girofle & de la canelle, en ont détruit les plantations dans différens endroits aux Indes.

L'Egypte produisoit aussi d'excellens vins dont il se faisoit un grand débit chez l'Etranger (*e*). Les bords du Nil étoient plantés de vignes qui portoient du fruit en abondance & d'un goût exquis. Athénée est entré

(*e*) L'Egypte ne fut pas toujours si abondante en vin; les anciens habitans, pour suppléer à son défaut ou à sa rareté, avoient inventé une boisson faite avec de l'eau & de l'orge fermenté; ce qui revient à notre bierre. C'est Hérodote qui nous l'apprend, *Libr.* 2. Athenée dit aussi la même chose, *Libr.* 1. *p.* 33 & 34. *Edit. Cas. Voy. aussi Pline, Libr.* 14. *c.* 22, *& Diodore de Sicile.*

dans

dans des détails très-circonſtanciés ſur cette matière. Il parcourt les meilleurs vins de l'Egypte, apprécie le mérite & la qualité de chacun d'eux. Parmi ceux qui ont attiré ſon attention on remarque le vin de Marea qui venoit dans le voiſinage du Lac Maréotique proche d'Aléxandrie. Strabon nous apprend que ce vin étoit de garde & par conſéquent propre à être tranſporté au loin. Les Romains en faiſoient tant de cas qu'ils avoient tranſplanté dans leur pays la vigne qui le produiſoit. C'eſt Virgile qui nous l'apprend dans le ſecond livre de ſes Géorgiques. C'étoit de ce vin de Marea dont Horace prétend que la voluptueuſe Cléopâtre faiſoit

Strab. Libr. 17. p. 799.

Horat. Libr. 1. Ode 31, aliàs 37.

de fréquens excès. Quelque délicieux que fut ce vin il le cédoit encore à celui de Tœnia; mais il n'y en avoit aucun qui l'emportât sur celui qu'on recueilloit dans les environs d'Anthylla; cette Ville étoit peu éloignée d'Alexandrie. Enfin il se trouvoit en Egypte différentes espéces de vin à qui la Médecine attribuoit des vertus particulières pour certaines maladies; ce qui ne devoit pas peu contribuer à en procurer le débit dans les pays étrangers.

Ath. Libr. 1. p. 33 & 34.

L'Egypte tiroit encore un assez grand profit du miel dont elle faisoit une abondante récolte. Cette région presque toujours émaillée de fleurs étoit un séjour très-agréable pour *les*

Abeilles ; auſſi les rivages du Nil étoient-ils peuplés d'une multitude de ces utiles inſectes. Favorin prétend que ceux qui recueilloient le miel ſur les bords de ce fleuve, avoient ſoin de ſe pourvoir de *Crocus* pour ſe garantir des attaques des Crocodiles, ſe perſuadants qu'il y avoit dans le ſafran une certaine vertu ſecrette contre ces animaux (*f*).

On ſçait la grande conſommation que les Anciens faiſoient du miel. Ils l'employoient non-

(*f*) Favorin fait même dériver de-là l'étymologie du mot crocodile. Κροκοδειλος παρα τὸ δειλος ἢ τὸ κροκος γινεται ; c'est-à-dire, le mot crocodile vient des deux mots Grecs δειλος, *craignant*, & κροκος, le *crocus* ou *ſaffran* ; de ſorte que crocodile ſignifie, ſuivant la force du mot, un animal qui craint le ſaffran. Bodæus à Stapel, révoque en doute cette vertu du ſaffran. *Voy. Bodæi* à Stapel *notæ in cap.* 6. *Libr.* 6. *Theoph. Hiſt. Plant.*

seulement dans toutes les choses où nous faisons entrer le sucre qu'ils ne connoissoient (g) peut-être pas ; mais ils le faisoient encore servir à un grand nombre d'autres usages. Les curieux, par exemple, & les amateurs de l'Histoire Naturelle s'en servoient comme nous usons de l'esprit-de-vin, pour conserver les animaux rares qu'on leur envoyoit des pays étrangers & ceux

(g) On ne peut gueres disconvenir que les Anciens n'ayent connu les cannes d'où se tire le sucre. Suivant Saumaise, les Peuples des régions où croissent ces roseaux, sçavoient en exprimer une liqueur mielleuse qui leur servoit de boisson ; & c'est dans ce sens que Lucain a dit :

Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine succos.

Mais ce Critique prétend que les Anciens ignoroient l'art de réduire cette liqueur, par la cuisson, en un sel blanc, tel que nous l'avons.

Salm. Plin. Exerc. pag. 1018-1023.

que la Nature avoit rendus dignes d'attention par quelque singularité remarquable.

Plin. Hist. Nat. Libr. 7. c. 3.

Si la basse Egypte étoit fertile en végétaux, la haute n'étoit pas moins riche en productions minérales. On y trouvoit des pierres précieuses de différentes espéces, telles que des Ametystes, des Bérils, des Agates. Ce pays possédoit des Mines très-abondantes d'Emeraudes. Pline remarque que cette pierre y étoit d'une dureté si excessive qu'à peine l'outil de l'Ouvrier pouvoit l'entamer. On sçait que l'Egypte produisoit des Marbres de toutes les sortes & de toutes les couleurs, qui étoient très-recherchés des Romains, sur-tout depuis que le luxe ne

Plin. Libr. 37.

Olympiodorus apud Photii Bibliothec. col. 195 & 194.

Plin. Libr. 37. c. 5.

Plin. Libr. 36. c. 7.

Senec. Epist. 86.

permit plus de bâtir à Rome autrement qu'en Marbre.

Le Marbre se travailloit avec beaucoup d'élégance & d'industrie à Alexandrie. C'étoit sans-doute les Egyptiens qui avoient imaginé d'aller chercher en Ethiopie & même jusques dans les Indes, une espéce de sable ou de grais qui étoit très-propre pour donner au marbre un beau poli & dont les Ouvriers se servoient aussi pour le scier; car il est à remarquer que les Anciens faisoient pour couper le marbre précisément la même manœuvre que nous voyons encore faire tous les jours à nos Marbriers. Ils traçoient avec une scie sans dents un sillon sur le bloc qu'ils vouloient diviser; ils

Plin. Libr. 36. c. 6.

versoient ensuite de tems en tems dans ce sillon du sable dont le frottement occasionné par le jeu de la lame de fer, venoit insensiblement à bout de couper la pierre (*h*).

Parmi les différentes espéces de Marbre dont l'Egypte étoit fournie en abondance, on peut remarquer ici l'albâtre, comme faisant un objet particulier de Commerce, parceque les Egyptiens en fabriquoient de très-beaux vases (*i*) qui avoient la

Plin. Libr. 36. c. 8.

(*h*) Pline explique très-clairement toute cette opération, en ces termes: *Sed quisquis primùm invenit secare (marmora) luxuriamque dividere, importuni ingenii fuit. Arenâ hoc fit, & ferro videtur fieri, serrâ in prætenui lineâ premente arenas, versandoque tractu ipso secante.* Plin. Libr. 36. c. 6.

(*i*) C'est faute d'avoir été instruits de ce fait que quelques commentateurs ont paru embarassés pour entendre l'[illegible]

réputation de conserver dans leur état naturel les parfums les plus précieux. Ces vases s'envoyoient dans les pays étrangers. Le Porphire étoit encore une autre espéce de marbre (*k*) qui

---

dont il est fait mention dans l'Evangile, au sujet de l'onction que la Magdelaine fit sur la tête & les pieds du Sauveur. Cet αλαβαστρον n'étoit autre chose que le vase dans lequel étoit contenu le précieux parfum dont cette pieuse femme se servit en cette occasion ; soit que ce vase fut fait véritablement d'albâtre, soit qu'il fut de toute autre matière. Car Saumaise remarque que l'usage s'établit dans la suite d'appeller *Albâtre*, tout vase qui étoit employé à contenir des parfums de quelque matière qu'il fut composé. Son sentiment me paroît confirmé par un passage que je trouve dans la 15[e] Idille de Théocrite où ce Poëte fait la description d'une fête pompeuse célébrée en l'honneur d'Adonis par Arsinoë, femme de Ptolémée-Philadelphe. L'Auteur y parle d'Albâtres d'or pleins d'un parfum de Syrie,

Salmas. Plin. Exercit. t. 1. pag. 558 & 559.

. . . . Συριω δε μυρω χρυσει' αλαβαστρα,

(*k*) J'appelle le Porphyre *Marbre*, pour m'exprimer comme le vulgaire. Car à parler exactement le Porphyre ne devroit

ſe rençontroit abondamment en Egypte, & dont on faiſoit par-tout beaucoup de cas. Quoique les carrières de la Thébaïde où ſe trouvoit communément cette pierre, euſſent été fouillées de bonne-heure par les Egyptiens, elles en étoient encore très-remplies du tems d'Euſebe de Céſarée. Cet Ecrivain nous apprend qu'on condamnoit alors les Chrétiens à travailler dans ces carrières.

Euſeb. Lib. de Martyribus Palæſtinæ, c. 8.

La pierre d'Aiman dont les Anciens faiſoient un objet de curioſité & qu'ils recherchoient

pas être mis au nombre des marbres; puiſqu'il n'a aucun des caractères qui ſont propres à cette eſpéce de pierre. Le marbre ſe réduit en chaux au feu & ſe diſſout par les acides; le Porphyre au contraire eſt une matière vitrifiable & qui ne craint point l'action des acides.

qui contenoit une grande quantité de ce sel. C'étoit au nitre du Nil que les Egyptiens attribuoient la propriété qu'avoient les débordemens de ce Fleuve de rendre leurs terres si fécondes (*m*).

Enfin il n'y avoit pas jusqu'au sable du Nil dans lequel les Egyptiens ne trouvassent, pour

---

(*m*) Ce n'étoit pas seulement les terres que l'eau du Nil rendoit fertiles; elle avoit encore, si l'on en croit Pline, la vertu de rendre les femmes fécondes. C'étoit, peut-être, pour cette raison que Ptolémée-Philadelphe avoit soin d'envoyer à sa fille Bérénice qu'il avoit mariée à Antiochus Roi de Syrie, de l'eau du Nil, pour qu'elle n'en bût point d'autre. Quoi qu'il en soit de la vertu de cette eau par rapport à la fécondité des femmes, il est certain qu'elles étoient très-fécondes en Egypte. Il n'étoit pas rare d'y voir des meres porter dans leur sein plusieurs enfans à la fois; & il s'en est trouvé qui en ont mis au monde, jusqu'à sept d'une seule couche.

Plin. Libr. 7. c. 3.

Solinus à Salmasio emendat. c. 1. t. 1. pag. 5.

Athen. Libr. 2. p. 45.

ainsi-dire, une matière de Commerce. Ils vendoient ce sable aux Romains pour l'usage des Athlêtes qui avoient coutume de s'en frotter le corps. On en chargeoit des Vaisseaux qui l'alloient porter à Rome. Suetone rapporte que sous Néron, le Peuple fut indigné de voir arriver un Bâtiment d'Alexandrie dont la charge ne consistoit qu'en sable du Nil pour le service des Lutteurs de la Cour de l'Empereur, tandis que la Ville manquoit de bled & étoit dans une disette affreuse. Au reste cet emploi du sable du Nil n'étoit pas une chose nouvelle; Pline nous apprend qu'on en faisoit des envois à Léonnatus, Crater & Méleagre, Commandans des

Sueton, in Nerone. c. 45.

Plin. Libr. 35. c. 13.

Troupes d'Alexandre le Grand.

Pour les bestiaux, je ne vois pas qu'ils ayent jamais fait un grand objet de Commerce chez les Egyptiens. Le respect que ce Peuple avoit pour les animaux à la plupart desquels il accordoit les honneurs divins, ne lui permettoit pas sans-doute de les mettre en vente. Cependant ils nourrissoient de grands troupeaux de Moutons, mais c'étoit uniquement pour en avoir la laine; car ils n'en faisoient pas leur nourriture, à l'exception de ceux de Lycopolis qui en mangeoient pour imiter le Loup dont ils avoient fait leur Divinité.

Plutarch.

Si les Egyptiens, se faisoient un scrupule, comme il y a lieu de le penser, de vendre les ani-

maux; il est certain qu'ils ne s'en faisoient aucun de vendre des hommes. Le Commerce des Esclaves y étoit commun & très-florissant. Les grands Seigneurs & les gens riches chez les Romains étoient fort curieux d'avoir au nombre de leurs domestiques de jeunes enfans élevés à Alexandrie, dont ils faisoient leur amusement. Ils les aimoient sur-tout à cause de leur babil & de leurs saillies ingénieuses (*n*).

A l'excellence & à l'abondance des matières premières que

(n) C'est ce qui est prouvé par les vers suivans de Stace :

Non ego mercatus Pharia de puppe loquaces
Delicias, doctum ve sui convicia Nili
Infantem, linguâque simul, salibusque protervum
Dilexi. . . . .

Papin. Statii Sylvarum. Libr. 5. Sylva. 5.

produiſoit l'Egypte, il faut encore ajouter l'induſtrie de ſes Habitans. En général les Egyptiens paſſoient pour les plus adroits & les plus entendus de tous les hommes dans toute ſorte d'arts. Il y en avoit une raiſon bien naturelle. Il étoit défendu aux enfants, chez cet ancien Peuple, de quitter, ſans une permiſſion particulière, la profeſſion de leurs parens. Or on ſent aiſément combien une pareille loi devoit être favorable aux progrès des arts. Des enfants deſtinés dès leur naiſſance à exercer le métier de leur pere, prenoient, pour ainſi-dire, ſes leçons dès le berceau, & ſe formoient preſque ſans peine à l'eſpéce de travail qui devoit faire

leur

leur occupation pendant toute leur vie. D'un autre côté, un pere qui ſentoit qu'il ne reſtoit à ſes enfants d'autres reſſources pour faire fortune, & même pour ſubſiſter, que le talent de ſa profeſſion, ne négligeoit rien pour les inſtruire le plus parfaitement qu'il lui étoit poſſible, & pour leur apprendre tous les ſecrets de ſon art. De-là il arrivoit qu'il ſe trouvoit toujours un nombre ſuffiſant de Cultivateurs expérimentés pour les Terres, & d'Ouvriers habiles pour les Manufactures. Auſſi eſt-ce une vérité d'expérience que tous les arts utiles de même que ceux de luxe & de pur agrément étoient cultivés en Egypte avec un ſuccès dont on ne trouve preſque point d'exem-

Theocr. Idyll. 17.
Silius. Italic. Libr. 3.

ple ailleurs. Il n'y avoit point de Ville qui n'eut sa Manufacture & son espèce de Commerce particulier. C'est ainsi, par exemple, que la ville de Panople étoit renommée pour ses Fabriques de Lin; celle de Peluse pour ses Toiles; Arsinoë pour ses Etoffes & ses Draps dont on faisoit des vêtemens à l'usage des nations de l'Éthiopie & des Indes, chez lesquelles les Egyptiens alloient Commercer. Mendès se distinguoit aussi par l'excellence de ses Parfums & de ses Pommades. Cette Ville faisoit des envois de cet objet de luxe, dans la Grece, en Italie & dans les autres pays étrangers. Naucratis étoit célébre pour ses poteries de terre. Elles y étoient travaillées avec

Perypl. Erythr.

Plin. Libr. 13. c. 1.

beaucoup d'art & les Ouvriers qui composoient une assez grande partie des Habitans de cette Ville, sçavoient leur donner un vernis qui les faisoit ressembler à de l'argent. On vantoit encore & l'on achetoit fort cher, une espèce de vases de terre qui se fabriquoient à *Coptos*. Ces vases répandoient une odeur (*o*) très-gracieuse, produite par certains aromates, avec lesquels on pêtrissoit la terre dont ils étoient formés. Il y avoit aussi à Dios-

Athen. Lib. XI. p. 480.

Athen. Lib. XI. p. 464.

(*o*) Dalechamps célébre Médecin François du 16[e] siécle, fait sur cet endroit d'Athenée l'observation suivante. « On » nous apporte, dit-il, du Portugal de pe» tits vases de terre rouge, très-odorifé» rans. Les Portugais ont autant de plai» sir a boire de l'eau dans ces vases que » s'ils buvoient du vin dans d'autres. On » prétend, ajoute-t-il, qu'on mêle des » odeurs dans la terre dont ils sont faits ».

polis une fabrique fameuſe de vaſes de verre, dont on faiſoit, du temps de l'auteur du Periple de la mer Rouge, des pacotilles qu'on envoyoit ſur les côtes de l'Ethiopie & dans les Indes. En un mot, on ne finiroit point, ſi l'on vouloit nombrer en détail toutes les Villes qui ſe diſtinguoient par leur Commerce ou par quelque fabrique particuliere (*). Après ce qu'on a dit en général du grand Commerce qui ſe faiſoit en Egypte, il eſt aiſé de concevoir, ſans qu'il me ſoit néceſſaire d'inſiſter davantage ſur cet article, que chaque Ville ne pouvoit manquer de contribuer pour ſa part, à ce

(*) *Voyez la Note* VIII. *à la fin.*

Commerce, sur-tout si l'on veut bien faire attention à l'heureuse facilité qu'avoient les Fabricans de se défaire de leurs ouvrages, & les Commerçans de leurs marchandises, dans quelque canton de l'Egypte qu'ils habitassent. En effet, les canaux du Nil dont ce beau pays (p) étoit coupé dans presque tous les sens, devoient naturellement produire par rapport au Commerce, le même effet que de semblables canaux

(p) Ceci qui est incontestablement vrai pour la partie de l'Egypte appellée la *Basse Egypte* ou le *Delta*, ne l'est pas moins avec quelque différence cependant, pour la partie supérieure de l'Egypte. En effet tous les auciens Auteurs comme Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon & Pline font mention de différens canaux qui partoient du Nil & alloient aboutir à certaines Villes principales entre celles qui étoient situées au-dessus de Memphis.

produisent aujourd'hui en Hollande; c'est-à-dire faire de toutes les Villes de l'Égypte autant de places de Commerce, en leur fournissant le moyen d'entretenir entr'elles & la Capitale une correspondance (q) aussi prompte que commode, & en leur facilitant le transport de leurs denrées, tant dans l'intérieur du Royaume, que dans les pays Etrangers. Ainsi l'on ne devoit pas voir en Egypte, comme parmi nous, des Villes & des Provinces entiéres, obligées, parcequ'elles manquent de débouchés,

(q) Sénéque remarque l'avantage que les Egyptiens trouvoient dans les canaux du Nil, pour la commodité du Commerce intérieur. *Nullum in Mediterraneis* (dit cet Auteur) *nisi per navigia commercium est. Senec. Nat. Quæst. Libr.* 4. c. 2.

de renoncer à toute eſpèce de Commerce, & de ſubſiſter même quelquefois aſſez pauvrement au milieu des richeſſes de la nature, faute de pouvoir faire de ces richeſſes des objets de trafic.

Les canaux du Nil apportoient donc les marchandiſes & les denrées des autres Villes de l'Egypte à Alexandrie qui étoit le centre de tout le Commerce, comme elle étoit celui de tous les arts & de tous les talents. Cette Capitale que Strabon appelle à juſte titre μέγιστον ἐμπόριον τῆς οἰκουμένης, *maximum totius orbis emporium*, réuniſſoit toutes les eſpèces de Commerce, & raſſembloit dans ſon enceinte les diverſes ſortes de Manufactures qui ſe

Strab. Libr. 17. p. 799.

trouvoient répandues dans les différentes Villes du Royaume.

Entre les divers établissemens de cette nature qui se voyoient à Alexandrie, on admiroit la Manufacture Royale de Lin dont j'ai parlé ailleurs. Il en étoit encore une autre qui n'attiroit pas moins l'attention des Etrangers, c'étoit celle des superbes Tapisseries qui se fabriquoient dans cette Ville célébre. Les Alexandrins étoient très-habiles dans cette espèce de travail. Ils avoient trouvé le moyen de tisser les tapisseries sans se servir de l'éguille, comme nous le voyons pratiquer dans nos fabriques de Haute-Lisse. Aussi les tapisseries d'Egypte l'emportoient-elles sur celles de Baby-

Plin. Libr. 8. c. 48.

Mart. Libr. 4. Epigr. 148.

lone qui étoient pourtant très-estimées.

Les Egyptiens trouvoient dans leur pays toutes les matiéres nécessaires pour ces sortes d'ouvrages. Ils avoient des laines en abondance & de la meilleure qualité, à qui ils sçavoient donner les plus belles couleurs. Car ce peuple excelloit dans l'art de la teinture ; c'est le témoignage que lui rendent les anciens Auteurs. Les Egyptiens avoient le secret de colorer le verre, & de faire prendre au cristal & aux pierres communes les couleurs qu'ils vouloient, au point même de tromper l'œil le plus attentif qui souvent s'imaginoit voir des pierres fines.

Plin. Libr. 8. c. 48.

Plin. Libr. 37. c. 9.

Pour achever de se convaincre

jusqu'où les Egyptiens portoient leur habileté dans l'art de la teinture, il suffit de jetter les yeux sur un passage de Pline, dans lequel cet excellent Naturaliste expose la manière ingénieuse dont ce peuple industrieux s'y prenoit pour teindre des toiles d'un goût admirable. Je me flatte d'y faire voir assez clairement que ces toiles peintes ne différoient presque pas de nos Indiennes.

Ce passage m'a paru trop intéressant pour ne pas mériter une attention toute particulière. J'espere qu'on ne me sçaura pas mauvais gré de l'avoir développé ici avec quelque étendue. Voici donc comme on peut, à ce que je crois, l'interprêter.

On commençoit par frotter long-tems les toiles qu'on se proposoit de peindre. Ce prélude les disposoit, à s'imbiber plus aisément des liqueurs qui servoient à cette opération. On traçoit ensuite avec certaines drogues les dessins qu'on vouloit représenter. Ces drogues ne laissoient après elles sur la toile aucune impression de couleurs; mais elles avoient la propriété de saisir fortement celles qu'on faisoit passer dessus. La piece de toile étant ainsi préparée, les Ouvriers la plongeoient dans une chaudiére remplie d'une teinture bouillante. Ils la retiroient quelques instans après, & alors elle paroissoit peinte de diverses couleurs. C'est une chose

tout à fait admirable, ajoute Pline (r), de voir que cette teinture qui eſt unique dans la cuve, ſe trouve tout-à-coup changée en pluſieurs couleurs ſur la toile, par la vertu & ſuivant la qualité des différentes drogues dont cette toile a d'abord été imbibée.

On conçoit à peu près comment une pareille métamorphoſe pouvoit s'opérer. Perſonne

(r) Le paſſage de Pline eſt conçu en ces termes : « *Pingunt & veſtes in Ægypto* » *inter pauca mirabili genere, candida vela* » *poſtquàm attrivêre illinentes non coloribus,* » *ſed colorem ſorbentibus medicamentis. Hoc* » *cùm fecere non apparet in velis; ſed in cortinam pigmenti ferventis merſa, poſt momentum extrahuntur picta : mirumque, cum* » *ſit unus in cortinâ color, ex illo alius atque* » *alius fit in veſte, accipientis medicamenti* » *qualitate mutatus. Nec poſteà ablui poteſt : ita cortina non dubiè confuſura colores,* » *ſi pictos acciperet, digerit ex uno, pingitque dùm coquit. Et aduſtæ veſtes firmiores* » *fiunt, quam ſi non urerentur* ».

Libr. 35. Cap. XI.

n'ignore que la couleur bleue tirée des végétaux se change en vert par les alkalis fixes, & que les acides la rendent rouge. Ainsi une toile sur laquelle on auroit dessiné des figures avec ces deux différents mordans, & qu'on plongeroit ensuite dans une teinture bleue, en sortiroit ornée de trois couleurs. Le fonds seroit bleu, les figures dessinées avec les alkalis seroient vertes, & celles qui seroient tracées avec l'acide paroîtroient rouges. Je ne prétends pas assurer que ce procédé soit précisément le même que celui des Egyptiens, je ne le cite que comme un exemple qui peut aider à imaginer de quelle maniére ils pouvoient s'y prendre. C'étoit peut-être là le fonds de

leur méthode qui d'ailleurs devoit être beaucoup plus parfaite. Car une toile peinte de la façon qu'on vient de dire, auroit bien de la peine à conserver longtems ses couleurs, au lieu que Pline assure que les toiles peintes des Egyptiens pouvoient se blanchir impunément, sans que l'eau leur causât la moindre altération. Les Egyptiens avoient sans doute, le secret de rendre leurs couleurs plus tenaces. On sçait combien ils étoient habiles dans la Chymie, cette Science féconde à laquelle les arts, & en particulier celui des toiles peintes, sont si fort redevables. Quoiqu'il en soit, on apperçoit dans la maniére de peindre les toiles, usitée par les anciens Habitans de l'Egypte,

des traces très-ſenſibles de ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans les Indes, & même parmi nous, pour la fabrique des Indiennes. Il y auroit aſſez de vraiſemblance à ſuppoſer que les Egyptiens avoient appris des peuples des Indes à faire des toiles peintes. Ils s'y ſeront portés d'autant plus volontiers qu'il ſe trafiquoit chez eux des toiles de cotton, & que cette matiére croiſſoit preſque dans leur pays. « Il pouſſe, dit Pline, dans cette » partie de la haute Egypte qui » s'avance vers l'Arabie, un petit » arbriſſeau dont le fruit reſſem- » ble à une noiſette (*nucis bar-* » *batæ*); cette coque renferme » une eſpece de duvet qui ſe » file. On en fait une toile d'une

Plin. Libr. 19. c. 1.

» blancheur éclatante, & l'on ne
» peut rien ſentir de plus doux
» au toucher. Auſſi les Prêtres
» Egyptiens aiment-ils fort à s'en
» habiller ».

Il n'eſt pas poſſible de s'empê-
cher de reconnoître à ces traits
notre cotton, & tout nous en-
gage à croire que c'étoit vérita-
blement de cette matiére qu'é-
toient tiſſues les toiles peintes des
Egyptiens.

Premierement, ces ſortes de
toiles ſont plus propres à cet
uſage que toute autre, parce
qu'elles ſe pénétrent plus aiſé-
ment & plus profondément des
teintures dont on les abreuve. En
ſecond lieu, Pline ſe ſert d'une
expreſſion qui le donne aſſez à
entendre. Il dit que les Egyptiens
employoient

employoient des *toiles blanches* pour les peindre, *candida vela.*

Je ſçais que la toile de Lin, ſur-tout quand elle eſt fine comme celle qui ſe travailloit en Egypte, eſt auſſi très-blanche; mais elle ne l'eſt pas naturellement, elle ne devient telle qu'après un grand nombre de lavages & de manipulations. D'ailleurs il n'y a pas d'apparence que les Egyptiens ſe fuſſent attachés à choiſir parmi leurs toiles de Lin les plus blanches, en un mot celles qui n'auroient eu cette qualité qu'après leur avoir couté beaucoup de peine, pour la leur faire perdre enſuite dans une teinture. Il faut donc convenir que l'auteur a eu intention, en ſe ſervant des mots qu'on vient

de citer, de désigner une toile blanche par sa nature, & qui se distinguoit par-là de toute autre, comme est celle de coton qui ne doit son éclat à aucun travail de la part de l'Ouvrier, ou au moins qui n'exige pas autant de peine que la toile de Lin, pour parvenir à un état de blancheur parfaite. . . ,

On a vu dans le cours de cet Ecrit, les Egyptiens gouvernés par des Princes dont plusieurs se sont montrés excessivement passionnés pour l'avancement du Commerce & de la Navigation, & toujours avides de nouvelles découvertes. On les a vus parcourir, d'un côté, la mer Méditerranée dans tous les sens, s'avancer jusqu'au détroit de Cadix

s'enfoncer dans les Palus Méotides; de l'autre, visiter le Golphe Arabique & le sein Persique; descendre vers le midi, le long des côtes Orientales de l'Afrique, jusqu'à l'Isle de Madagascar; longer tout le rivage de l'Océan Oriental; aborder aux embouchures de l'Indus; reconnoître les côtes de Malabar & de Coromandel; fréquenter l'Isle de Taprobane; remonter le Gange & pousser leur navigation jusqu'à Palybothra la Capitale des Indes. Après cela refusera-t-on de les reconnoître pour les plus grands Commerçans & les plus grands Navigateurs qui ayent jamais été? Fera-t-on difficulté d'avouer que les Egyptiens ne l'ont point cedé par leur indus-

trie dans le Commerce & la Navigation aux Phéniciens. S'il se trouvoit quelqu'un qui balançât encore à faire cet aveu, il ne me reste plus qu'à le renvoyer au témoignage de Joseph. Cet Historien si instruit ne craint point de mettre les Egyptiens à côté des Phéniciens, quand il s'agit de Commerce. « Nos Peres, dit-il, » n'ont jamais fait d'excursions » sur leurs voisins, par l'envie » de s'enrichir, quoiqu'ils fussent » très-vaillants & en grand nombre. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils n'ayent point été » connus des Grecs, comme les » Phéniciens & les Egyptiens répandus par-tout pour le Commerce ».

Joseph. Libr. 1. contra Apion. c. 4.

FIN.

NOTES PARTICULIERES.

NOTE I, *pour la page 9.*

Ceux qui s'obstinent à soutenir que les Egyptiens n'ont jamais eu de goût pour la Navigation, au moins dans les premiers tems, s'appuyent sur ce que les gens de mer étoient regardés chez eux comme des profanes; & que leurs Prêtres se seroient crus souillés s'ils les eussent seulement touchés. Mais, 1°. quand ce fait seroit vrai, s'ensuivroit-il qu'il ne dût point y avoir de Navigateurs en Egypte? Car enfin l'horreur, qu'on suppose que la Religion inspiroit aux Egyptiens pour les gens qui alloient sur mer, étoit-elle plus grande que celle qu'ils avoient pour les Pâtres? Non sans doute, puisqu'ils excluoient ceux-ci de leurs Temples & qu'ils n'en fermoient pas l'entrée aux Marins; cependant cela n'empêchoit pas qu'il ne se trouvât en Egypte un grand nombre d'hommes dont la profession étoit de nourrir des troupeaux.

2°. On sçait, & il est prouvé dans cet Ecrit, que les Egyptiens traitoient avec beaucoup d'affection & toutes sortes d'égards, dans le commerce de la société civile, les Grecs qui venoient trafiquer chez eux, ou qui même s'y étoient établis; cependant ils auroient cru se profaner en embrassant un Grec; il y a

plus, ils se seroient regardés comme coupables du plus énorme sacrilége s'ils eussent coupé de la chair de bœuf avec le couteau d'un Grec.

Herodotus, Libr. 2. p. 105.

Pour prouver que les Egyptiens ne sortoient jamais de leur pays, bien-loin de penser à courir les mers, comme d'autres se croyent en droit de le dire, on cite je ne sçais quelle loi qui leur défendoit expressément, dit-on, de quitter leur Patrie. Mais il faudroit qu'on nous dise bien clairement dans quel tems & par qui elle a été portée, & si elle regardoit tous les habitans de l'Egypte sans distinction. Elle ne regardoit pas certainement ceux de Thèbes sous Sésostris. D'ailleurs cette défense, elle-même, prouveroit que les Egyptiens étoient portés naturellement à sortir de leur pays, puisqu'on crut nécessaire de les y fixer par une loi formelle.

On nous dit encore que les Egyptiens étoient si éloignés d'entretenir aucun Commerce avec les Etrangers, qu'ils faisoient mourir tous ceux qui abordoient par mer dans leur pays; &, à cette occasion, on nous rapporte la Fable de Busiris; mais l'Histoire de Pâris & de Ménélaüs, prouve bien que cette barbare coutume ne se pratiquoit pas du tems de ces deux Princes; au contraire, elle fait voir que les Egyptiens étoient religieux observateurs des droits de l'hospitalité. Le Roi d'Egypte ne dit-il pas à Pâris, en lui reprochant le crime de rapt, dont il s'étoit rendu coupable par l'enlévement d'Hé-

lène, « Qu'il étoit heureux de ce qu'il » respectoit en lui les droits de l'hospitalité, parce que, sans cela, il lui auroit » fait subir le châtiment qu'il méritoit ».

Herodotus, Libr.2.p.130.

NOTE II, *pour la page 75.*

Ptolemée Philadelphe aimoit les entreprises difficiles. Il se proposa de faire transporter à Alexandrie un obélisque haut de 80 coudées que le Roi Nectanebis avoit fait tailler autrefois. La manière ingénieuse dont on s'y prit, mérite bien d'être rapportée ici. Pline dit d'après Callisthene, qu'on creusa d'abord un canal qui, en partant du Nil, alloit passer sous l'obélisque qu'il étoit question d'enlever. On construisit ensuite deux espèces de barques qu'on remplit d'une certaine quantité de pierres qui faisoient une masse double de celle du monument. Cette pesante charge les fit enfoncer dans l'eau assez profondément pour avoir la facilité de les conduire directement sous l'obélisque qui se trouvoit couché en travers sur le canal, ayant ses extrémités appuyées sur les deux bords. Ensuite on vuida les bâtimens de toutes les pierres qu'ils contenoient. Dégagés de ce poids, ils reprirent autant qu'il leur fut possible leur légéreté naturelle, remonterent sur l'eau & souleverent nécessairement l'obélisque qu'il fut aisé de conduire, par ce moyen, au lieu de sa destination. C'est par un procédé tout-à-fait semblable qu'on

Plin. Libr. 36. c. 9.

réussit tous les jours parmi nous à remettre à flot des Vaisseaux enfoncés dans les sables. Voici la façon dont on s'y prend.

L'on prépare de grandes caisses très-fortes, & dont les volumes sont proportionnés au poids du Vaisseau qu'on veut dégager. On les emplit d'eau autant qu'il est nécessaire pour les faire enfoncer le plus profondément qu'il est possible, sans cependant les submerger. On les attache ensuite au Vaisseau. Quand elles sont attachées, on les vuide avec des pompes; alors elles reprennent leur premiere légèreté; & la partageant avec le Vaisseau, elles le soulevent & le détachent de la vase & des sables où il étoit enfoncé. On voit que cette manoeuvre est précisément la même que celle que nous avons rapportée à l'occasion du transport de l'obélisque. Toute la différence qui s'y trouve consiste en ce que les Egyptiens se sont servis de pierres pour faire enfoncer les barques, au lieu que chez nous on se sert d'eau pour produire le même effet. Reconnoissons donc encore ici l'industrie des Egyptiens, & avouons que la manière refléchie dont ils s'y sont pris pour enlever l'obélisque que Ptolemée vouloit faire transporter à Alexandrie, suppose en eux quelque connoissance des loix de l'Hydrostatique.

Physiq. Experim. de M. l'Abbé Nollet. Leçon 8e. sur l'Hydrost.

NOTE III, *pour la page 90.*

Πτολεμαῖος..... εἰς τον κατὰ Αἰθίοπων πόλεμον ἀπὸ της Ἑλλάδος πεντακοσίους συν-

λεξεν ἱππεῖς· Ὧν τοῖς προκινδυνεύειν μέλλουσι καὶ καθηγουμένοις, τὸ πλῆθος οὖσιν ἑκατὸν, ὁπλισμοῦ περιέθηκε τρόπον. Στολὰς γὰρ αὐτοῖς τε καὶ τοῖς ἵπποις ἀνέδωκε πιλητὰς ἃς οἱ κατὰ τὴν χώραν ἐκείνην προσαγορεύουσι κασας (aliàs καππας) ὥστε πᾶν κρύπτειν τὸ σῶμα, πλὴν τῶν ὀφθαλμῶν. *Ptolemæus ad bellum contrà Æthiopes è Græcia quingentos equites conscripsit. De his qui in primâ acie versaturi erant, & agmen ducturi, numero centum, eos singularibus instruxit armis. Nam & ipsis, & equis vestes ad pilei modum constipatas, quas* casas *in regione illa vocant, attribuit, ut totum præter oculos contegeretur corpus.* Agatharchidès de Rubro mari, p. 16. Geograph. veteris scriptoris Græci min. Oxon. 1698. in-8.° tom. I.

On me dira peut-être, & je le sçais, que certains Corps dans la Cavalerie Grecque, portoient de grandes casaques, & que c'est de ces sortes de casaques dont il est question dans le passage qu'on vient de lire; mais cela n'empêche point que je ne me croye en droit de penser que Ptolemée comptoit beaucoup pour le succès de sa nouvelle expédition sur l'effet que pouvoit opérer dans l'esprit des Sauvages Éthiopiens la vue de ses Soldats ainsi équipés. Car enfin quelque mauvaise opinion qu'eut ce Prince du courage de ces barbares, étoit-il naturel qu'il s'imaginât que cinq cens hommes pussent suffire pour leur faire la guerre, si ces cinq cens hommes n'eussent eu, de quelque manière que ce fut, quelque autre ressource que leur courage & leur intrépidité. D'ail-

leurs s'il n'y avoit rien que de très-ordinaire dans l'équipage de ces Soldats, pourquoi l'Historien insiste-t-il avec une forte d'affectation sur cette circonstance; il remarque même expressément que cet uniforme des cent Cavaliers qui devoient marcher à la tête de la petite Troupe envoyée par le Roi d'Egypte contre les Ethiopiens, avoit quelque chose d'extraordinaire & de singulier; c'est ce que signifient ces mots: Ὁπλισμοῦ περίεργου τρόπον. Enfin, ne peut-on pas supposer que Ptolemée avoit fait donner aux casaques qui étoient l'habillement ordinaire des Cavaliers, une forme plus grande que celle qu'on leur donnoit communément; car je ne me rappelle pas d'avoir vu dans aucun Auteur que les casaques de la Cavalerie Grecque couvrissent les hommes, depuis les pieds jusqu'à la tête, si exactement qu'on ne put voir que leurs yeux, ni qu'on fit porter à leurs chevaux des caparaçons comme ceux que décrit Agatharchidès.

NOTE IV, *pour la page* 127.

Quoique je pense qu'il soit inutile de répondre en détail à toutes les difficultés minutieuses qu'il a plû à Strabon d'accumuler au sujet de l'aventure de l'Indien dont il est parlé dans l'Histoire d'Eudoxe, je ne puis cependant m'empêcher de mettre ici sous les yeux du Lecteur quelques-unes de ses plus fortes objections. Par exemple il demande comment il a pû se

faire que tous les Compagnons de l'Indien se soient vus tranquillement mourir de faim, à l'exception de lui seul ? Comment un seul homme avoit pû conduire un Vaisseau aussi grand que devoit l'être, à ce qu'il dit, celui de ces infortunés ?

Cependant rien de plus aisé à concevoir: ce sont des gens qui se sont perdus sur la mer, qui ont consommé toutes leurs provisions, & qui se voyent obligés de périr de misère sans pouvoir se procurer aucun secours. Ces sortes d'accidents devoient être fort fréquents dans ces tems où l'on n'avoit pas encore l'usage de la boussole qui sert si bien aujourd'hui à se reconnoître lorsqu'on s'est égaré sur mer.

2°. Il n'est pas dit que l'Indien conduisoit seul son Vaisseau, puisqu'il fut trouvé à demi-mort. Il est manifeste que le bâtiment erroit au gré des flots depuis plusieurs jours, lorsque les Gardes du Golphe Arabique le rencontrerent.

Strabon voudroit encore qu'on lui dise comment cet Indien fit pour apprendre si-tôt la langue Grecque & pour la parler si parfaitement qu'il ait réussi à persuader le Roi d'Egypte de s'en rapporter à lui pour conduire ses gens aux Indes ? Mais qui a dit à Strabon que cet Indien se rendit habile dans la langue Grecque aussi promptement qu'il le suppose ? Qui lui a encore dit qu'il apprit si parfaitement cette langue ? Etoit-il nécessaire qu'il la parlât aussi bien que notre Critique le suppose, pour se faire entendre ; & qu'il s'ex-

pliquât avec toute l'éloquence d'un Demosthene pour engager le Roi Ptolemée à embrasser le projet qu'il lui proposoit ? La découverte future de quelque nouveau pays dans les Indes, & l'espoir de faire le bien du Commerce devoient être des motifs assez puissants pour porter ce Prince à accepter de pareilles offres.

On voit de quelle force sont les argumens de Strabon. S'il étoit permis de s'autoriser de pareilles questions & de semblables difficultés pour rejetter ce qu'un Historien a écrit, quel fait historique pourroit subsister ?

NOTE V, *pour la page* 163.

A Copto Camelis itur, aquationum ratione mansionibus dispositis. Prima appellatur hydreum XXXII. mill. Secunda in monte diei itinere. Tertia in altero hydreumate, à Copto XCV. mill. Deindè in monte. Mox ad hydreum Apollinis à Copto CLXXXIV. mill. passuum. Rursùs in monte. Mox ad novum hydreum à Copto CCXXXIII. mill. pass. Est & aliud hydreum vetus, Troglodyticum nominatur, ubi præsidium excubat diverticulo duûm millium. Distat à novo hydreumate IV. mill. passuum. Indè Berenice oppidum, ubi portus Rubri Maris, à Copto CCLVIII. mill. passuum. Sed quia major pars itineris conficitur noctibus propter æstus, & stativis dies absumuntur, totum à Copto Berenicen iter duodecimo conficitur die. Plin. Lib. 6. c. 23.

Plus je considere ce passage, & plus je

soupçonne qu'il est corrompu. Pline ne paroît faire mention que de huit stations depuis Coptos jusqu'à Bérénice ; je dis *huit* (a) & non pas *neuf* avec le Docte Saumaise. Ce qui a trompé ce savant est qu'il s'est imaginé, sans doute, qu'il falloit mettre au nombre de ces stations l'*hydreum vetus*. Mais il n'a pas fait attention que Pline ne parle ici de l'*hydreum vetus* que par parenthese & rélativement au *novum hydreum*. Ne dit-il pas que ce *vetus hydreum* étoit écarté du grand-chemin de deux mille pas *diverticulo duûm millium*. D'ailleurs quand il se seroit trouvé sur la route, n'étant éloigné du *novum hydreum* que de quatre mille pas, il y auroit eu une distance trop peu considérable entre la station du *vetus hydreum* & celle du *novum*. Enfin, dans un ancien itineraire * où la route de Coptos à Bérénice semble avoir été tracée avec assez d'exactitude ; dans la Table de Peutinger & dans l'Itineraire d'*Antonin*, après le *novum hydreum* on trouve tout de suite *Bérénice*, sans qu'il soit fait aucune mention de *vetus hydreum*. Ainsi c'est à tort que Saumaise a mis le *vetus hydreum* au nombre des lieux des stations situées depuis *Coptos* jusqu'à *Bérénice*, & qu'en conséquence il prétend que Pline compte neuf stations depuis la première de ces Villes jusqu'à l'autre. Pline ne parle donc distinctement que de huit stations.

Salmas. Plin. Exercit. p. 495.

* *Cité par Saumaise lui-même. Plin. Exercit. pag. 1184. & Cellarius. Geog. Antiq. Lib. 4. c. 1. Africæ part. p. 92. Lipsiæ 1706.*

(a) *Encore faut-il mettre Bérénice au nombre de ces stations pour en trouver huit.*

Quoique Pline ne fasse ici mention que de huit stations, il ne laisse pas cependant de dire qu'on employoit douze journées pour faire le voyage de Coptos à Bérénice. Saumaise pour concilier ici Pline avec lui-même, suppose que l'on s'arrêtoit plusieurs jours à certaines stations, fondé apparemment sur ces paroles : *& stativis dies absumuntur.* Mais ces mots veulent dire seulement, si je ne me trompe, que l'on employoit le jour à se reposer, parce qu'on faisoit route pendant la nuit à cause de la chaleur, *major pars itineris conficitur noctibus propter æstus.* Je pense donc qu'il y a dans le texte de Pline plusieurs stations omises, soit par la négligence de l'Auteur, soit par celle des Copistes. L'observation suivante me paroît une preuve assez forte de ce que j'avance ici.

Plin. Exercit. p. 495.

Pline, après avoir dit que la troisieme station se fait *in altero hydreumate* qui est éloigné de Coptos de 95. mille, ajoute : *Deindè in monte, mox ad hydreum Apollinis, à Copto 184. mill. passuum.* Desorte que, pour deux stations seulement, il paroît marquer une distance de 89. mille pas. Car depuis 95. jusqu'à 184, il y a 89. de différence. Ces 89. mille pas partagés également entre les deux stations indiquées, feroient 44. mille cinq cens pas pour chacune ; ce qui est exorbitant & n'a aucune proportion avec les distances qu'on remarque entre les autres stations qui se trouvoient sur la route de Coptos à Bérénice. Il n'y a pas même d'apparence qu'on eut

pu, quand on auroit forcé les marches, faire une si longue course pendant une nuit, sur-tout avec des bêtes de somme chargées de marchandises. Je crois donc qu'il peut y avoir dans le texte de Pline deux ou même trois stations d'omises, lesquelles rétablies rapprocheroient l'Itineraire de Pline de l'ancien Itineraire cité par Saumaise & Cellarius, & aussi de celui de la Carte de Peutinger qui est manifestement le même que l'Ancien, à quelque différence près qu'il ne faut imputer qu'à l'inexactitude des Copistes.

Salmasius. Plin. Exercit. p. 1184.

Il est certain que l'Itineraire de Pline tout défiguré qu'il est, conserve encore plusieurs traits de ressemblance, avec les autres dont j'ai parlé.

1°. Il assigne 258. mille pas de distance entre Coptos & Bérénice. Or l'ancien Itineraire & celui de la Carte de Peutinger rectifié par Saumaise, indiquent le même intervalle.

Plin. Exercit. p. 1184.

2°. Dans le texte de Pline, l'antépenultieme station, en comptant Berenice pour la derniere, est précédée de l'*hydreum Apollinis*, & Bérénice l'est aussi immédiatement du *novum hydreum*. Or c'est la même chose dans l'ancien Itineraire & dans la Carte de Peutinger.

3°. Enfin Pline dit que la route de Coptos à Bérénice se faisoit en douze jours. Or les Itineraires mentionnés cidessus comptent onze stations, qui font à peu près ce même nombre de jours.

On peut conclure de tout ce qu'on vient

de voir, que le passage de Pline est assez peu exact, & qu'il ne seroit pas bien difficile de le rectifier, avec le secours de l'Itineraire d'Antonin & de celui de Peutinger.

NOTE VI, *pour la page* 178.

Hyppalus donna son nom au vent *Libonotus* & non pas au vent *Favonius*, comme le dit Pline qui ne s'accorde pas avec l'auteur du Periple de la mer Rouge. Celui-ci dit qu'on alloit du Promontoire *Syagros* à *Patale* par le vent *Libonotus*, autrement dit *Hyppalus*, & il a raison, le vent *Libonotus* étant justement celui que *Hyppalus* a trouvé. Ce vent conduit tout naturellement à *Patale*; car le *Libonotus* souffle du Sud-Ouest au Nord-Est, & par conséquent dans la direction du Promontoire *Syagros* à *Patale*, puisque cette Ville étoit d'environ dix degrés plus Septentrionale que le Promontoire où l'on s'embarquoit pour s'y rendre.

Voy. *Orbis veteribus noti Tabula nova* Guil. de Lisle.

Le vent *Favonius* au contraire est un vent qui souffle de l'Occident Equinoxial, & qui est par conséquent très-propre à conduire d'*Ocelis* à *Muziris* qui se trouvent tous les deux presque sous le même parallele, tandis qu'il seroit très-peu favorable à des Navigateurs qui partiroient du Promontoire *Syagros* pour aller à *Patale*; ces deux endroits étant l'un au 15e & l'autre au 25e degré de latitude Septentrionale. Quelque habiles que fussent les anciens dans l'art de la Navigation, je doute cependant

dant qu'ils le fussent assez pour corriger par l'arrangement combiné de leurs voiles, une direction aussi mauvaise que celle d'un vent dont il faudroit se servir pour arriver dans un lieu qui seroit à dix degrés au-dessus de cette même direction ; or telle est précisément la position de *Patale* par rapport au vent *Favonius*, qu'on supposeroit pousser devant lui un Vaisseau sorti du port *Syagros*.

Il a donc pu arriver que Pline décrivant deux routes différentes qui avoient chacune leur vent particulier, il se soit glissé par rapport à ces vents quelque confusion dans son récit qu'on pourroit, peut-être, réformer ainsi : il n'y auroit qu'à transporter le *Favonius* qui se trouve joint à l'*Hippalus* dans l'indication de la route de *Syagros* à *Patale*, & le mettre à la place de l'*Hippalus* qui est dans la description de la route d'*Ocelis* à *Muziris*. Au reste je ne présente cette idée qu'avec toute la défiance qui me convient. On n'a déjà que trop porté la main sur le texte de Pline, qui ne seroit, peut-être, pas si obscur en bien des endroits, si tant de gens n'avoient pas voulu l'éclaircir.



NOTE VII, *pour la page 205.*

Voici, d'après Agatharchidès, le Journal de la route que les Vaisseaux Egyptiens tenoient pour venir des Palus-Méotides à Alexandrie, & pour remonter ensuite d'Alexandrie jusqu'aux confins de l'Ethiopie.

Excerpta quædam ex Agatharch. de Rubro mari, apud Geogr. veteris Script. Gr. min. t. I. Oxon. 1698. p. 48.

Ἐκ τῆς Μαιώτιδος λίμνης, πολλοὶ τῶν φορτιζομένων ἐν φορτηγαῖς ἀκάτοις, δεκαταῖοι κατῆραν εἰς τὸν Ῥοδίων λιμένα· ἀφ' ὧν ὑπὸ τὸν αὐτὸν καιρὸν τεταρταῖοι μὲν ἀφίκοντο εἰς τὴν Ἀλεξάνδρειαν· ἐκ δὲ ταύτης, ἐναντίῳ τῷ ῥεύματι πλέοντες ἀνὰ τὸν ποταμὸν, ἐν ἄλλαις δέκα παραγένοιντ' ἂν οὐ χαλεπῶς εἰς Αἰθιοπίαν. Ὥστε ἀπὸ τῆς ὑπερβολῆς τοῦ ψύχους εἰς ἄκραν τοῦ καύματος τὴν ἀκμὴν μὴ πλείους εἴκοσι γίνεσθαι καὶ πέντε τοῖς κομιζομένοις ἐνδελεχῶς ἡμέρας. *Ex Palude-Mæotica multi, onerariis vecti navigiis, decimâ luce in Rhodiorum portus intrant. Indè eâdem navigationis commoditate ad diem quartum Alexandriam appellunt; ab hâc adversùs amnis decursum subvecti, intrà dies alios decem, non difficili negotio, Æthiopiam contingere possunt. A summo igitur frigore ad extremum æstus vigorem, continuum iter facientibus, intercedunt XXV dies.*

On m'objectera, peut-être ici, qu'Agatharchidès ne dit point de quelle nation étoient ces Vaisseaux qui venoient des Palus-Méotides en si peu de tems, & qu'il n'explique pas s'ils étoient Egyptiens ou Etrangers.

A cela je réponds, 1°. que les Habitans des Bords des Palus-Méotides n'étoient pas assez grands Commerçans pour quitter ainsi leur pays & venir trafiquer jusqu'en Egypte & même jusqu'en Ethiopie, ni assez habiles Navigateurs pour faire un trajet si considérable dans un espace de tems aussi court. Il n'y avoit gueres que des bâtimens Egyptiens qui fussent capables de faire, si je puis m'exprimer ainsi, un pareil chef-d'œuvre de navigation. En second lieu, il est certain que les Egyptiens commerçoient avec les diverses nations qui peuploient les Bords du Pont-Euxin dans presque tout son contour; par conséquent il n'y a pas lieu de douter qu'ils ne pénétrassent jusqu'aux Palus-Méotides où cette mer les conduisoit tout naturellement.

Mais si les Vaisseaux dont parle Agatharchidès, répliquera-t-on, étoient Egyptiens, pourquoi ne nous trace-t-il pas leur route dans un autre sens? N'étoit-il pas plus naturel de les représenter partans de l'Egypte pour se rendre aux Palus-Méotides, que de les considérer comme revenans des Palus-Méotides en Egypte?

A cette difficulté, si c'en est une, je n'opposerai qu'une réflexion bien simple. D'abord je prie d'examiner quelle est ici l'intention de l'Auteur & quel est l'ordre de son raisonnement. Agatharchidès se propose non pas précisément d'apprendre à ses Lecteurs de quelle nation étoient ces Navires qui venoient des Palus-Méo-

tides, mais de leur faire voir qu'on peut passer dans un tems très-court des régions les plus froides aux pays les plus chauds; or dans cette supposition, il n'a pas dû *nous* tracer la route de ces Vaisseaux dont la navigation lui sert de preuve, autrement qu'en les faisant partir des Palus-Méotides où regnoit, suivant la commune opinion des anciens, un froid excessif, pour les conduire ensuite dans les régions brûlantes de l'Ethiopie.

Je puis encore ajouter à cela une autre raison qui ne me paroît pas non plus dépourvue de fondement. Agatharchidès doit être supposé avoir recherché les circonstances les plus favorables à ce qu'il entreprend de prouver & avoir choisi en conséquence, la navigation la plus courte pour le tems, qu'il lui a été possible de trouver; or je me persuade qu'il falloit beaucoup moins de tems pour revenir des Palus-Méotides à Alexandrie, que pour aller de cette Ville aux Palus-Méotides. Et pourquoi? C'est que les Palus-Méotides se jettent dans le Pont-Euxin, & que le Pont-Euxin se verse dans la Propontide; ce qui produit nécessairement une espèce de courant qui ne peut manquer de favoriser la course d'un Vaisseau qui revient des Palus-Méotides, tandis qu'il doit gêner la navigation d'un bâtiment qui fait route pour s'y rendre. D'ailleurs les vents Etesiens avec le secours desquels les Navires dont parle Agatharchidès remontoient ou pou-

Voy. *Stuchii Scholia in Peripl. Ponti-Euxini p.* 6. & 7. *Lugd.* 1577. *fol.*

voient remonter si promptement le Nil jusqu'en Ethiopie, leur étoient encore très-avantageux pour le trajet de la Méditerranée à leur retour. Ainsi tout nous autorise à croire qu'Agatharchidès pouvoit bien avoir des exemples de Navigateurs qui étoient revenus des Palus-Méotides, & étoient remontés jusqu'en Ethiopie par le Nil en moins de 25 jours, & n'en point avoir de Navigateurs qui y fussent allé en aussi peu de tems. Ce qui lui aura été un motif de plus pour donner à son récit l'ordre dans lequel il l'a construit.

Pour moi ce qui m'étonne davantage dans le récit d'Agatharchidès & ce qui me paroît faire une difficulté beaucoup plus sérieuse que tout ce qu'on pourroit dire d'ailleurs, est le peu de tems que les Vaisseaux dont il parle, mettoient à se rendre des Palus-Méotides à Alexandrie, & ensuite d'Alexandrie aux confins de l'Ethiopie. J'avoue que je serois presque tenté d'accuser Agatharchidès d'erreur & d'exagération, si je n'avois d'autres autorités qui viennent à l'appui de ce qu'il avance ici.

Agatharchidès suppose que les Vaisseaux venoient des Palus-Méotides à Rhodes en dix jours; mais ce fait n'est pas plus incroyable que ce que nous rapporte Herodote. Cet ancien Historien qui avoit fait une étude particulière de la Topographie de la mer du Pont, & qui en avoit pris, comme il nous en assure, toutes les dimen-

Herod. Lib. 4. p. 252. sions, nous dit qu'après une navigation de trois jours & de deux nuits sur cette mer, on se rendoit du pays des Scythes qui habitoient les environs des Palus-Méotides, à Themiscyre ville de l'Asie mineure située sur le Thermodon à quelque distance de l'embouchure de ce fleuve qui se jette dans le Pont-Euxin. Or si du tems d'Herodote on n'étoit que trois jours & deux nuits à traverser les Palus-Méotides & le Pont-Euxin, pourquoi du tems d'Agatharchidès, c'est-à-dire lorsque la navigation étoit dans l'état le plus florissant, & qu'elle étoit parvenue au plus haut degré de perfection où elle ait jamais été portée chez les anciens; pourquoi, dis-je, auroit-il été impossible aux Navigateurs de passer en dix jours des Palus-Méotides à Rhodes? Enfin, Scylax de Caryande * nous apprend que de son tems on n'employoit pas plus de trois jours à traverser le Pont-Euxin depuis son embouchure dans le Bosphore de Thrace jusqu'à celle des Palus-Méotides.

Scylacis Caryand. Peripl. p. 34. Geogr. veteris Script. Gr. min. t. I.

Agatharchidès dit encore que les bâtimens qui revenoient des Palus-Méotides faisoient la route de Rhodes à Alexandrie en quatre jours; or Pline nous parle de

* *Il ne faut pas le confondre avec un autre Scylax aussi de l'Isle de Garyande dont parle Herodote, & dont j'ai fait mention dans l'Introduction de ce Mémoire. Ce dernier vivoit sous Darius fils d'Hystaspe, au lieu que l'Auteur du Periple étoit contemporain de Polybe, si l'on en croit Henri Dodwel qui a fait une savante dissertation pour le prouver.*

Navigateurs qui étoient venus du détroit de Sicile en six ou sept jours à Alexandrie, ce qui fait un trajet au moins double de celui de Rhodes à cette Capitale de l'Egypte.

Agatharchidès ajoute que les Vaisseaux pouvoient remonter ensuite d'Alexandrie jusqu'en Ethiopie en dix jours. Mais Pline nous assure, comme nous l'avons vu au commencement de la seconde partie de ce Mémoire, que les Marchands qui alloient commercer aux Indes avoient coutume de se rendre en douze jours sur le Nil d'Alexandrie à Coptos, ville de la haute Egypte, qui n'étoit pas extrêmement éloignée des confins de l'Ethiopie; ce qui s'accorde assez bien avec le calcul d'Agatharchidès, sur-tout si l'on veut faire attention que cet Auteur doit être censé supposer ici la plus grande diligence qu'il étoit possible de faire. Cette prodigieuse facilité avec laquelle les Vaisseaux Egyptiens remontoient le Nil, ne doit point surprendre; elle est attestée par les Voyageurs modernes & sur-tout par Paul Lucas, qui assure qu'on revient de Rosette au Caire en moins de deux journées contre le courant de la riviere, quoiqu'il y ait au moins 40 lieues de l'une à l'autre de ces Villes.

Paul Lucas. Voyage en Turquie, Egypte, &c. t. III. p. 249. in-12. Rouen. 1719.

Après ce qu'on vient de lire, il n'est gueres permis, ce semble, de suspecter la fidélité du récit d'Agatharchidès; d'un autre côté, il y auroit bien du scrupule à vouloir douter que ces Vaisseaux qui fai-

ſoient une ſi grande diligence pour ſe rendre des Palus-Méotides à Alexandrie, fuſſent des Vaiſſeaux Egyptiens.

NOTE VIII, *pour la page 260.*

Les Manufactures répandues dans les différentes villes de l'Egypte y faiſoient vivre un grand nombre de citoyens. C'étoit à ſes Manufactures qu'Alexandrie ſe trouvoit redevable de l'opulence, des richeſſes & de l'abondance qui y regnoient. Il n'eſt perſonne dans cette Ville, diſoit l'Empereur Adrien, qui vive dans l'oiſiveté. Les uns coulent du verre, les autres preparent le papier, d'autres travaillent à des ouvrages de Lin; enfin, tous les Habitans y ſont ſi induſtrieux qu'il n'en eſt aucun qui ne paroiſſe, & qui ne ſoit en effet propre à toutes les eſpèces d'art ou de profeſſion auxquelles on voudra l'appliquer. Les gouteux, les avèugles & ceux même qui ſont privés de l'uſage de leurs mains, y trouvent de quoi s'occuper, malgré leur état d'infirmité. *Civitas opulenta, dives, fœcunda, in quâ nemo vivat otioſus. Alii vitrum conflant, ab aliis carta conficitur, alii Linyphiones ſunt, omnes certè cujuſcumque artis & videntur & habentur. Podagroſi quod agant habent: habent cœci quod faciant: ne chiragrici quidem apud eos otioſi vivunt.*

Epiſt. Adriani ad Servian. Coſ. apud Vopiſci Saturninum.

Ce caractère actif qui étoit particulier aux Egyptiens étoit en partie l'effet des

constitutions primitives du Gouvernement. Les premiers Legislateurs de ce peuple plein de sagesse, avoient établi des Loix très-séveres contre les gens oisifs. Un paresseux étoit traité en Egypte comme un criminel d'État. Amasis, un des plus grands Princes qui ayent regné en ce pays, avoit porté une Loi qui obligeoit chaque Habitant à comparoître tous les ans, en présence du Gouverneur de sa Province, pour lui rendre compte de sa Profession, & des ressources qu'il avoit pour vivre. Celui qui manquoit à se conformer aux dispositions de cette Loi, ou qui ne se trouvoit pas en état de prouver qu'il menoit une vie honnête & occupée, étoit condamné à la mort. Νόμον τε Αἰγυπτίοισι, τόνδε Ἄμασις ἐστὶ ὁ καταστήσας· ἀποδεικνύναι ἔτεος ἑκάστου τῷ νομάρχῃ πάντα τινὰ Αἰγυπτίων, ὅθεν βιοῦται, μηδὲ ποιεῦντα ταῦτα, μηδὲ ἀποφαίνοντα δικαίην ζόην, ἰθύνεσθαι θανάτῳ (a).

Herod. Lib. 2. cap. 177.

Herodote remarque que Solon emprunta cette Loi des Egyptiens, & qu'il l'établit à Athenes, où elle s'observoit scrupuleusement. En général tous les peuples de la Grece avoient adopté les mêmes maximes contre l'oisiveté. Ils regardoient les fainéans comme des parties mortes qu'il faut

---

[a] *Amasis quoque extitit qui legem hanc apud Ægyptios condidit, ut singulis annis apud Provinciarum præsides Ægyptii omnes demonstrarent undè viverent : & qui aut hoc non faceret, aut non demonstraret sese legitimè vivere, is morte afficeretur.*

se hâter de retrancher du Corps de l'État, si l'on ne veut point qu'elles y répandent la corruption & le désordre, Platon les bannissoit de sa République. Il n'y aura pas, dit-il, dans notre État de mendiant. S'il se trouve des gens qui entreprennent de suivre ce genre de vie, & qui se mettent sur le pied de demander l'aumône aux citoyens, en esseyant d'émouvoir leur commisération par des prieres touchantes, les Gouverneurs des Provinces les chasseront, afin de purger le pays de cette espèce d'animal nuisible. En effet, ajoute-t-il ailleurs, il faut nécessairement que dans une Ville où il y a des mendians, il se rencontre aussi des filoux cachés, des coupeurs de bourses, des sacriléges, & des malfaiteurs de toute espèce. Dans un autre endroit, il regarde les fainéans comme une maladie qui infecte le Corps Politique. Il veut qu'un sage Législateur « prenne à leur égard les » mêmes précautions, qu'un homme qui » éleve des abeilles prend à l'égard des » frelons. Son premier soin, dit ce grand » Philosophe, sera d'empêcher qu'ils ne » s'introduisent dans la ruche ; & si, mal- » gré sa vigilance, ils s'y sont glissés, il les » retranchera au plus vite, en coupant la » partie du gâteau où ils se sont retirés.

Plat, de Legibus Lib. XI. *p.* 916. *Edit. Serrani.*

Plat. de Republ. Lib. 8. *Edit. Serr. p.* 552.

Les anciens Romains ne le cédoient en rien aux Grecs sur cet article ; « une des » principales fonctions de leurs Censeurs » étoit de veiller sur les vagabonds, *cave-* » *bant ne quis otiosus in urbe oberraret* ; &

Hist. critiq. de la Pauvreté par M. Morin. Acad. des B. L. Mém. t. 4, *p.* 301.

» de faire rendre compte à chaque citoyen
» de la maniere dont il employoit son tems :
» *rationem otii & negotii reddere*. Ceux qu'ils
» trouvoient en faute, étoient condamnés
» aux mines ou aux ouvrages publics. Les
» Romains de ce tems-là ne regardoient
» pas comme ceux d'aujourd'hui le *far
» niente*, comme une belle chose ».

Les Anciens ne se contentoient pas de rendre des Ordonnances contre les vagabonds, les fainéans & les mendians. Ils avoient soin de leur ôter tout prétexte pour excuser leur oisiveté, en leur procurant les moyens de s'occuper, & en les mettant dans la nécessité de travailler de gré ou de force. Ainsi en Egypte les Intendans étoient chargés d'entretenir chacun dans son district des ouvrages publics auxquels ceux qui n'avoient point d'autre occupation étoient obligés de travailler. *Vous êtes des gens de loisir*, disoient les Commissaires de ces Intendans aux Israélites, en les contraignant de fournir chaque jour un certain nombre de briques. Ces fameuses pyramides, qui font encore aujourd'hui l'objet de notre admiration, ces canaux dont le sol de l'Egypte étoit entre-coupé, ces catacombes ou souterreins merveilleux qui servoient de sépulture aux hommes & aux animaux, étoient en partie le fruit du travail de ces ouvriers ramassés.

Ibid. p. 299.

Cet usage d'occuper aux travaux publics & de faire travailler dans des Manufactures établies & dirigées par le Gouverne-

ment, les mendians, les vagabonds, les gens ſans aveu ou ſans reſſource, ſe pratique avec ſuccès dans quelques États de l'Europe. On le ſuit même chez les Chinois. Il n'y a point parmi eux de fainéans, tout le monde y travaille, juſqu'aux aveugles & aux manchots. C'eſt encore un de ces traits de reſſemblance qui ſe trouvent en ſi grand nombre entre ce peuple ſingulier & les anciens Egyptiens.

Ibid. p. 307.

TABLE
GÉNÉRALE ET ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES.

En faisant cette Table on n'a point distingué les Notes du Texte; ainsi lorsqu'on ne trouvera pas dans le corps du Texte ce qui est indiqué par le chiffre de la page, il faudra lire les Notes qui pourront se trouver au bas.

L

FIN DE LA TABLE.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné ; 1766.

CORRECTIONS.

Page 6, ligne 2 & suiv. s'il est vrai que l'Ophir, où il est dit que ce Prince envoyoit des Vaisseaux pour le Commerce, soit la Sophala d'aujourd'hui; *lisez* s'il est vrai, comme il ne me paroît pas possible d'en douter d'après les preuves qu'en a données M. d'Anville, que l'Ophir, où il est dit, &c.

P. 29, *l.* 3, Bossuole; *lisez* Boussole.

P. 48, *l.* 14, habilité; *lisez* habileté.

P. 56, *l.* 6, négotier; *lisez* négocier. *Ibid. l.* 17, rigeurs; *lisez* rigueurs.

P. 80, *l.* 8, & pour s'informer; *lisez* avec ordre de s'informer.

P. 82, *l.* 20, dans un état très-brillant; *lisez* sur un pied très-brillant.

P. 112, *l.* 14 & 15, se rendit presque maître de toutes les Villes; *lisez* se rendit maître de presque toutes les Villes.

P. 120, *l.* 18, une accueil; *lisez* un accueil.

P. 124, *l.* 14, me paroît encore plus vraisemblable; *ôtez* encore.

P. 164, *l.* 17, Ceux qui étoient destinés; *lisez* Les Navires qui étoient destinés.

P. 167, *l.* 10 & 11, en y mettant leur cachet; *lisez* en y appliquant leur cachet.

P. 171, *l.* 2, Guadarfui; *lisez* Guardafui.

P. 176, *l.* 16, leur; *lisez* leurs. *Ibid. ligne pénultieme*, il doit passer pour constant; *lisez* il est constant.

P. 182, *l.* 5, venus; *lisez* venues.

P. 188, *l.* 2, le bras; *lisez* les bras.

P. 193, *l.* 15, & *ailleurs* cotton; *lisez* coton.

P. 231, *l.* 10, chasses; *lisez* chasse.

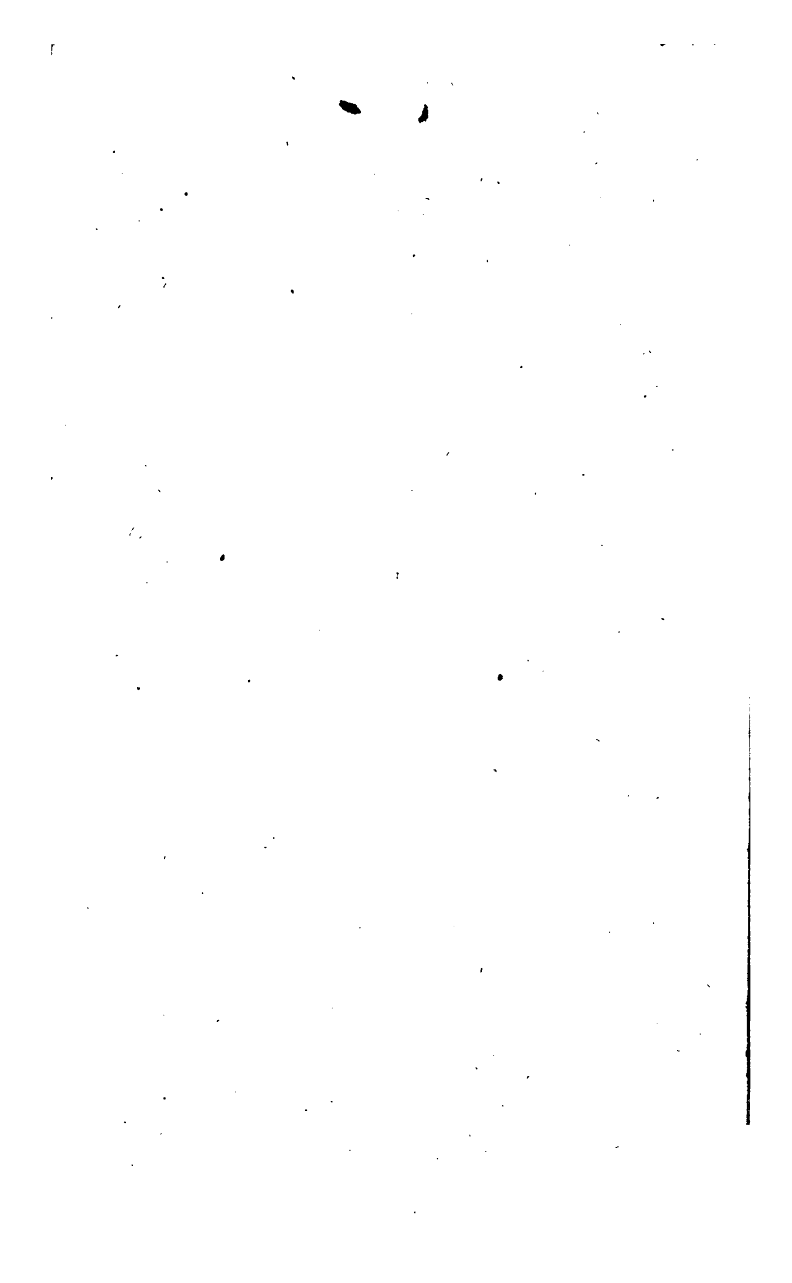
P. 288, *l.* 6, 12 & 13, *Hyppalus*; lisez *Hippalus*.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Manuſcrit qui a pour titre : *Diſſertation où l'on examine quelle a été l'étendue du Commerce & de la Navigation des Egyptiens ſous le Regne des Ptolemées :* Je crois que cet Ouvrage intéreſſant ſera reçu par le Public auſſi favorablement qu'il l'a été par l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. A Paris ce 11 Juillet 1763.

Signé BELLEY.

PRIVILÉGE



PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé l'*Abbé AMEILHON, l'un de nos Cenſeurs Royaux*, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Diſſertation où l'on examine qu'elle a été l'étendue du Commerce & de la Navigation des Egyptiens, ſous le Regne des Ptolémées*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *trois années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté

des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes : que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LA MOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LA MOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes ; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre per-

miſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le *douziéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſix*, & de notre Regne le cinquante uniéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LE BÉGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1059. Fol. 445, *conformément au Réglement de* 1723; *qui fait défenſes*, Art. 41, *à toutes Perſonnes de quelques qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf exemplaires preſcrit par l'*Art. 108 *du même Réglement. A Paris, ce* 18 *Mars* 1766.

Signé *LE BRETON, Syndic.*